

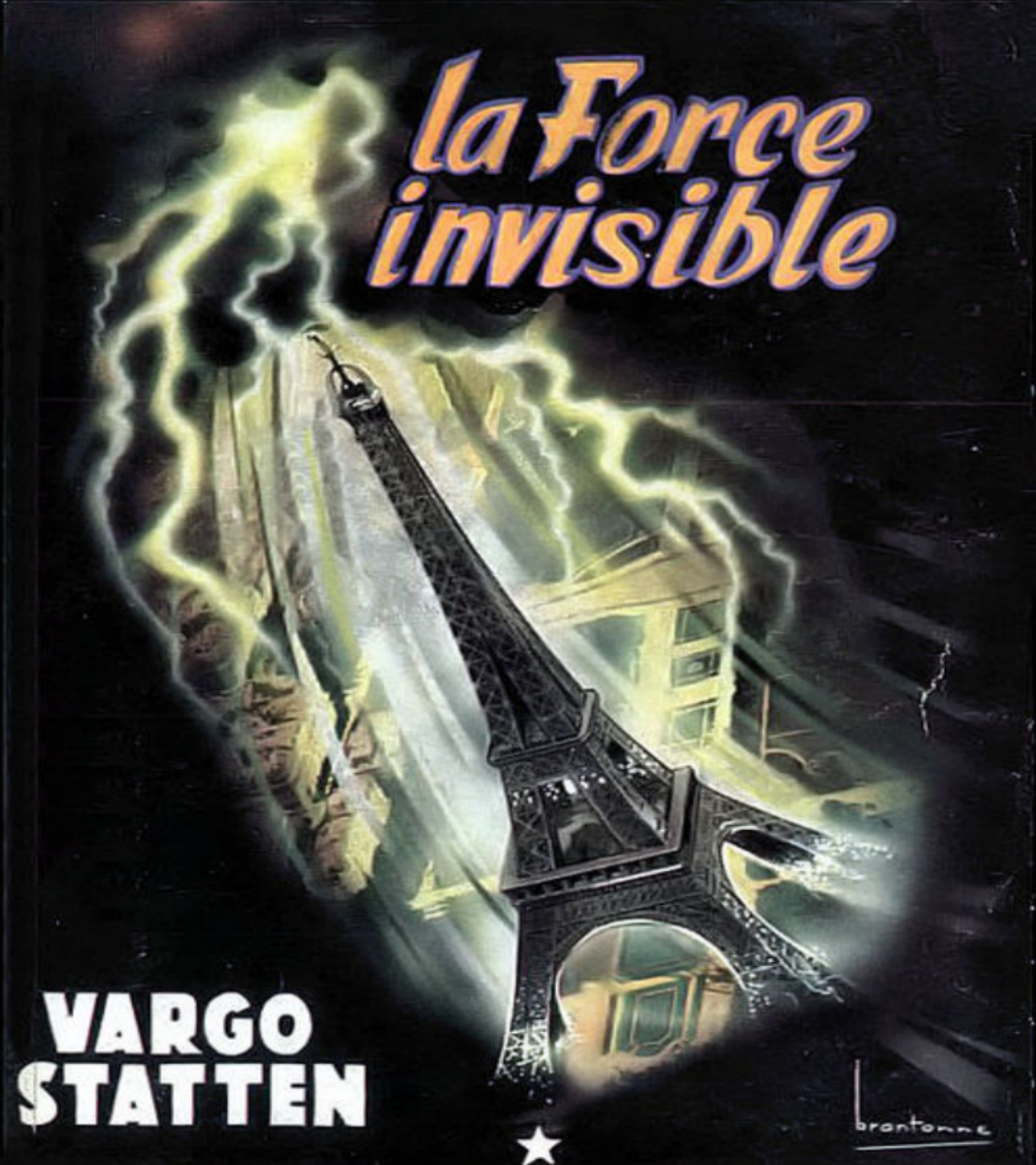
FNA 0049 - La Force Invisible

Vargo STATTEN

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

la Force invisible



**VARGO
STATTEN**



brantonne

★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

LA FORCE INVISIBLE

VARGO STATTON

LA FORCE INVISIBLE
(DECREATION)

Adapté de l'anglais par
A. AUDIBERTI

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »
52, rue Vercingétorix, Paris XIV^e

Copyright by « Éditions Scion », Londres,
et « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Tous droits réservés.

Reproduction et traduction même partielles Interdites.

CHAPITRE PREMIER

Le physicien Mark Haslam devait sa réussite à son travail. À l'âge de trente-cinq ans, il allait occuper le poste le plus élevé de sa profession. Dès sa plus tendre jeunesse, il avait écarté tout ce qui pouvait s'opposer à ses efforts, ce qui, finalement, l'avait amené à passer le doctorat ès sciences sans parler des autres examens.

Mais, quelque flatteuses que fussent en elles-mêmes ces réussites successives, elles comptaient peu en comparaison de ce qui attendait le docteur en ce jour spécial. Il allait être nommé président de l'Institut des Hautes Études Scientifiques. Il devait y faire une conférence sur sa découverte de la désintégration et sur l'application de cette découverte aux forces élémentaires. C'était, pour le profane, une matière aride, mais pour ceux qui étaient de la partie, le sujet offrait un intérêt considérable. Nul n'avait réussi jusque-là à percer le secret de la désintégration pure qui allait peut-être changer la face du monde.

Le docteur Mark Haslam y pensait, tout en conduisant sa puissante limousine Jaguar le long des chemins ensoleillés de la campagne. On était au début de l'été. La belle lumière de juin atteignait sa plénitude. Les champs et les haies formaient de magnifiques taches vertes au-dessus desquelles, dans le bleu du ciel, flottaient de longs rubans de nuages, à croire qu'un peintre géant et paresseux avait passé sur le ciel son pinceau enduit de blanc.

Le bruit du moteur de la Jaguar était si doux que Mark Haslam, qui roulait à une vitesse régulière, put entendre distinctement le chant cristallin d'une alouette.

Il venait de Goldaming, dans le Surrey, où il habitait, et se rendait à Londres. Il avait laissé chez lui sa femme qui, bien qu'elle ne s'intéressât que fort peu à la science, partageait néanmoins les légitimes ambitions et les joies professionnelles de son mari.

Mark Haslam eut un sourire, puis il se mit à fredonner. Le monde était resplendissant et joyeux, l'avenir brillant. Ses années de labeur allaient enfin recevoir leur suprême récompense.

C'est alors que la voiture fit une embardée et fonça tout droit dans le fossé desséché qui bordait la route.

Mark Haslam, tout d'abord, n'y comprit rien. Peut-être avait-il pris trop vite le virage ? En tout cas, le capot de la Jaguar était enfoncé dans le fossé. Mark Haslam, heureusement, n'avait aucune blessure.

— Zut, laissa-t-il échapper, contrarié par cet accident stupide.

Il s'efforça, avec des gestes maladroits, de sortir de la voiture. Il y parvint et, debout dans l'herbe grasse, il examina la situation, les mains sur les hanches. Pour remettre la voiture sur la route, il faudrait

évidemment une dépanneuse.

Tout en grommelant, il grimpa sur la route et regarda autour de lui. Il ne vit rien. Ce qui s'appelle rien. Il y avait le chaud soleil de l'après-midi, le vent paresseux, les alouettes qui s'égosillaient, un troupeau de moutons flânant au loin, et c'était tout. Aucun garage en vue, personne sur le ruban de route qui s'allongeait jusqu'à l'horizon éclatant.

Personne ? Mark Haslam regarda encore. Il cligna des yeux, inclina son chapeau sur son front et, sous le soleil flamboyant, concentra son regard. Il s'était trompé. À un mille environ, un individu solitaire venait vers lui. Pour autant qu'on pût en juger à cette distance, ce devait être, d'après la démarche désinvolte du personnage et les coups qu'il lançait sans se presser aux herbes qui bordaient le chemin, un paysan ou un vagabond.

— Il ne pourra guère m'aider ! marmonna Haslam, irrité, mais il m'indiquera peut-être le téléphone de secours le plus proche.

En attendant que l'inconnu nonchalant arrivât jusqu'à lui, le docteur Haslam examina de nouveau sa voiture et il put localiser la cause de l'accident. Le volant, sans doute par suite d'un défaut du métal, s'était dévissé de la borne de direction. L'accident aurait pu être beaucoup plus grave. Par exemple, on pouvait imaginer ce qui se serait passé si la chose était arrivée dans une rue de grande circulation.

Les traits du promeneur qui, de ses lourdes bottes soulevait à chaque pas la poussière, se précisèrent enfin dans le soleil. Il était vêtu d'une vieille veste de sport et d'un pantalon de velours, et il portait, suspendu à son épaule, un havresac bosselé qui se balançait. Il paraissait âgé d'environ quarante ans et son visage hâlé était agréable, bien qu'il fût rasé avec très peu de soin. Un chapeau de paille que l'usage avait complètement déformé était posé en arrière sur ses cheveux noirs.

— En panne ? demanda-t-il en s'arrêtant.

Sa voix révéla que, malgré son aspect de vagabond, il ne manquait pas de distinction.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Mark Haslam, acide.

— Je pense que oui, sans aucun doute.

La physionomie énergique de Mark Haslam était soucieuse, tandis que le promeneur souriait avec douceur en examinant la voiture.

— Vous avez dépassé le bord de la route ? demanda-t-il en réfléchissant.

— Non. C'est ma direction qui s'est détraquée. Mon volant s'est déboîté au moment où je prenais le virage... Où se trouve le plus proche téléphone de secours ? J'ai besoin d'aide au plus vite. Il faut que j'arrive à Londres pour une séance très importante.

— Ce soir ?

— Exactement.

— Dans ce cas, Docteur Haslam, je crois que je ferais bien de voir ce que je peux faire. Le plus proche téléphone se trouve à trois milles derrière nous, ce qui fait un bon bout de chemin par cette chaleur ! Et le plus proche garage est encore bien plus loin.

Le vagabond libéra son épaule du havresac et enfonça ses mains dans les poches de son pantalon. Il étudiait la Jaguar. Mark Haslam le regarda avec curiosité.

— Je vois que vous connaissez mon nom, dit-il.

— Heu... oui, j'ai eu l'occasion de voir votre photo dans des magazines. Et, à ce propos, je vous conseille vivement d'abandonner votre idée de désintégration. Elle pourrait être dangereuse.

— Merci de l'avertissement, dit Haslam, sardonique.

Qu'un vagabond sans importance osât critiquer une merveille telle que la désintégration, n'était-ce pas une sorte de blasphème ! Le vagabond, cependant, fixait la Jaguar d'un regard curieusement absent. Mark Haslam, finalement, ne put supporter ce silence.

— Écoutez, il est inutile que vous restiez planté devant ma voiture en panne. Quant à moi, je vais me mettre en route pour...

Haslam sursauta et se tut. Le choc qu'il venait de recevoir n'aurait pas été plus grand s'il avait été traversé par un courant de dix mille volts ! Devant ses yeux exorbités, la Jaguar reculait hors du fossé et se posait sur la route, comme si elle était dirigée par un conducteur d'une habileté supérieure, mais complètement invisible. Pas de doute, les roues tournaient, et pourtant le moteur n'était pas en marche. En réalité, c'était, d'un bout à l'autre, en plein jour, un vrai miracle.

— Je me suis servi tout d'abord d'une formule inadéquate, dit le vagabond en s'excusant. Il fallait ici la formule B. Je croyais y arriver avec C ou D. Mais peu importe, j'ai réussi. Vous verrez que le volant est maintenant en bon état.

Haslam articula avec effort :

— Vrai... vraiment ?

— Sûrement. Essayez.

Absolument stupéfait, Haslam ouvrit la portière latérale et essaya la direction. Celle-ci était en parfait état. Tout marchait bien, à croire que la voiture n'était jamais tombée dans le fossé. Cependant, Haslam n'avait pas rêvé : les sillons creusés par les roues dans le fossé étaient bien là, irréfutables.

Haslam, le souffle coupé, se retourna brusquement.

— Qui diable... Qui êtes-vous ? bégaya-t-il.

Le vagabond, qui ramassait son havresac, haussa les épaules.

— Un voyageur, Docteur Haslam, rien de plus. Je ne puis rester nulle part longtemps. Je finis par m'ennuyer. J'aime l'air frais, le vent et la bonne terre propre.

— Mais, grands dieux, vous êtes un magicien ?

— Moi ? Pas le moins du monde. Il n'y a là qu'une question de contrôle. De toute façon, je suis heureux de vous avoir dépanné. Peut-être vous reverrai-je ? Et n'oubliez pas ! Faites attention à votre histoire de désintégration. Je vous répète qu'elle est dangereuse, très dangereuse.

Complètement pétrifié, Haslam regarda son interlocuteur tourner les talons et remonter la route de son pas léger et glissant, en frappant les herbes de la main. Il chantait maintenant, d'une voix puissante de baryton. C'était un chant qui parlait du « baiser du soleil qui pardonne, du chant des oiseaux qui réjouit, du jardin où l'on est plus proche que partout ailleurs du cœur de Dieu ».

— Hé ? hurla soudain le physicien, reprenant conscience.

Et, oubliant toute dignité professionnelle, il se mit à courir sur la route. Le vagabond s'arrêta pour l'attendre.

— Je n'ai rien oublié, je crois ? demanda-t-il, pensif.

— Oublié ! Je veux savoir ce que vous avez fait et comment vous l'avez fait ! C'était une infraction absolue à toutes les lois scientifiques connues. En ma qualité de physicien, il faut que je sache.

— Ah ? Il faut que vous sachiez ? railla le vagabond dont les yeux gris, pétillants de malice, reflétaient la lumière du soleil.

Il y avait dans toute sa personne une atmosphère inexplicable de bonheur.

Mark Haslam, en cet instant, avait oublié son rendez-vous à Londres. Il avait oublié qu'il était un grand savant parvenu au faîte de sa carrière et il lui importait peu que son interlocuteur, dans ce chemin de campagne poussiéreux, fût un vagabond. Une seule chose comptait, le miracle de la Jaguar retirée du fossé.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il d'un ton abrupt.

— Ésaü Jones.

— On dirait un nom biblique...

— On me l'a dit, en effet. Il se trouve que mon père et ma mère étaient des gens qui avaient une grande crainte de Dieu et qui concevaient à mon sujet d'immenses espérances ! Dieu les bénisse, et c'est ainsi que j'ai été nommé Ésaü. Mes parents étaient Gallois et...

— Qu'est-ce que vous avez fait, interrompit Mark Haslam, pour ramener la voiture sur la route ?

— C'est une question à laquelle on ne peut répondre brièvement.

— Je m'en doute.

— Or vous avez un rendez-vous. Pourquoi ne pas accepter l'événement tel qu'il est et vous en tenir là ? Je vous ai tiré d'embarras et j'ai été heureux de le faire.

— Ce qui signifie, maugréa Haslam, que vous ne voulez pas me donner d'explication ?

— Non, ce n'est pas cela, dit Ésaü Jones en grattant son menton barbu. Je pense simplement que vous ne comprendriez pas.

— J'ai une culture scientifique de premier ordre et je vous mets au défi d'émettre une théorie que je ne puisse comprendre.

Ésaü Jones sourit avec bonhomie.

— Si c'est ainsi que vous le prenez, très bien, Docteur Haslam. Que diriez-vous d'une conversation devant une tasse de thé et des sandwiches ? Nous pourrions tirer cette affaire au clair.

— Vous allez, je suppose, sortir le thé et les sandwiches de votre havresac ?

Ésaü Jones se mit à rire.

— Non. Je ne me serais pas permis de demander à un homme de votre rang de se contenter du genre de nourriture qui me convient, c'est-à-dire de sandwiches au fromage accompagnés de vieille bière tiédasse. Il s'agit bien de thé et de sandwiches.

Il fit un signe dans la direction d'un champ qui se trouvait près de la route.

Haslam eut l'impression qu'il allait s'évanouir. C'était, soit la chaleur du soleil ou quelque chose d'analogue, soit de l'hypnotisme. Et il avait rencontré un maître illusionniste, car, dans le champ, se trouvait une table pliante posée agréablement à un endroit où l'herbe était plus douce qu'ailleurs. Sur cette table que recouvrait une nappe d'une parfaite blancheur, le thé était servi dans le style anglais le plus pur.

— J'ai oublié ! dit avec regret Ésaü Jones. Il nous faut, bien entendu, des chaises.

Il contempla un instant l'installation et deux chaises apparurent comme par magie. Haslam épongea son front ruisselant.

— Installons-nous, dit Ésaü Jones avec un sourire et un geste gracieux.

Haslam, dont les genoux tremblaient, se hissa sur l'autre bord du fossé et, comme un somnambule, prit place sur une des chaises, les yeux fixés sur la pile de sandwiches variés. Le thé était servi dans une théière en argent et la crème dans un pot assorti. Les tasses étaient en porcelaine de Chine d'un blanc immaculé.

— J'en ai le cœur réjoui, dit Ésaü Jones qui, en s'asseyant, se débarrassa de son havresac. Servez-vous, Docteur Haslam. Chez mon fournisseur, il n'en manque pas !...

Haslam, abasourdi, regarda autour de lui. Rien d'autre que les champs déserts, la Jaguar toute proche, Ésaü et lui attablés devant un thé. C'était fantastique, absurde, incroyable.

— Je vois, dit Haslam en prenant un sandwich, que j'ai reçu un choc dans la voiture, un choc qui m'a fait perdre conscience. Je suis en train de rêver. Ce qui se passe ne pourrait pas arriver réellement.

— Du sucre ? demanda Ésaü Jones, une pince en argent à la main.

— Heu... oui, merci. Il est *évident*, dis-je, que tout ceci ne pourrait jamais se produire dans la réalité.

— Docteur Haslam, il me semble qu'un homme comme vous, qui jouit d'une telle renommée scientifique, ne devrait pas se permettre d'appuyer avec tant d'insistance sur ce mot « évident ». En votre qualité de savant, c'est avec un esprit libre que vous devez examiner toute violation apparente des lois primordiales de l'univers...

— Voyez donc ce que vous me demandez de croire ! s'écria Haslam en brandissant sa tasse. Un thé complet, installé dans un champ désert ; une voiture qui se met en marche et sort d'un fossé toute seule, par des moyens physiques inconnus. Ou bien je suis en plein délire, ou bien je rêve. C'est la seule explication plausible.

Ésaü Jones eut un gloussement.

— J'admire votre façon d'approcher des événements, Monsieur. Vous faites comme l'autruche. Puisque vous n'arrivez pas à y croire, vous prétendez qu'en réalité rien ne se passe. Je regrette de le dire, mais c'est de l'ignorance pure.

Haslam, déconcerté, le regarda. Puis, comme perdu sans rémission dans l'enchevêtrement de ses idées, il but son thé d'un air malheureux. Le sourire s'élargit sur le visage d'Ésaü Jones qui, parfaitement à son aise, dévorait sandwich sur sandwich.

— Établissons d'abord nettement, dit-il, un ou deux points. Je ne suis pas, par nature, un magicien, si tant est que cela puisse exister. Je ne suis pas non plus un mystique du Thibet, et je ne viens pas d'une autre planète... Je suis simplement un honnête Gallois qui sait tout ce qu'il y a à savoir.

— Qui... quoi ? demanda Haslam, incrédule.

— Je sais tout ce qu'il y a à savoir. Je n'ai jamais rien étudié. Jamais de ma vie je n'ai lu sérieusement. Mais je *sais*. C'est une qualité, un don. Vous voyez ce que je veux dire. Il n'y a rien en ce monde que je ne puisse faire. C'est d'ailleurs pourquoi aucune activité ne m'intéresse particulièrement. Pour couronner le tout, je suis un vivant exemple de l'état d'indifférence méprisante que peut faire naître la connaissance intime des choses.

— Mais c'est impossible ! glapit Haslam. Un homme qui saurait tout serait le maître du monde !

— C'est là que vous vous trompez ! Ce sont les ignorants qui veulent être les maîtres du monde. Les véritables savants ne le désirent nullement. Pour moi, mon bonheur suprême est d'errer sur les routes, tantôt ici, tantôt là, seul avec mes pensées dans l'air pur et frais d'une belle campagne. Ce monde est merveilleux, Docteur Haslam.

Haslam, lentement, reprenait conscience de lui-même.

— Je me refuse à croire, dit-il carrément, qu'un être vivant, homme

ou femme, puisse avoir de tout une compréhension totale. Et d'autant moins s'il n'a fait aucune étude. Quoi ! si je m'en rapporte à ma propre expérience, je me rappelle qu'il m'a fallu vingt ans d'un dur travail pour devenir le physicien que je suis. Et je ne...

— Ce qui montre que vous n'avez pas de chance ! coupa Ésaï Jones. Je sais la réponse à tout, sans avoir rien appris. La musique, les arts, toutes les branches de la science, la médecine, tout ce que vous pourriez imaginer. Je puis tout pratiquer à l'échelon humain le plus élevé. Personne ne refuse d'admettre qu'un enfant prodige a dirigé l'exécution d'une cantate à l'âge de deux ans ! Pourquoi nier ce que je fais ?

— Parce que c'est impossible ! tonna Haslam, s'oubliant.

Puis il regarda la table à thé et se rendit compte qu'il parlait comme un idiot. Un miracle *évident* avait eu lieu sous ses yeux.

— Et ce n'est pas de l'hypnotisme, ajouta Ésaï Jones. Je ne touche jamais à l'esprit des gens. Leur esprit et leur liberté sont choses sacrées...

Haslam prit un peu de thé puis dit avec décision :

— Vous avez, je crois, parlé de formules B, C et D. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous m'aviez dit que vous me l'expliqueriez. C'est dans ce but, n'est-ce pas, que nous prenons le thé ?

— Oui, certainement. Eh bien, il s'agit simplement de placer les objets matériels là où ils doivent se trouver et non là où ils choisissent de se diriger.

Haslam fit, pour comprendre, un effort douloureux qui lui frôça les sourcils.

Ésaï Jones expliqua :

— Prenons le cas de votre voiture... Vous avez quitté la route pour tomber dans le fossé. Eh bien ! Vous avez accepté ce fait. Vous l'avez tenu pour définitif. Vous, un être vivant et pensant, mû par la puissance de l'entendement, vous avez réellement toléré le comportement de cette masse de métal muette, sans vie propre et sans raison, qu'est votre voiture. Moi, lorsque je suis arrivé, j'ai par la force de la pensée contraint votre voiture à se comporter comme elle le devait et à revenir sur la route.

— Maintenant, je suis sûr que je rêve, chuchota Haslam.

— Pas du tout. Vous êtes un physicien. Vous devez donc admettre ce que la science a toujours proclamé, c'est-à-dire que la puissance de la pensée est infiniment supérieure à celle de la matière. Il y a, dans tous les laboratoires de physique modernes, des appareils qui le démontrent. C'est de là que vient cette phrase si vague : le triomphe de l'esprit sur la matière.

— Ce qui ne veut pas dire grand-chose.

— En effet, admit Ésaï Jones, clignant des yeux sous le soleil. Mais,

voyez-vous, presque tous les hommes commettent l'erreur de laisser leurs pensées flotter librement, sans contrôle. On ne se rend pas compte que la pensée est toujours supérieure à ce qui ne pense pas, et on ne s'entraîne pas à le comprendre. Ce que je dis est logique, n'est-ce pas ?

— Théoriquement oui, admit Haslam. Mais les lois de la physique disent que...

— Les lois de la physique n'ont rien à faire là-dedans ! interrompit Ésaü. Un seul fait demeure : la pensée est dominante. Ceci admis, puisque tout ce qui est matériel est composé d'atomes, de molécules, etc., il est clair que n'importe quel objet peut être créé ou annihilé. Il suffit seulement d'être nanti du type d'esprit qui peut le faire, c'est-à-dire d'un esprit réellement persuadé qu'il possède la maîtrise de la matière.

— Alors, ces formules dont vous parliez ?

Ésaü éclata de rire et reprit du thé.

— J'ai des formules spéciales pour chaque situation, dit-il. La formule A s'applique aux cas réellement compliqués et la formule D aux travaux simples. Le nombre de variantes d'ondes mentales qu'il faut mettre en mouvement dépend de l'ampleur du problème, car ce sont ces ondes qui provoquent l'agitation susceptible d'amener les molécules et les atomes à obéir à la volonté. Rien de mystérieux là-dedans, continua-t-il, sérieux, en percevant le regard déconcerté de Haslam. Nous avons tous ce pouvoir, pour la simple raison que nous sommes capables de penser et de raisonner. Mais, autant que je sache, je suis la seule personne qui puisse y parvenir sans grand effort. Comme je vous l'ai dit, je n'ai jamais étudié pour obtenir ce pouvoir. Il est.

Haslam dit lentement :

— Vous voulez vraiment, là, devant moi, prétendre que vous possédez ce don extraordinaire, latent, d'après vous, chez tous les individus, et que vous ne le criez pas sur les toits ? Pourquoi, mon pauvre ami, ne le proclamez-vous donc pas du haut de la tour de Londres ?

— J'y ai bien pensé, confessa Ésaü Jones. Puis j'ai compris que je serais ensuite éternellement persécuté par tous les braves gens qui auraient des problèmes à résoudre. Cette perspective ne me séduisait nullement et, par ailleurs, ce ne serait pas un bien. On enlève aux êtres toute confiance en eux-mêmes lorsqu'on résout pour eux leurs problèmes. Pourquoi interviendrais-je ? Pourquoi me mêler des affaires des autres, puisque chacun, s'il le désire, peut se tirer d'affaire tout seul.

Mark Haslam ne se sentit capable de faire une autre remarque qu'après avoir mangé encore deux sandwiches et bu une autre tasse de

thé. Il l'émit alors sous forme de question.

— Voyez les accidents, Monsieur Jones. Celui de ma voiture, par exemple. Qu'est-ce qui l'a provoqué ? Pourquoi le volant a-t-il lâché ? Vous ne supposez pas, je pense, que des ondes mentales en sont responsables ?

— Je ne le suppose pas, j'en suis sûr. Les objets non pensants ne peuvent rien faire de leur propre chef. Il faut qu'ils soient poussés par des ondes mentales. Quelqu'un, quelque part, a pensé un instant à une voiture qui plongerait dans un fossé par suite d'un accident de direction ; et votre voiture a subi l'effet de cette onde mentale. Cette onde peut provenir de n'importe quel endroit du monde, et même d'une autre planète. Il n'y a pas de limite à la portée de la pensée. C'est pourquoi nous devons faire très attention à ce que nous pensons.

— Telle la pensée, tel l'homme, dit Haslam pensif.

— Exactement.

Un long silence suivit, puis, avec un effort, Haslam s'arracha à sa méditation perplexe pour songer à ses obligations. Il regarda sa montre.

— La demi-heure que je viens de passer avec vous, est, de toutes celles que j'ai vécues, la plus riche en suggestions, dit-il lentement en se levant. Mais je n'arriverai pas, je crois, à vous persuader de m'accompagner jusqu'à la ville pour expliquer à mes collègues quelques-unes de vos théories ?

— Même avec des chevaux sauvages, vous n'arriveriez pas à m'y traîner, reconnut Ésaü Jones, souriant.

— Très bien. Mais je ne vous promets pas de vous laisser tranquille. On ne peut pas permettre à un homme de votre talent de continuer à errer sur les routes de la campagne. Le monde a désespérément besoin de vous.

Ésaü Jones ne répondit pas, mais la poignée de main qu'il donna au savant exprima sa pensée. Haslam, tout en réfléchissant à son aventure, prit congé, descendit la pente herbue et se dirigea vers sa voiture. Ésaü Jones le regarda partir. Il vit la grande Jaguar démarrer, prendre de la vitesse et s'éloigner jusqu'à ne plus être qu'une tache noire sur la ligne blanche qui se perdait à l'horizon.

Ésaü Jones ramassa son havresac, le jeta sur son épaule, puis lança un regard en arrière vers l'endroit où ils avaient pris le thé. Tout avait disparu : table, chaises, vaisselle. Jusqu'à la dernière miette. À croire que jamais on n'avait pris le thé en cet endroit.

Il descendit sur la route en chantant. « C'est le baiser du soleil qui pardonne et le chant des biseaux qui réjouit.

Dans le jardin, on est plus près du cœur de Dieu que... ».

Il s'interrompit en apercevant soudain un objet sur la route, à l'endroit où s'était trouvée la voiture de Mark Haslam. S'en

approchant, il vit que c'était une valise d'aspect luxueux, solidement fermée. Il réfléchit un moment, les yeux dans le vide, tandis qu'il étudiait la serrure : elle s'ouvrit avec un déclic.

Ésaü Jones s'assit dans l'herbe, tira les papiers de la valise pour les examiner. Il s'attarda spécialement à une liasse de feuillets couverts d'équations. Elles traitaient exclusivement de la nouvelle loi de désintégration.

Il y avait en tout vingt feuillets dont chacun était rempli de formules mathématiques. Ésaü Jones les lut d'un bout à l'autre puis les chiffonna et les jeta dans l'herbe. Ils s'enflammèrent en quelques secondes et de petits bouts de papier carbonisé flottèrent comme des plumes dans l'air brûlant.

— Voilà qui vaut mieux pour vous, Docteur Haslam, et sans doute aussi pour le monde entier, dit-il, pensif.

Il examina ensuite la fermeture de la valise jusqu'à ce que celle-ci se refermât d'elle-même.

— Une pareille idée, ajouta-t-il, pourrait mettre le monde en danger, et même en danger mortel. Quant à la valise, le mieux est peut-être que je la garde, pour le cas où notre ami reviendrait à toute vitesse la chercher.

Mark Haslam, cependant, ne revint pas. Du moins pas à ce moment-là. Il pensait, d'une part à son retard, d'autre part à son aventure extraordinaire. Roulant à toute vitesse vers Londres, il ne s'était même pas encore aperçu que sa valise était tombée de la voiture.

*

* *

Pendant ce temps, Ésaü Jones poursuivait sa promenade. Quelques heures passèrent et bientôt le crépuscule s'annonça. Il y avait dans l'air, à l'approche du soir, une lourdeur étouffante et menaçante, et, dans le ciel, un brouillard jaune. Au loin, à l'est, des nuages sombres s'étaient amoncelés et prenaient une teinte pourpre.

— Monsieur ! Monsieur !

Ésaü Jones s'arrêta et se retourna pour sourire à la petite fille qui courait après lui. C'était une enfant de huit ans environ, aux longues jambes, aux cheveux châains ébouriffés, vêtue d'une robe de coton bon marché, devenue, depuis longtemps, trop courte pour elle. Elle tenait dans sa main un bouquet de marguerites fanées.

— Alors, mon enfant ? demanda Ésaü Jones lorsqu'elle l'eut rattrapé.

— Est-ce que cela vous ennuerait, Monsieur, si j'allais à la maison avec vous ? demanda l'enfant en le regardant de ses grands yeux bruns interrogateurs.

— Pas du tout, petite. Vous pouvez m'accompagner si cela vous

plâit, mais je ne vais pas chez moi. En fait, je n'ai pas de maison.

— Je veux parler de *ma* maison, expliqua l'enfant avec gravité. Elle est là, derrière les arbres.

Elle montrait au loin une auberge de campagne qui disparaissait presque derrière un bouquet d'ormes et de saules.

— Pourquoi voulez-vous marcher avec moi ? demanda Ésaü Jones, surpris. Je ne suis certes pas une compagnie très agréable pour une petite fille de votre âge !

— C'est que, voyez-vous, vous êtes grand, et j'ai peur du tonnerre. Alors j'ai pensé que si l'orage éclatait, j'aurais quelqu'un à qui m'accrocher.

Ésaü Jones jeta un regard à l'est où s'épaississait un banc de nuages pourpres. Un calme étrange régnait sur la campagne. Sans aucun doute, un orage d'une extrême violence se préparait.

— Mes fleurs elles-mêmes ont peur, ajouta l'enfant avec tristesse en levant son misérable bouquet.

— Eh bien, dit Ésaü Jones, aimable, voulez-vous que nous fassions un peu de magie ? Prenez ma main et fermez les yeux... Gardez vos fleurs comme vous le tenez maintenant. Bien ! À présent, marchons...

L'enfant, absolument confiante, fit ce qu'on lui disait et parcourut une douzaine de mètres environ.

— Ouvrez les yeux, lui dit alors Ésaü Jones.

L'enfant regarda avec ravissement les marguerites fraîches qu'elle serrait dans son petit poing. Les fleurs, ranimées, s'étaient redressées dans sa main. Puis, peu à peu, ses sourcils se froncèrent.

— Mais... qu'est-ce qui s'est passé, Monsieur ? Vous ne les avez pas changées, puisque je les ai tenues constamment à la main.

— Oh ! Elles ont tout simplement repris vie, dit Ésaü Jones en riant. Peut-être suis-je, sans le savoir, votre oncle Ésaü, un peu magicien et un peu fou ?... Ah ! Voilà votre maison, je crois ?

L'enfant s'échappa, remonta en courant l'allée qui, à travers un jardin à l'ancienne mode, menait à une auberge campagnarde, et se mit à crier :

— Maman ! Maman ! Où êtes-vous ? J'ai amené l'oncle Ésaü qui est magicien. Il a fait revivre mes fleurs qui étaient fanées !...

Ésaü Jones s'arrêta pour contempler ce paysage qui le ravissait. L'endroit était charmant à souhait et, dans le jardin plein de roses qui s'étendait devant la maison, des tables rustiques étaient disposées pour le thé. Mais il y avait aussi comme un air de pauvreté, à croire que tout ce qui avait été mis en œuvre pour faire marcher l'auberge n'avait pas donné beaucoup de résultats.

La mère de la petite fille apparut. C'était une femme de bonne apparence, âgée d'une trentaine d'années, d'une propreté méticuleuse, mais au visage plein de lassitude. De ses yeux bleus, elle étudia

l'expression souriante d'Ésaü Jones qui descendait l'allée.

— Bonsoir, dit-elle, sérieuse. Hilda m'a dit que vous l'aviez accompagnée jusqu'ici. C'est très aimable à vous. J'espère que cela ne vous a pas écarté de votre chemin.

— Pas du tout, Madame. Et, de toute façon, cela n'aurait pas d'importance. J'ai pu rendre service à la petite et j'en ai été très heureux.

— Un service ? Oh ! Vous voulez parler de l'orage qui se prépare ? Oui, elle aime être accompagnée quand le tonnerre menace. C'est une peur fréquente chez les enfants.

— Je voulais parler des fleurs, expliqua Ésaü Jones en s'installant à une des tables rustiques. Mais peu importe ! Puis-je me permettre de vous demander un verre de bière ?

— Avec plaisir. Mais ne croyez-vous pas que vous feriez mieux de rentrer ? Le tonnerre gronde déjà.

L'enfant, à ces mots, regarda, craintive, le ciel qui s'assombrissait, puis le calme immobile des arbres qui l'entouraient. Ésaü Jones lui jeta un coup d'œil et l'appela du geste.

— Venez, petite demoiselle, dit-il.

Elle s'approcha et il entoura de son bras les frêles épaules de l'enfant.

— Voulez-vous maintenant voir oncle Ésaü essayer encore sa magie et dire à l'orage d'aller porter son vacarme ailleurs ?

— Oui ! pria l'enfant avec ardeur et une entière confiance.

— Vraiment, dit la mère, je ne vois pas pourquoi vous donnez un espoir inutile à cette petite, Monsieur... Monsieur ?...

— Ésaü Jones, Madame, pour vous servir.

Il se leva, s'inclina légèrement puis se rassit.

— Croyez-moi, dit-il, je n'ai pas l'intention de raconter d'inutiles sottises à votre fillette. Regardez vous-même.

Tandis qu'Ésaü Jones marmonnait quelques mots à propos d'une formule B, la petite Hilda et sa mère levèrent les yeux vers le ciel de plus en plus sombre d'où tombaient déjà des gouttes de pluie.

À leur grande surprise, une brise inattendue se leva et souffla dans les arbres dont les feuilles s'agitèrent avec un bruissement rapide. Au-dessus d'elles, les nuages épais commencèrent à se briser et des taches bleues apparurent çà et là. De l'ouest jaillit un rayon de soleil doré qui, à travers les arbres, vint frapper Ésaü Jones. Il cligna des yeux et sourit.

— C'est réussi, n'est-ce pas petite ? demanda-t-il en attrapant l'enfant et en la prenant sur ses genoux.

Elle lui répondit en clignant gaiement des yeux et, ses craintes disparues, elle partit dans l'allée en chantant et sortit sur la route.

— Ne rentrez pas trop tard, Hilda ! lui cria sa mère, qui ajouta à

l'adresse d'Ésaü Jones : Ces vacances d'été ! Elles épuisent les enfants ! Elle serait mieux à l'école !

Ésaü Jones fit glisser de son épaule le havresac et, les jambes allongées, examina ses bottes poussiéreuses, puis la valise qu'il avait déposée sur la table.

— L'orage paraît s'être dissipé, dit la femme en regardant le ciel. C'est réellement bizarre.

— Pourquoi cela ?

— C'était plutôt inattendu, n'est-ce pas, cette éclaircie soudaine.

— C'est une des prérogatives de notre climat anglais, Madame.

— Et c'est une chance pour vous, Monsieur Jones. Vous avez pu ainsi tenir parole à Hilda. Mais si j'étais à votre place, je me garderais dorénavant de faire à un enfant des promesses que je ne serais pas sûr de pouvoir tenir. Je vais vous chercher de la bière. Voulez-vous que je vous l'apporte ici, dehors, maintenant que l'orage s'est éloigné ?

— Oui et, je vous en prie, tenez-moi compagnie. Nous causerons si vous ne voulez pas boire.

La femme hésita puis remonta l'allée en regardant le ciel qui s'éclaircissait.

Elle ressortit bientôt avec un verre de bière mousseuse à la main.

— Combien vous dois-je ? demanda-t-il.

— Rien, Monsieur Jones. Je vous offre ce verre pour vous remercier de votre amabilité à l'égard d'Hilda.

Ésaü Jones sourit.

— Très bien. Asseyez-vous, Madame. Madame ?...

— Madame Canbury. Rose Canbury.

Elle s'assit en face de Jones en étudiant de ses yeux bleus le visage hâlé et avenant de l'homme.

— Une bière excellente, fit remarquer Ésaü Jones. C'est mon point faible, je le crains, mais c'est le seul. Je ne fume pas et je ne jure pas, mais j'aime prendre un peu de bière. Elle sent l'été et l'Angleterre.

— Je voudrais qu'il y eût un peu plus de gens qui aiment la bière, soupira M^{me} Canbury. Croyez-moi si vous voulez, Monsieur Jones, mais vous êtes le seul client que j'aie vu aujourd'hui. Alors qu'il fait si beau ! Cet endroit est trop à l'écart des routes fréquentées pour être d'un bon rapport, je le crains !

— C'est probable, reconnut Ésaü Jones.

— Je le savais quand je l'ai acheté, dit la femme en se serrant convulsivement les mains sur la table. Mais Harry m'a persuadée. Harry voudrait m'épouser, ajouta-t-elle avec un regard d'excuse. Il est agent immobilier et il m'a vendu cette auberge en m'assurant que c'était une entreprise qui marchait.

— En d'autres termes, il vous a vendu un chat dans un sac ?

— Je le crains. Je ne suis pas très bonne femme d'affaires. Mais je

ne veux pas vous ennuyer avec mes histoires. Je vais vous laisser savourer votre bière en paix.

— Non, non, je vous en prie ! dit Ésaü Jones en l'invitant à se rasseoir. Votre histoire m'intéresse beaucoup. D'après ce que vous venez de dire, vous êtes veuve, si je comprends bien ?

— Oui. Mon mari est mort il y a trois ans et, avec l'argent de l'assurance, j'ai acheté cet endroit, répondit Rose Canbury en désignant la maison derrière elle d'un geste brusque de la main.

— Et ce Harry vous a trompée ?

— Je le pense. Il n'y a pas grand-chose à y faire, d'ailleurs. Harry est de ces gens qui vont jusqu'au bout de leur idée. Il m'a dit que par ici, en été, les gens passeraient par douzaines. Mais je n'ai pas vu grand monde et mes économies s'en vont. Je finirai par être obligée de capituler et d'épouser Harry pour ne pas mourir de faim. Si j'étais seule, il y a longtemps que je serais allée chercher du travail à Londres, mais il faut que je me soucie de l'avenir de ma petite Hilda...

Ésaü Jones acheva sa bière, ses calmes yeux gris fixés sur le visage fatigué de la jeune femme. Plus il l'étudiait, plus elle lui était sympathique. L'irritation qui apparaissait dans son comportement n'était évidemment due qu'à son découragement.

— Dites-moi, demanda-t-il. Prenez-vous des hôtes ici ? D'après l'aspect de la maison, il me semble que oui.

— Certainement ! Je peux héberger vingt clients. Mais je n'en ai jamais, alors à quoi bon ?

Hilda, plus sale que jamais, revint en flânant dans le jardin. Elle alla tout droit à Ésaü Jones qui lui entoura les épaules de son bras.

— Madame Canbury, vous vous trouvez dans une situation difficile, dit-il enfin. Vous ne pouvez guère accepter des hôtes masculins alors que vous n'avez aucun homme auprès de vous. J'ai moi-même l'intention de rester cette nuit, mais il est certain que ce n'est pas convenable. N'avez-vous personne à qui vous puissiez faire appel pour que les choses soient plus correctes ?

— Pas une âme.

Rose Canbury hésita en jetant un regard à la valise luxueuse.

— Êtes-vous un homme de loi en vacances ? demanda-t-elle.

— Non, Madame. Je ne suis qu'un voyageur heureux qui essaie de distribuer de la joie quand il le peut. Ah ? La valise ! Elle ne m'appartient pas. Je l'ai trouvée sur la route en des circonstances qui me portent à croire qu'elle appartient à un certain Mark Haslam, un docteur ès sciences très connu.

— J'ai entendu parler de lui, en effet, dit la femme avec indifférence.

Elle tendit la main vers Hilda.

— Allons, venez, chérie. Il est temps d'aller vous coucher. Pendant

ce temps, vous finirez votre bière, Monsieur Jones.

Ésaü Jones acquiesça et sourit au baiser affectueux que déposa l'enfant sur sa joue mal rasée. Puis il s'abandonna à la contemplation du soir maintenant calme et sans nuages. Il prit une autre gorgée de bière puis, entendant des pas, il leva les yeux. Un homme de haute taille, entre deux âges, à l'air arrogant, se dirigeait à grands pas vers la porte de la maison. Il s'arrêta net quand il vit Ésaü Jones.

— Bonsoir, dit celui-ci, aimable.

— Un client ! s'écria le nouveau venu, étonné. Ce n'est sûrement pas possible !

Sur ce, il remonta l'allée à pas rapides et disparut dans la vieille maison rustique.

Ésaü Jones finit lentement sa bière puis se leva et remonta lui aussi l'allée. Il s'arrêta dans le vaste hall obscur, les mains dans les poches de son pantalon, pour écouter.

« ... Et qu'est-ce que je trouve ? Un homme qui traîne par ici en buvant de la bière ! Vous ne vous attendiez sans doute pas à ma visite, autrement vous auriez été plus prudente, et lui aussi ! »

— Harry, pour l'amour de Dieu ! protesta Rose Canbury de sa voix fatiguée. J'ai un unique client et vous l'avez à peine aperçu que vous en arrivez à des conclusions stupides. Descendez m'attendre en bas, voulez-vous ? Il faut que je baigne Hilda...

— Très bien ! hurla la voix de Harry. Mais dépêchez-vous !

Ésaü Jones passa dans le bureau de réception et réfléchit un instant.

— Formule D, je crois, murmura-t-il.

Et il regarda le large escalier que Harry descendait précipitamment.

En fait, celui-ci descendit beaucoup plus vite qu'il ne le désirait car les marches s'égalisèrent brusquement pour former une rampe lisse et Harry, impuissant, arriva comme un bolide dans le hall où il s'écala à quelques pieds du bureau de réception. Étourdi et meurtri, il se releva lentement en regardant derrière lui l'escalier redevenu normal.

— Vous avez trébuché ? lui demanda Ésaü Jones qui obtint en récompense un regard furieux.

— Vous croyez peut-être que j'ai dégringolé l'escalier pour m'amuser ? ricana-t-il. D'ailleurs, pendant que nous y sommes, dites-moi plutôt ce que vous faites ici ? Si vous avez des idées au sujet de Madame Canbury, vous pouvez les oublier. En fait, plus vite vous vous en irez d'ici, mieux ce sera pour vous.

— Et si je ne désirais pas m'en aller ?

— Dans ce cas, je vous y contraindrais.

— Je ne le crois pas, dit Ésaü Jones, souriant. Pour être tout à fait franc, Harry – je ne connais pas votre nom et je ne désire pas le connaître – j'éprouve à votre égard une antipathie marquée. J'ai toujours détesté les hommes qui brutalisent les femmes. Si quelqu'un

doit s'en aller, ce sera vous.

Ésaü Jones, toujours souriant, baissa les yeux vers les pieds de Harry. Celui-ci, perplexe, pencha également la tête et il eut un violent sursaut en se sentant soulevé par des patins à roulettes qui apparurent, attachés à ses chaussures. Instantanément, il se tordit et oscilla dangereusement.

— Dehors ! ordonna Ésaü Jones en le poussant avec une force terrifiante.

Harry fila à travers le hall, passa la porte et alla s'étaler dans l'allée recouverte de gravier.

Ésaü Jones ne s'en tint pas là. Il courut après lui, le souleva, puis le poussa, vacillant et étourdi sur ses patins à roulettes, jusqu'à la route.

— Maintenant, courez ! ordonna Ésaü.

Les patins disparurent comme par enchantement. Harry, que l'exercice et la surprise avaient couvert de sueur, tituba. Ses yeux exorbités étaient fixés sur le visage d'Ésaü Jones. Puis il fit un brusque demi-tour et s'éloigna à toutes jambes, aussi vite qu'il le put. Ce n'était pas seulement pour obéir à Ésaü Jones. Il était convaincu d'avoir rencontré le diable en personne.

Ésaü Jones revint dans le hall et, une dizaine de minutes plus tard, il vit Rose Canbury descendre l'escalier. Elle regarda autour d'elle, surprise, en se dirigeant vers le bureau de réception.

— Où est... commença-t-elle, puis elle corrigea sa phrase. Avez-vous vu un homme ici ? Qui m'attendait ?

— Si vous voulez parler de cet odieux Harry, Madame Canbury, il file en direction du sud aussi vite qu'il le peut, et je ne pense pas qu'il revienne jamais. Pardonnez-moi de m'être mêlé de vos affaires personnelles, mais il y avait chez cet homme quelque chose qui me déplaisait.

Rose parut abasourdie.

— Mais comment diable avez-vous pu vous débarrasser de lui ? Il est obstiné comme un âne et fort comme un ours.

— En effet, mais il est parti quand même. J'ai entendu quelques-unes des remarques qu'il vous a faites là-haut et j'ai pensé qu'il valait mieux vous en débarrasser.

— Oh ! certes, vous avez raison. C'est la première fois, depuis longtemps, que j'éprouve un tel soulagement. Mais d'un autre côté, si je ne l'épouse pas...

— Vous me l'avez dit tout à l'heure, Madame, coupa-t-il.

Il fit quelques pas de long en large dans l'obscurité, puis il s'arrêta.

— J'aimerais beaucoup vous aider tous les deux, la petite et vous, dit-il.

— C'est aimable à vous, Monsieur Jones, mais, après tout, nos ennuis ne vous regardent pas.

— J'aimerais les partager, dit Ésaü Jones, sérieux. Je crois que vous êtes une jeune femme de grande valeur. De pénibles travaux vous accaparent.

Il hésita, puis continua :

— Depuis quelque temps, je pense que la présence d'une femme pourrait beaucoup améliorer ma vie. Excusez-moi si j'ai l'air de parler d'une façon décousue, mais il me semble que si vous avez pu penser à vous marier à un personnage aussi odieux que Harry, vous pourriez envisager de m'épouser.

— Quoi ? s'écria Rose, abasourdie. Grand Dieu ! C'est à peine si vous me connaissez ! Vous m'avez vue pour la première fois il n'y a pas plus d'une heure !

— La notion de temps est arbitraire, Madame, et j'ai pour habitude de prendre rapidement mes décisions. L'attitude de votre propre fille prouve mon bon caractère. Elle s'est prise d'amitié pour moi et aucun enfant ne s'attache aux gens qui sont indignes de confiance.

— C'est vrai, reconnut Rose, encore surprise. Elle méprise Harry. Cela, je le sais.

Rose Canbury, pour se donner une contenance et rassembler quelque peu ses esprits, commença à allumer les lampes à pétrole du hall. Ésaü Jones la regardait dans la clarté jaune. Finalement, elle se retourna et le regarda en face.

— Je ne cherche pas à profiter de votre situation, Madame Canbury, reprit-il. Je déclare franchement que j'ai besoin dans ma vie d'une compagnie féminine. Je crois que vous êtes la compagne même que je recherche, avec, comme complément, la petite Hilda.

Rose s'assit lentement.

— Quel homme extraordinaire vous êtes, Monsieur Jones ! Vous avez l'air d'un vagabond et vous parlez comme un professeur de collège. Le mariage est une chose sérieuse, ne l'oubliez pas. Elle mérite réflexion. Toutefois... si le découragement et la misère m'amenaient à prendre en considération l'offre que vous me faites, qu'apporteriez-vous de votre côté ? Avez-vous de l'argent ?

— Tout l'argent dont j'ai besoin.

— Votre tenue ne semble pas... euh... confirmer vos paroles.

— C'est exact, mais pour ma vie de vagabond, je n'ai pas besoin des tailleurs qui habillent les élégants messieurs de Hyde Park. Je suis néanmoins certain de pouvoir me procurer tout ce dont j'ai besoin.

— C'est trop ridicule, décida Rose en se levant. Merci quand même, Monsieur Jones.

Il haussa les épaules.

— Qu'il en soit donc comme vous le voulez, Madame. Mais, selon les mots du poète : « Je ne repasserai plus par ce chemin ». Merci pour votre hospitalité, et bonne nuit.

Il fit gravement un léger salut et s'en alla dans le crépuscule. Sur la table du jardin, il ramassa son havresac et sa valise et se dirigea vers la porte d'entrée pour reprendre sa route. Une voix venant de l'une des fenêtres l'appela soudain :

— Oncle Ésaü ! Oncle Ésaü ! Ne partez pas !

— Bonne nuit, Hilda ! cria-t-il en agitant la main. Soyez pour votre mère une bonne petite fille... Juste Ciel ! acheva-t-il, horrifié, lorsque l'enfant, perdant soudain l'équilibre, tomba sur le toit en pente.

Il chuchota très vite :

— Formule C.

Il respira, soulagé, lorsqu'il vit l'enfant atterrir lourdement sur un moelleux matelas à ressorts.

Mais, avec ce matelas, il déclencha autre chose. Rose avait entendu l'appel de l'enfant et vu l'apparition magique du matelas dans l'allée. Elle se précipita vers l'enfant saine et sauve et la serra dans ses bras en regardant Ésaü Jones qui revenait lentement dans l'obscurité.

— D'où vient ce matelas ? demanda la mère d'une voix faible.

— Quel matelas ? s'enquit Ésaü Jones en regardant autour de lui.

— Celui qui...

Rose allongea sa main qui était restée libre, puis elle sursauta. Il n'y avait aucune trace de matelas nulle part. Ésaü Jones, mal à l'aise, fit quelques pas dans l'allée.

— Il y avait pourtant un matelas, Maman, insista l'enfant. Je le sais, puisque je suis tombée dessus. C'est Oncle Ésaü qui l'a placé sous le toit.

— Il n'aurait pas pu. Il était trop loin.

Rose resta un instant immobile à mesurer l'insondable mystère, puis elle dit lentement :

— Voudriez-vous rentrer un moment, Monsieur Jones ? J'aimerais tirer la chose au clair. Et vous, Hilda, vous allez retourner tout de suite au lit, ajouta-t-elle en prenant l'enfant dans ses bras.

— Non, Maman. Je voudrais rester avec oncle Ésaü. Je vous en prie !

— Laissez-la rester, dit Ésaü Jones en suivant Rose dans le hall. Après tout, je suis son ami et elle a peut-être son mot à dire dans cette curieuse histoire.

— Curieuse histoire est bien le mot, admit Rose.

Elle le précéda à travers le hall et le fit entrer dans un salon confortable, à l'arrière de la maison. Elle déposa l'enfant, puis alluma et, du geste, indiqua un fauteuil à Ésaü Jones. Celui-ci s'assit, déposa par terre le havresac et la valise tandis que Hilda, pieds nus, sautillait autour de lui.

— Monsieur Jones, dit carrément Rose, je désire une explication. Je suis une femme d'une intelligence normale, du moins je l'espère. Mais,

ce soir, j'ai vu un miracle. Sans l'apparition magique d'un matelas, Hilda eût été grièvement blessée, peut-être tuée... Je refuse d'imaginer qu'il n'y avait aucun matelas, car j'en ai vu un et Hilda est bien tombée sur un matelas.

— Oui, c'est exact, reconnut Ésaï Jones avec un soupir. Disons que c'est un petit exemple de mon pouvoir de fournir tout ce qui est nécessaire.

— Mais c'est un miracle, Monsieur Jones ! insista la mère. Un vrai miracle ! Bien qu'il ait sauvé Hilda, j'en ai la chair de poule quand j'y pense...

Elle s'interrompit soudain et parut étonnée.

— Grand Dieu ! Et cet orage de la soirée ! Est-ce que vraiment c'est vous qui avez dispersé les nuages ?

— Il peut aussi faire revivre les fleurs fanées, dit fièrement Hilda qui écoutait la conversation, les yeux écarquillés. Grâce à Oncle Ésaï, mes marguerites sont devenues aussi fraîches que lorsque je les avais cueillies.

— Alors, Monsieur Jones ? demanda résolument Rose. Que signifie tout ceci ?

De nouveau, il parut mal à l'aise.

— C'est difficile à expliquer, dit-il, hésitant. C'est une espèce de don que j'ai. Je pourrais facilement l'expliquer à des gens qui seraient entraînés aux études scientifiques, mais je doute que vous puissiez comprendre.

— Donnez-moi du moins l'occasion de tenter ma chance !

— Très bien. Le tout est d'ailleurs relativement simple. Je possède le pouvoir de me faire obéir par les objets matériels. Tout ce qui est matériel est composé d'atomes et de molécules. Cela ne varie jamais. Or, ces atomes et ces molécules sont absolument à la merci de la force mentale, celle-ci leur étant supérieure. En utilisant une formule particulière à chaque problème, les objets matériels sont obligés d'obéir. Tous les êtres humains ont en eux ce pouvoir, mais moi je puis l'exercer sans effort, tout comme il y a des gens qui additionnent simultanément six colonnes de chiffres, et d'autres qui jouent une musique compliquée sans avoir étudié une note.

Le regard que lui lança Rose dénotait, non point de la stupidité, mais un intérêt profond.

— Comme dans « L'homme aux Miracles », de Wells ? demanda-t-elle. J'ai lu ce livre à l'école, jadis.

— Avec cette différence, Madame Canbury, que le héros de Wells avait simplement le pouvoir de faire naître des miracles. Il ne pouvait les expliquer. Moi, je sais exactement pourquoi j'agis d'une manière ou d'une autre et je peux l'expliquer. Il s'agit toujours d'une loi scientifique mise en action par la force mentale. N'importe quel savant

reconnaîtra la possibilité de cette action, bien qu'aucun, jusqu'ici, ne l'ait pratiquée.

— Cette puissance mystérieuse vous permet-elle de soigner les gens ? De guérir des maladies ?

— Je n'ai jamais essayé, répondit Ésaü Jones. Les êtres humains sont également composés d'atomes et de molécules ; je suppose donc que mon esprit agirait parfaitement sur eux. Mais je me suis fait une règle de ne jamais toucher aux personnes humaines. Il me semble que je n'ai aucun droit moral de me mêler de leur condition physique. Je m'en tiens donc aux objets inanimés...

Rose n'était pas tellement déconcertée. Elle avait une réceptivité féminine qui lui permettait de comprendre que ce que disait Ésaü était la vérité. Un homme merveilleux était venu dans sa maison sans fanfares ni trompettes. Il pouvait placer les éléments matériels exactement où il le voulait et il n'en concevait aucune fierté.

— Et avec ce don extraordinaire, vous vous contentez d'errer par les chemins comme un vagabond et de chercher seulement une femme pour compagne ? demanda Rose. Vous pourriez posséder le monde !

— Je le sais, mais je ne le désire pas. Je préfère garder ma liberté et distribuer le bonheur quand je rencontre des gens malheureux. Je crois que c'est mon devoir de partager avec les malheureux le don que j'ai reçu. Du reste, nous devons tous faire bénéficier les déshérités des dons que nous possédons, autrement nos pouvoirs se flétrissent et meurent.

Après un long moment de réflexion, Rose dit :

— Si vous vous étiez contenté de m'expliquer théoriquement tout ceci en long et en large, je n'en aurais certes pas cru un mot. Mais comme j'ai vu moi-même les preuves de votre pouvoir, je l'accepte sans discussion. Je suis prête à unir ma vie à la vôtre, Monsieur Jones. Je considère que c'est mon devoir. Je me trouve dans une situation fâcheuse et vous avez besoin de mon appui. Je vous soutiendrai de mon mieux. Les circonstances qui nous ont réunis ne se sont pas produites par hasard, j'en suis certaine.

Ésaü Jones s'approcha d'elle et lui prit la main avec douceur.

— Vous ne le regretterez jamais, dit-il d'une voix calme. Pour ce qui des questions pratiques, je vous conseille de quitter cette maison. C'est, de toute façon, un bien qui ne rapporte pas.

— Ne pouvez-vous faire qu'il en soit autrement ? demanda Rose, surprise.

— Je le peux, sans doute. Mais je serais obligé d'influencer les gens. Normalement, nous ne pourrions jamais avoir une grande clientèle ici. Le pays est trop retiré. Même si je faisais de cet endroit le plus bel hôtel de la contrée, les gens n'y viendraient pas d'eux-mêmes. Quant à les forcer mentalement, je ne le ferai pas, car ce serait agir contre leur

liberté, ce qui serait sacrilège... Non, nous sommes appelés à autre chose et, puisque nous ne savons pas encore quoi, je propose que nous partions en vacances, comme des nomades... Nous nous arrêterons à la première mairie que nous rencontrerons pour célébrer notre mariage...

Rose parut hésitante.

— Des vacances en nomades, cela me paraît bien vague, Monsieur Jones.

— Mon prénom est Ésaü, dit-il en souriant. En vérité, avec ce don spécial que je possède, je pourrais m'approprier la phrase fameuse : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu »... Mais peut-être est-ce trop me vanter ?

— Ce sera notre devise quand le monde entier vous connaîtra, dit Rose, sérieuse. Croyez-moi, je ne contracte pas cette union à la légère, dans le seul but d'en tirer profit. Vous croyez que l'on doit partager les dons que l'on possède et, cependant, vous fuyez la publicité. Quand je serai votre femme, je vous dirai mon avis à ce sujet.

— J'étudierai la question quand elle se posera, décida Ésaü Jones. En attendant, pour répondre à votre demande, je vous assure que je n'aurais pas pensé à vous inviter à vagabonder comme je le fais, à pied et en dormant à la belle étoile !... Je voulais parler d'une roulotte-remorque.

— Oh ! Vous en avez une ? demanda Rose en se levant.

— Je l'aurai quand nous sortirons.

Pour la première fois, Rose éclata de rire. Elle avait déjà oublié que son futur mari pouvait posséder tous les objets qu'il désirait.

— Empaquetez seulement le nécessaire, conseilla-t-il. Nous fermerons cette maison et nous reviendrons la vendre plus tard, quand nous serons tout à fait décidés. D'accord ?

— D'accord, répondit Rose, souriante et, prenant Hilda par la main, elle se précipita hors de la pièce.

*
* *

À peu près au même instant, Mark Haslam, revenu de Londres, roulait comme un fou sur la route en direction de la campagne, avec en tête une seule pensée : retrouver la valise qu'il avait perdue ! Il ne s'était aperçu de cette disparition qu'à son arrivée à Londres et, à ce moment-là, obligé d'assister à la séance solennelle de l'Institut des Hautes Études Scientifiques, il n'avait pu rebrousser chemin. Il avait donc été nommé président avec les honneurs qui lui étaient dus. Mais son discours sur la désintégration avait dû être remis, vu la disparition complète de ses notes.

C'était un fâcheux début de ses fonctions de président ! Il avait pris

congé de ses collègues avec une hâte presque inconvenante, tant il était pressé de revenir à l'endroit où il était convaincu d'avoir laissé tomber sa valise. Il n'avait pas parlé d'Ésaü Jones à ses collègues car, rétrospectivement, il n'arrivait pas à croire à la réalité des événements qu'il avait vécus. Pour lui, l'explication la plus vraisemblable était qu'il s'était endormi sur son volant et avait rêvé.

Tous phares allumés, il fila comme un bolide et parvint enfin à l'endroit où sa voiture avait plongé dans le fossé. La découverte des sillons creusés par les roues de la voiture le secoua quelque peu et ébranla ce sentiment d'incrédulité qui l'avait dominé durant les heures ensoleillées. Ésaü Jones avait réellement existé et il avait démontré la justesse de sa théorie étonnante selon laquelle l'esprit avait la suprématie sur la matière.

Ce n'était cependant pas ce qui préoccupait Mark Haslam en cet instant. Il voulait retrouver sa valise. Il parcourut donc le terrain, une lampe de poche à la main, tandis que les phares de la voiture inondaient le crépuscule de flots de lumière. Quand il réalisa que ses recherches se révélaient bel et bien infructueuses, il se sentit devenir fou. La formule qu'il avait égarée avait une valeur incommensurable. De plus, si elle tombait entre les mains de gens malintentionnés, elle pourrait constituer un danger mortel.

Haletant, le chapeau rejeté en arrière, il revint à la route et regarda autour de lui. Au loin, des points lumineux indiquaient la présence de villas, mais elles étaient à une très grande distance derrière lui. En avant, c'était l'obscurité de la campagne dans laquelle avait sans doute plongé Ésaü Jones.

« Il est probablement en train de dormir contre une meule de foin, à moins que ce ne soit au milieu d'un palais créé spécialement pour lui au milieu d'un champ de navets », se dit Haslam en soupirant. « Je ne suis pas du tout certain de le trouver, mais, de toute façon, comme je vais dans cette direction pour rentrer à la maison... ».

Désolé, il revint à sa voiture, la remit en marche et partit. En dépit de sa vigilance, il ne découvrit aucune trace d'Ésaü Jones. En vérité, la seule chose qu'il vit fut une roulotte-remorque toute neuve, aux fenêtres discrètement masquées par des rideaux, que tirait une grosse conduite intérieure de 20 CV. Il doubla la voiture en lançant un coup de klaxon et continua sa route en direction de Goldaming et sa maison où il pourrait réfléchir aux mesures à prendre.

Mais, comme s'il n'avait déjà pas suffisamment de tracas, d'autres événements vinrent le troubler. Il avait donc doublé la roulotte et la route était libre devant lui, lorsqu'en avant se profila une autre roulotte. Une fois encore, mais avec quelque difficulté, il doubla. Toutefois, lorsqu'une troisième roulotte apparut à un mille devant lui, il se demanda si toutes ces roulottes ne faisaient pas partie d'un même

convoi. Ce qu'il y avait d'étrange, c'est qu'elles étaient toutes identiques et qu'elles étaient toutes tirées par une voiture de 20 CV du même modèle. Malgré tout, on pouvait admettre cette identité. Mais, que la roulotte qui était devant et celle qu'il venait de doubler eussent le même numéro, voilà qui était absolument incompréhensible.

Haslam cligna des yeux lorsque le phare de sa voiture lui montra en avant : XJ/679, le numéro même qu'il avait remarqué à un demi-mille quelques instants auparavant. Et sur la route, derrière lui, il n'y avait aucune lumière, ce qui était bizarre. Les premières roulottes, quoiqu'il n'existât aucune route transversale, avaient disparu.

— Non ! chuchota Haslam en fermant les yeux de toutes ses forces. Non, c'est impossible ! Je suis en train de perdre la raison...

Il freina juste à temps lorsque la roulotte, pivotant légèrement sur la droite, lui enleva toute possibilité de doubler. Elle s'arrêta et Mark Haslam en fit autant. Assis dans sa voiture, il reconnut avec émotion, dans la lumière des phares, la silhouette familière vêtue d'un pantalon de velours, qui s'avavançait d'un pas léger, le chapeau de paille rejeté en arrière.

— Jones ! s'écria Haslam en sautant sur la route. L'homme même que je cherchais !

Ésaü Jones sourit.

— Pour quelqu'un qui me cherche, Doc, il m'en a fallu des efforts pour vous arrêter ! J'ai reconnu votre voiture quand vous m'avez doublé la première fois. Je me suis aussitôt placé en avant et vous m'avez encore doublé. Mais, cette fois, je vous ai eu !

— Vous vous êtes placé en avant, répéta lentement Haslam. Puis, se secouant lui-même, il ajouta : Oh ! bien entendu ! Encore le contrôle de la matière, je suppose ?

— Évidemment. Il a fallu la formule B pour déplacer toute cette masse dans le temps et dans l'espace, mais le passage a été intéressant. Et je suppose que vous désirez votre valise ?

— Vous l'avez donc trouvée ? dit Haslam avec un soupir de soulagement. Dieu merci ! Depuis que je me suis aperçu de sa disparition, je suis presque fou.

Tranquillisé, Haslam porta son attention sur la roulotte.

— Bel équipage, fit-il remarquer, Je croyais pourtant que vous préféreriez voyager à l'air libre ?

— Je le préfère, sans aucun doute. Mais cet équipage est destiné au confort de la dame que je vais épouser demain.

— Oh ! fit Haslam qui parut étonné. Mes félicitations ! Je vous souhaite beaucoup de bonheur... Si vous le voulez bien, j'aimerais récupérer ma valise.

— Avec plaisir.

Ésaü se mit à fredonner et il frappa à la porte de la roulotte. Celle-ci

s'ouvrit après un instant et Rose apparut, éclairée par la lumière des phares.

— Bonsoir, Madame ! s'écria Haslam en soulevant son chapeau. Toutes mes félicitations !

Ésaü Jones fit les présentations.

— Docteur Haslam. Madame Canbury...

Et il ajouta, pensif :

— Veuve... Et maintenant, Rose, voulez-vous, s'il vous plaît, me donner la valise qui se trouve sur la table.

Rose fit ce qu'il demandait et Haslam, reconnaissant, prit sa valise.

— Vous trouverez le tout intact, à l'exception de la formule de désintégration, dit Ésaü Jones.

Haslam le regarda, les yeux écarquillés.

— Mais... que diable voulez-vous dire ? Cette valise n'a même pas été ouverte. La serrure est parfaitement intacte.

Ésaü Jones se mit à sourire, tandis que le visage de Haslam prenait une expression d'inquiétude.

— Une minute ! Vous n'allez pas me dire que vous avez tripoté cette valise ! Cela dépasse tout, Monsieur Jones. Où se trouve la formule ?

— En cendres. Je l'ai lue et cela ne m'a pas plu. C'était beaucoup trop dangereux, comme je vous l'avais d'ailleurs dit d'emblée... Aussi ai-je livré cette maudite formule aux flammes.

Haslam sortit brusquement ses clefs de sa poche, ouvrit la valise et la fouilla rapidement à la lumière blafarde des phares. Rose et Ésaü le regardaient. Finalement, il leva les yeux, furieux.

— Vous vous rendez compte que vous avez commis un vol ? demanda-t-il. Ne comprenez-vous pas que vous avez détruit un secret pour lequel il m'a fallu plus de dix ans de travail ?

— Mieux vaut que le secret soit détruit, plutôt que vous détruit par lui !

Le visage sombre, Haslam referma la valise.

— Je sais, Monsieur Jones, dit-il, que vous êtes doué d'une puissance extraordinaire, mais ce pouvoir même aurait dû vous inciter à user de la discrétion la plus élémentaire. Détruire le travail d'un autre parce qu'il ne vous satisfait pas, c'est non seulement faire preuve d'un esprit étroit et injuste, c'est aussi une malhonnêteté. À mon grand regret, je me vois contraint d'en informer la police.

L'humeur d'Ésaü Jones ne fut nullement troublée par cette menace.

— Vous ne serez pas plus avancé, Docteur Haslam, et vous le savez bien. Aucune police ne peut avoir prise sur moi et, dans tous les cas, vous ne pourrez rien prouver, puisque la serrure de votre valise n'a pas été touchée. Pour ce qui est de la formule, je puis vous la rendre.

— Vous m'avez dit qu'elle était brûlée !

— La formule écrite, oui, mais je l'ai lue entièrement. Je puis la

répéter d'un bout à l'autre.

— C'est ridicule ! grommela Haslam. Vingt pages d'équations ! C'est impossible ! Je ne pourrais même pas y arriver, moi qui ait tout rédigé !

— Entre vous et moi, Docteur Haslam, il y a une grande différence, répliqua Ésaü Jones. Et je vous répète que vous pourrez ravoïr la formule tout entière si vous le désirez, mais je préférerais que vous y renonciez... Votre découverte n'était d'ailleurs pas exacte... Ainsi, vous affirmez que la désintégration de la matière serait limitée au seul espace en dissolution. C'est faux. Vous aboutiriez à un processus de désintégration progressive qui détruirait sans doute le monde. Néanmoins, plutôt que d'être tenu pour voleur et criminel, je vous répéterai la formule.

Un silence suivit. Le docteur Haslam réfléchissait à ce qu'avait dit Ésaü. Le regard de Rose, debout sur le seuil de la roulotte, allait de l'un à l'autre des deux hommes. Derrière elle, dans le véhicule, la petite Hilda était profondément endormie.

— Quand je vous ai vu cet après-midi, dit enfin Haslam, vous avez catégoriquement refusé de venir dans la cité. Êtes-vous toujours dans le même état d'esprit ?

— Absolument ! Quel bien cela me ferait-il d'aller à Londres ?

— Je pensais surtout au bien que vous pourriez faire aux autres. Je ne vous demande rien de bien compliqué. Je désire seulement que mes collègues puissent voir qu'il existe réellement un homme qui peut tout comprendre. Vous devez au moins cela, je pense, à vos concitoyens.

— Je le pense aussi, dit Rose en approuvant avec vigueur.

— Dans la cité, je serai perdu, déclara Ésaü Jones. Et ma présence sera plus nuisible qu'utile. Non, je n'irai pas, Docteur Haslam.

— Si vous refusez cette offre qui vous permet d'obtenir immédiatement l'attention des savants les plus renommés, je crois que je renoncerai à nos projets de mariage, Ésaü, fit remarquer Rose en regardant ce dernier. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte, mais votre façon d'envisager l'avenir est terriblement égoïste. À la campagne, il y a très peu de choses à corriger. C'est dans la ville que se rencontrent la corruption et le vice...

— Je ne veux toucher ni à l'un ni à l'autre ! rétorqua Ésaü Jones. Je répète que je refuse de me mêler de ce que font les gens. Les objets inanimés, oui, mais je ne veux pas agir sur la nature humaine, quelque dépravée ou souffrante qu'elle puisse être. Alors, Docteur Haslam, que décidez-vous pour la formule ? Dois-je vous la répéter ?

— Pas maintenant. Je préfère que vous la répétiez à Londres pour démontrer la puissance extraordinaire de votre cerveau.

Jones, hésitant, passa lentement la main sur son menton. Mais il lui était impossible de ne pas comprendre le regard que lui adressait

Rose.

— Je parle sérieusement, dit-elle en insistant. Si je deviens votre femme, je ne vous laisserai pas vagabonder dans la campagne en buvant de la bière et en changeant une chose ou l'autre suivant votre humeur. Prenez conscience de votre puissance, mon ami. Les dons, vous le disiez vous-même, sont faits pour être partagés.

Ésaü Jones dit alors :

— Très bien. J'irai à Londres, Docteur Haslam, mais je n'y resterai pas une minute de plus qu'il ne sera nécessaire. Quand voulez-vous que je vienne et où vous trouverai-je ?

— Soyez à l'Institut des Hautes Études Scientifiques, à Kensington, demain soir à six heures. Il y aura un garçon de service. Vous lui demanderez de m'appeler.

— Et votre formule ?

— Elle est pour l'instant suffisamment en sécurité dans votre esprit. Mais si vous ne vous conformez pas à mes désirs, je pourrai toujours retrouver votre trace. Un homme de votre talent ne pourrait guère se cacher. Bonne nuit, Monsieur Jones. Madame...

Haslam tourna les talons, remonta dans sa voiture et attendit qu'Ésaü Jones eût rangé la roulotte placée en diagonale sur la route. Rose s'était retirée à l'intérieur et avait fermé la porte.

Tandis qu'il prenait de la vitesse, Ésaü Jones éprouvait l'impression nette que, pour l'instant, il n'avait pas le choix. Quoi qu'il arrivât, il ne voulait pas perdre Rose et sa petite Hilda.

*

* *

Le lendemain soir, à six heures, une énorme conduite intérieure 20 CV., suivie d'une roulotte, entra dans le parking privé de l'Institut des Hautes Études Scientifiques. Ésaü Jones et Rose, qui s'étaient mariés légalement, descendirent de la roulotte, suivis de la petite Hilda, vêtue pour la circonstance de sa plus belle robe et les cheveux attachés par un ruban.

Ésaü Jones, lui, sans chapeau, était rasé de près, mais portait des vêtements quelconques et il n'y avait en sa personne aucun air de distinction, ce qu'exprima clairement le regard de l'huissier qui se trouvait devant le gigantesque portail.

— Je m'appelle Ésaü Jones, expliqua l'homme aux miracles. J'ai rendez-vous avec le Docteur Mark Haslam.

— Très bien, Monsieur, répondit le garçon qui, bien que prévenu, ne s'était guère attendu au spectacle qu'il avait sous les yeux. Ayez la bonté d'entrer dans la salle d'attente. Je vais informer le Docteur Haslam de votre arrivée.

Mark Haslam, sitôt qu'il fut sur les lieux, prit la situation en main.

Rose et la petite Hilda, à qui il enjoignit expressément de rester calmes, furent conduites à la galerie réservée aux visiteurs et installées sur des sièges de face. Ésaü Jones, lui, accompagna Haslam jusqu'à la vaste tribune de l'établissement. Nombre d'hommes et de femmes s'y trouvaient déjà assis et tous portaient l'empreinte des études intellectuelles.

Ésaü Jones, plutôt mal à son aise, s'assit à son tour et examina ceux qui l'entouraient, puis regarda l'immense salle bondée jusqu'aux portes. Le public se composait tout autant de profanes que d'experts de toutes les branches de la science.

— J'espère, chuchota Ésaü Jones à Haslam en se glissant près de celui-ci, que tout ce déploiement n'est pas à mon intention ?

— Je regrette d'anéantir votre espoir, Monsieur Jones, mais c'est en effet pour vous écouter que tous ces gens sont là, répondit Haslam. Vous ne pensez pas que je vais laisser un homme tel que vous disparaître dans les boutons d'or et les pâquerettes, n'est-ce pas ? Vous allez devenir célèbre, et vous ne vous en trouverez pas plus mal.

Ésaü Jones épongea son visage hâlé et serra les lèvres avec entêtement. Bien qu'il n'eût fait aucun commentaire, on devinait que sa décision était prise. Il regarda Haslam qui se levait et qui, en sa qualité de Président, adressait quelques mots à l'assemblée maintenant silencieuse.

— Vous savez, mes amis, qu'il apparaît parfois sur cette terre des personnages phénoménaux qui, par leur génie, font progresser la race humaine. Tout au long de notre histoire nous avons eu des hommes et des femmes de cette sorte à qui nous devons une grande reconnaissance. Ceci étant, je dois vous expliquer le but de notre assemblée de ce soir. Je veux vous faire connaître un nouveau type de génie, un homme qui a la maîtrise absolue de la matière sous toutes ses formes, Monsieur Ésaü Jones.

Ésaü Jones, ne pouvant faire autrement, se leva. Il jeta autour de lui des regards vagues, puis attendit.

— Comme tous les vrais grands hommes, Monsieur Jones est d'une extrême modestie, dit Haslam, rayonnant d'assurance. Placez-le en pleine campagne, il fera naître des miracles authentiques alors que personne ne le regarde. Ici, il est naturellement intimidé, mais je suis sûr qu'il consentira à nous faire une petite démonstration pour nous prouver sa puissance. Je vous exposerai ensuite sa théorie telle qu'il me l'a expliquée.

Un silence complet s'établit. Ésaü Jones ne bougea point. Son menton restait tendu avec obstination. Haslam, à la fin, toussota.

— Monsieur Jones, nous attendons. Une petite démonstration, je vous prie.

À ces mots, Ésaü Jones se retourna. Son visage habituellement

avenant, s'était assombri.

— Docteur Haslam, lorsque vous m'avez demandé de venir ci, vous ne m'avez pas dit que c'était pour servir de cobaye. Je n'ai aucunement l'intention d'exercer mon pouvoir au profit d'une salle pleine de gens en quête de sensations. Je ne suis ici que pour une seule raison : vous donner cette formule qui vous appartient de droit. Et mes obligations ne vont pas plus loin.

— Mais... sûrement pas ! protesta Haslam. Vous êtes un phénomène parmi les hommes, et pour cette raison...

— Dois-je vous écrire la formule ou vous la répéter ? demanda Ésaü Jones sans tenir compte de la protestation.

Haslam serra les lèvres.

— À haute voix, je vous prie. Les savants qui sont ici la noteront par écrit et ceux qui ne sont point savants seront incapables de toute façon de la comprendre. Commencez, je vous prie.

— Très bien. Voici donc votre formule telle que vous l'avez rédigée : « Si nous prenons A comme terme de périodicité... ».

Ésaü Jones, sur un ton monotone, continua ainsi, donnant les chiffres, les fractions et les équations de la formule de vingt pages qu'il avait lue. Le silence était complet. Tandis que les savants griffonnaient rapidement sur leurs carnets, Haslam lui-même inscrivait tout et, de loin en loin, jetait des regards émerveillés lorsqu'Ésaü énonçait un passage particulièrement ardu. Celui-ci termina enfin et resta impassible sous la tempête d'applaudissements qui récompensa son effort.

— Ceci fait, Docteur Haslam, dit-il d'un ton calme, je vais prendre congé. Je ne suis guère, je crois, qu'un homme de plein air.

— Avant que vous partiez, dit Haslam, permettez que j'explique à cet auditoire que vous n'avez lu la formule qu'une fois et que vous n'avez cependant pas oublié un seul chiffre. Vingt feuillets aux lignes serrées, Mesdames et Messieurs ! Même sans démonstration, nous devons reconnaître que Monsieur Jones est doué d'une puissance de mémoire extraordinaire.

— Je ne la qualifierais pas ainsi, dit un des savants de la tribune. Ce n'est là qu'un exemple de ce que nous appelons « cerveau photographe ». Il y a quelques personnes qui ont le cerveau ainsi fait. Il leur suffit de voir une seule fois un objet pour en enregistrer tous les détails. Cette particularité ne suffit certainement pas pour faire de Monsieur Jones un phénomène.

Ésaü Jones sourit.

— Pour ces mots aimables, Monsieur, tous mes remerciements, dit-il. Il faut maintenant que je m'en aille mais, avant de partir, je veux vous adresser un avertissement. Beaucoup d'entre vous sont des savants. Vous pouvez par conséquent comprendre la formule du

Docteur Haslam. Je la comprends aussi, parce que je sais tout. Mais je prévois que le monde sera exposé au danger le plus grand qu'il ait jamais connu si vous essayez d'expérimenter cette formule.

Un des savants de la tribune se leva et se dirigea à grands pas vers Ésaü Jones. C'était un homme très svelte, au visage cynique, et qui arborait une expression irritante de condescendance.

— Voyons, Monsieur Jones, demanda-t-il, que faites-vous dans la vie ordinaire ? Quel est votre métier ? Ou votre profession ?

— Je suis un vagabond, Monsieur, rien de plus.

— Vraiment ?... Et vous avez l'audace de nous dire, à nous, chefs incontestés de la science, que cette formule est dangereuse ? Sur quelle autorité vous appuyez-vous pour parler ainsi ?

— Sur l'autorité que me confère la compréhension complète des lois de la matière. C'est parce que je savais quel danger comportait cette formule que je l'ai détruite quand elle m'est accidentellement tombée entre les mains. Mais comme le Docteur Haslam m'a menacé, pour cette action, d'un procès, j'ai considéré qu'il était de mon devoir de lui rendre son bien. Si vous êtes assez stupides pour chercher à détruire le monde, ne dites pas que je ne vous ai pas prévenus. Et ne venez pas me chercher pour vous aider.

Le savant éclata d'un rire méprisant.

— Je crois que c'est tout à fait improbable, Monsieur Jones, riposta-t-il avec ironie.

Puis, l'attention du savant changea brusquement de direction et se porta sur Haslam visiblement déconfit.

— Docteur Haslam, continua-t-il, quel était exactement votre but en amenant ici ce... heu... Monsieur ? Ce n'était pas seulement, j'imagine, pour lui faire réciter votre formule et pour nous démontrer ainsi qu'il a le cerveau photographe ? En agissant de la sorte, vous auriez fait perdre leur temps à tous les gens qui sont assemblés dans cette salle.

— Je regrette, dit Haslam avec aigreur, que vous considériez ma formule de désintégration comme une perte de temps, Docteur Carfax !

— Monsieur le Président, je ne parle pas de la formule qui est géniale et pour laquelle on ne peut que vous féliciter. Je conteste seulement l'opportunité de votre mode de présentation.

La bouche de Haslam se crispa. Carfax, qui le regardait avec hauteur, reprit :

— J'ai cru comprendre que, selon vous, ce Monsieur possédait un pouvoir magique de contrôle sur la matière et qu'il nous le prouverait si on le lui demandait. Excusez-moi, mais je doute fort de ce pouvoir.

Haslam se dirigea rapidement vers Ésaü qui, les mains dans les poches, contemplait la salle bondée.

— Monsieur Jones, je vous en prie ! dit-il en chuchotant. Je me trouve dans une impasse. J'ai promis à ces « grosses légumes » de la science une démonstration. C'était le seul moyen que j'avais de les rassembler ici pour leur exposer ma formule. Autrement, je n'aurais pu y parvenir, malgré ma récente nomination à la présidence. Peut-être n'aurais-je pas dû prendre sur moi de promettre en votre nom, mais ne me laissez pas tomber.

— À l'avenir, Docteur Haslam, ne disposez pas avec tant de désinvolture des talents d'un autre, marmonna Ésaü Jones qui examina ensuite le visage troublé du jeune physicien. Très bien, reprit-il enfin avec un vague sourire. Si cela peut vous rendre service, je vais faire quelque chose, ne serait-ce que pour remettre à sa place ce Carfax au long nez.

— Bien ! Bien !

Haslam, soulagé, se frotta les mains, puis, s'adressant à l'auditoire :

— Mes chers confrères, j'ai pu persuader Monsieur Jones et il va nous donner des preuves de son pouvoir. Il fera tout ce que vous lui demanderez.

— Si on lui demandait de s'en aller ? suggéra Carfax, très sec.

Un ricanement, dont Carfax se délecta, accueillit cette proposition. Ésaü Jones cligna le l'œil.

— Puisque nous n'éprouvons aucune sympathie l'un pour l'autre, pourquoi ne partiriez-vous pas, vous, Docteur Carfax ?

— Moi ?

Les sourcils académiques se relevèrent.

— Mon cher Monsieur...

Peut-être aurait-il continué à parler, mais, à cet instant, la portion de la plate-forme sur laquelle il se tenait céda complètement et il disparut. Un faible cri arriva on ne savait d'où et fut immédiatement noyé dans les hurlements de l'auditoire. Ceux qui se trouvaient sur la tribune et avaient les yeux fixés sur le trou du plancher battirent des paupières, incrédules. Le trou disparut soudain et les planches reprirent leur aspect normal.

Haslam, mal à l'aise à la pensée que le grave Carfax se débattait dans les balais et les seaux du sous-sol, dit, sur un ton d'excuse :

— Il est regrettable que Monsieur Jones ait choisi cette manière pour exercer son pouvoir. Cependant, peut-être pourrions-nous demander quelque chose de plus scientifique. Pas de suggestion ?

— Faites apparaître un tube de Crookes ! cria quelqu'un. Le tube apparut et disparut immédiatement.

— Un générateur type pour une station !

Le générateur apparut aussi et disparut, tandis qu'Ésaü Jones, debout, regardait d'un air détaché les étonnantes manifestations de sa pensée. Lorsqu'il en arriva à sa dernière démonstration, une demi-

heure s'était écoulée. Le premier à le féliciter fut, ô surprise ! le Docteur Carfax, couvert de poussière, qui s'était échappé de la cave et avait assisté à la seconde moitié du spectacle.

— Cher Monsieur, mes compliments les plus sincères ! s'écria-t-il. Je vous pardonne votre petite plaisanterie. Je l'avais peut-être méritée.

Il se tourna vers l'auditoire.

— Mes amis, Monsieur Jones est incontestablement qualifié pour prendre rang parmi les savants. C'est le cerveau le plus puissant que l'on ait jamais connu en ce qui concerne le contrôle de la matière. Nous lui confierons un poste officiel. Vous ne pouvez refuser, Monsieur Jones. Cet emploi implique des appointements dont le montant est encore à fixer par le comité, mais ils seront importants.

— Je regrette, dit Ésaü Jones en souriant. J'ai fait tout ce que je devais et je serais heureux que l'on me permette de me retirer.

On eût dit, à voir l'expression du visage de Carfax, qu'il avait entendu un blasphème.

— Vous retirer ? répéta-t-il. Très certainement non ! Il faut que nous, les savants, nous déterminions la source de votre étonnante puissance.

— Où croyez-vous la trouver ? demanda Ésaü Jones.

— Dans votre cerveau, bien entendu ! Je suis prêt à parier ma renommée professionnelle tout entière en affirmant que vous avez, soit un cerveau double, comme d'autres personnes ont un estomac double, soit un cerveau utilisé dans toutes ses parties, au contraire des autres cerveaux.

— Ce qui signifie sans doute que la portion considérée comme « vide » du cerveau, et que l'on croit destinée à une future évolution, serait, dans mon cas, déjà développée ?

Carfax parut surpris.

— En effet. Mais je n'aurais pas cru qu'un profane pût connaître ces détails.

— Je ne suis certainement pas un profane, Docteur Carfax. Comme je l'ai dit tout à l'heure, je sais tout. Mais je n'ai nullement l'intention de me soumettre à un diagnostic du cerveau. Je veux m'en aller d'ici.

— Pourquoi ? demanda Haslam. Étant donnée votre maîtrise sur la matière, ne vous serait-il pas agréable de discuter avec des savants ?

Ésaü Jones soupira.

— Cela me plairait sans doute beaucoup... si vous n'aviez pas tous l'esprit si lent ! Franchement, tout ceci me paraît très ennuyeux. Il faut vraiment que je parte.

Rose, qui était au premier rang des galeries, cria de sa place :

— Ne gênez pas la joie de cette réunion, Ésaü ! Permettez-leur de faire un essai, je vous en prie.

Ésaü Jones, qui allait se tourner vers la porte, hésita. Il avait

complètement oublié Rose. Lorsqu'il entendit cette voix à l'accent autoritaire, il se demanda une seconde si, après tout, il avait été très raisonnable en insistant pour qu'elle devînt la compagne de sa vie.

— Ce ne sera pas long, promit le docteur Carfax. Le réacteur se trouve dans l'établissement.

— Le réacteur ? répéta Ésaü Jones. Je n'ai jamais entendu parler de cet appareil. Mais si je le voyais j'en comprendrais certainement le principe.

— Il est basé sur le même principe que l'oscillographe enregistreur d'électricité, expliqua Haslam en ordonnant du geste à un assistant du laboratoire de faire apporter l'appareil. Ce réacteur, continua-t-il, note la puissance des vibrations du cerveau, la normale étant cinquante. Votre cerveau dépasse sans doute cette normale d'au moins une centaine de battements.

— J'espère, dit Ésaü Jones, souriant, que vous n'aurez pas une trop grande surprise.

Ce qu'il entendait par là n'était pas très clair, mais il ne s'expliquait pas plus avant. Il attendit et contempla d'un œil tranquille l'appareil que des employés poussaient sur la tribune. Cela ressemblait à une grosse caméra à développement horizontal. Carfax, qui semblait avoir retrouvé toute son assurance, se mit à manipuler les éléments intérieurs du mystérieux appareil et, finalement, il mit en position un écran en verre dépoli. Ceux des auditeurs qui n'étaient pas des hommes de science furent captivés et retinrent leur souffle pour regarder cet inquiétant dispositif qui les fascinait.

— Si vous voulez bien vous asseoir, Monsieur Jones, dit Carfax avec un geste d'invitation.

Ésaü Jones obéit. Immédiatement, un rayon lumineux à peine visible, teinté d'orange, lui entoura la tête. Sur l'écran, sous les yeux de tous les assistants, apparut une écume de décharges électriques qui s'effaça rapidement. Carfax, qui paraissait vaguement inquiet, consulta les compteurs compliqués dont était équipé l'appareil.

— Par tous les diables ! lascia-t-il échapper, tandis qu'Ésaü se levait.

— Il y a quelque chose qui ne marche pas ? demanda Haslam en s'approchant rapidement de Carfax qui réfléchissait.

— Pas exactement. Je suis tout simplement perplexe. Voyez le chiffre ! Douze ! Ce qui équivaut à la cote d'un cerveau d'enfant de trois ans ! C'est à n'y rien comprendre.

— C'est surprenant, n'est-ce pas ? dit Ésaü Jones avec un large sourire. J'ai découvert il y a longtemps, par les rayons X, que mon cerveau est beaucoup plus petit que celui d'un homme normal.

— C'est impossible ! s'écria Haslam. Étant donné votre puissance mentale, votre cerveau devrait être d'une grosseur exceptionnelle...

— Cet instrument ne ment pas ! dit sèchement le docteur Carfax. Ne

l'oublions pas, Docteur Haslam. Monsieur Jones a effectivement le cerveau d'un enfant. Je crois bien que je n'arriverais pas à expliquer ce mystère, même si j'y travaillais tout le reste de ma vie !...

— L'explication est plus simple que vous ne le pensez, dit Ésaü Jones.

Puis, lorsqu'il vit les regards interrogateurs des savants, il ajouta :

— Toutefois, je ne vais pas vous dire en quoi elle consiste. Peut-être comprendrez-vous un jour. Mesdames et Messieurs, je vous remercie de votre réception, mais il faut réellement, maintenant, que je m'en aille.

Cette fois, avant qu'on ne pût l'engager à d'autres démarches, il s'enfuit vers la porte qui se trouvait au fond de la tribune et parcourut rapidement le couloir qui suivait. Quelque peu essoufflé, il parvint finalement au foyer principal où il vit Rose et Hilda qui, ayant quitté la galerie des spectateurs, descendaient l'escalier.

— Il faut que vous retourniez tout de suite à la tribune, dit Rose d'un ton résolu. Vraiment, Ésaü, que penseraient de vous les savants ! Vous enfuir de cette façon !

— Peu m'importe, ma chère, ce qu'ils pensent de moi ! J'ai besoin d'air pur et de paix pour réfléchir. Venez...

Sa décision était prise et il se dirigea vers les portes tournantes. Cette fois, l'huissier se montra d'une extrême civilité. Il avait entrevu quelque chose des miracles réalisés dans la salle. Mais Ésaü Jones ne remarqua rien et il se glissa rapidement dans la rue tandis que Rose et Hilda couraient à ses côtés. Il ne commença à respirer librement que lorsqu'il eut fait sortir sa voiture du parking et qu'il se trouva dans les grandes rues de Londres, en direction de la campagne.

— Jamais plus ! répétait-il. Jamais plus !

— Pourquoi ? demanda carrément Rose en le regardant. Qu'y a-t-il de mal à être proclamé grand maître du contrôle sur la matière !

— Aucun dans le fait lui-même. C'est l'atmosphère dans laquelle vivent ces savants qui me déprime. Des salles surchauffées, un air confiné ! Je me sens à moitié étouffé. Ne me demandez plus jamais de revenir dans la ville car je refuserais.

Rose réfléchit en contemplant devant elle le mouvement de la rue. Elle paraissait quelque peu différente de la femme au visage fatigué qui essayait de faire marcher une auberge placée à l'écart de toute circulation. Ses yeux étaient pleins d'une nouvelle détermination et la courbe de ses lèvres était plus volontaire. Elle paraissait, en un mot, se rendre compte qu'elle avait épousé un homme dont elle pourrait se servir comme Aladin se servait de sa lampe.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle. Ésaü Jones lui jeta un rapide coup d'œil.

— À la campagne, naturellement, là où il y a un peu de paix.

— Je ne vais pas avec vous, Ésaü. Arrêtez la voiture.

— Voyons, Rose, nous...

— Arrêtez la voiture ! insista-t-elle.

Ésaü obéit avec un soupir. Il se plaça bien au bord de la rue animée pour ne pas gêner la circulation.

— Maintenant, Ésaü, écoutez-moi, dit Rose, catégorique. Nous n'avons pas encore eu le temps de parler comme il le faut parce que toutes nos pensées étaient concentrées sur votre visite de ce soir à l'Institut. Mais il est temps que nous mettions au point certaines choses. Hilda, allez jouer dans la roulotte.

— Mais, maman, je voudrais...

— Faites ce que je vous dis, chérie.

L'enfant esquissa une grimace mais obéit néanmoins. Lorsque la porte de la roulotte se referma, Rose reprit :

— Est-ce qu'il ne vous est jamais venu à l'idée qu'en m'épousant vous vous engagiez à tenir compte de mes goûts et de mes désirs ? demanda-t-elle.

Sur quoi Ésaü Jones haussa les épaules.

— Certes, mais je ne vois pas où vous voulez en venir. Je suis heureux d'avoir une compagne, et vous avez désormais mon appui. C'est suffisant, n'est-ce pas ?

— Dans un sens, oui. Je pense cependant qu'il faut, d'une manière quelconque, prendre certaines dispositions pratiques pour l'avenir... Ce n'est pas en allant nous ennuyer à la campagne que nous serons heureux... J'y suis restée si longtemps enterrée à attendre des clients que la seule vue d'un arbre me ferait hurler.

— Oh ! dit Ésaü Jones, morose.

— Vous enterrer à la campagne est peut-être l'idée que vous vous faites du plaisir de vivre, mais ce n'est sûrement pas la mienne et je m'y refuse. Nous allons rester en ville et nous allons nous acheter des tas de choses... tout ce qu'il y a de meilleur, enfin !

— Mais, Rose...

— Rien ne vous en empêche, n'est-ce pas ? Vous avez le monde à vos pieds. Si vous ne voulez pas en profiter, moi, je veux en jouir. Je l'exige, même, puisque je suis votre femme à présent.

Ésaü Jones la dévisagea et changea d'expression. Le visage de Rose exprimait, par toutes ses lignes, une résolution bien arrêtée.

— Je vous ai averti loyalement que je vous ferais sortir de vous-même, dit-elle. Je désire vivre en ville, dans l'éclat des lumières et dans la société de gens intéressants. J'en ai eu plus que ma part de la vie simple et rustique. Vous allez tout d'abord créer une maison, la plus belle possible, et entièrement meublée.

— C'est impossible, dit Ésaü Jones, mélancolique.

— Que diable voulez-vous dire ? Rien de ce qui est matériel ne peut

résister au pouvoir dont vous disposez.

— Je le sais, mais il y a des lois dans ce pays, et je leur obéis scrupuleusement. J'ai même acquitté la taxe légale pour la voiture et la remorque, bien qu'elles ne viennent d'aucune usine connue. Pour créer une maison en ville, il me faudrait une autorisation et, comme je n'ai pas fait les démarches obligatoires, on ne me l'accorderait pas. Il ne faut donc pas y penser.

— Créez-la vous-même, l'autorisation !

— Ce serait criminel de faire un faux, Rose.

Rose, à bout d'arguments, se frappa le genou d'un petit coup de poing énervé.

— Alors, créez suffisamment d'argent pour inciter quelque haut fonctionnaire à vous aider.

— Ce serait un double crime. Falsification de billets ou, de toute manière, imitation, et corruption de fonctionnaire. Croyez-moi, Rose, il est beaucoup plus difficile que vous ne le pensez de me servir du pouvoir infini que je possède sur la matière. J'ai étudié la question, je le sais.

— Oh ! C'est stupide ! Est-ce que vous ne vous rendez pas compte que vous êtes supérieur à tous les habitants de la terre. ? Quelle valeur ont leurs lois, puisque vous pouvez les anéantir tous ?

Ésaï Jones hocha la tête.

— Je regrette, Rosie. Je suis un honnête homme et il est heureux que je le sois, étant donné la puissance terrifiante du don qui m'a été accordé par le ciel...

Rose luttait de toutes ses forces contre elle-même pour garder son calme.

— Vous vous êtes engagé à pourvoir aux besoins de Hilda et aux miens. Comment entendez-vous le faire si vous ne vous servez pas de vos dons ?

— Je me propose d'installer une sorte d'entreprise générale de réparations. J'arrangerai tout ce qui sera en mauvais état, pourvu qu'il s'agisse d'objets inorganiques. Voitures, avions, radios, téléviseurs, paquebots... tout ce qu'on voudra. Je demanderai un salaire pour mes travaux et je gagnerai gros. C'est une occupation honnête. Aucune loi ne peut m'interdire d'utiliser la méthode qui me paraît la meilleure pour réparer les objets.

— Et vous croyez pouvoir le faire à la campagne ?

— Je le pense, oui... Je me propose de demander une autorisation pour construire une petite usine de réparations. Je crois qu'on me l'accordera très vite, tandis que pour une maison d'habitation cela soulèverait d'innombrables objections.

— Et vous effectuerez toutes les réparations en utilisant votre pouvoir de faire des miracles ?

— Appelez-le ainsi si vous le voulez... Il n'y a aucune forme de matière que je ne comprenne ; je puis donc facilement réussir dans cette profession. Si je ne gagne pas suffisamment, je pourrai augmenter mes revenus en peignant des chefs-d'œuvre ou en organisant, comme pianiste, des tournées de concerts. Mais les concerts ne m'attirent pas car ils m'obligeraient à vivre en ville.

Rose s'adoucît un peu.

— Comment viviez-vous donc avant de me rencontrer ? Vous ne vous contentiez pas d'errer à l'aventure ?

— Non. J'effectuais toutes sortes de travaux qui se présentaient. C'était en général des travaux concernant le jardinage et j'en retirais un peu d'argent. Je ne veux pas fabriquer de l'argent, Rose. Cela me mènerait tout droit en prison.

— Vous pourriez vous enfuir de n'importe quelle prison.

— Oui, mais je ne pourrais effacer la flétrissure qui s'attache aux criminels. Je ne voudrais pas déshonorer le nom que mes parents m'ont donné...

— Heu... je vois. Pour en revenir à votre usine, vous allez sans doute, quand vous aurez obtenu l'autorisation, créer simplement les bâtiments ?

— Non. Je gagnerai suffisamment d'argent d'une manière ou d'une autre pour acheter des matériaux comme tout le monde. Comprenez-le, Rose, je ne puis être, dans le plan social, un élément de désordre. En produisant des objets qui n'auraient pas une origine normale, je bouleverserais l'ordre du monde. Ajouter un élément au plan établi, c'est provoquer tôt ou tard un déséquilibre de l'économie et de la finance. Je ne veux pas m'y employer.

— Vous avez la possibilité extraordinaire de faire naître en un clin d'œil la plus grande usine du monde, et vous vous arrêtez aux règlements ! Je ne vous comprendrai jamais, Ésaü ! D'ailleurs, que dites-vous de cette voiture et de cette remorque ? Vous n'avez eu aucun scrupule à les créer !

— Franchement, je n'ai pas eu un moment de tranquillité depuis. Je l'ai fait parce que c'était le seul moyen que j'avais à ma disposition pour vous enlever à votre sort malheureux... Enfin, ne revenons pas là-dessus, ces véhicules ont effectué la tâche pour laquelle ils avaient été créés. Mais quand les autorités vérifieront le permis que j'ai pris, elles découvriront que je possède une voiture et une remorque qui ne viennent d'aucune usine. Elles réfléchiront. La loi ne me permet pas de construire moi-même une voiture et une remorque sans une licence spéciale. Mais vous ne saviez pas qu'il y avait tant de choses défendues, n'est-ce pas ? dit Ésaü Jones en souriant.

— Ce n'est pas drôle, Ésaü ! s'écria-t-elle, furieuse. Je refuse de quitter notre unique moyen de transport qui est aussi notre maison !

— C'est cependant plus prudent. Plus on est puissant, plus il est nécessaire d'être honnête. La formule D nous tirera d'ailleurs d'affaire.

La formule D se révéla efficace, et de toutes les manières. Rose se trouva soudain assise sur la route devant Ésaü Jones qui l'aida à se relever. Près de là, dans le crépuscule qui s'assombrissait, Hilda, étourdie, s'efforçait de se mettre debout.

— Oncle Ésaü, que s'est-il passé ? cria-t-elle en courant vers celui-ci. Où est la voiture ? Et la remorque ?

— Elles sont retournées d'où elles venaient, petite fille, répondit Ésaü Jones en l'entourant de son bras.

Rose, avec des gestes pleins de colère, arrangeait ses vêtements en désordre.

— Que faisons-nous maintenant ? maugréa-t-elle. Nous allons à pied ?

— Jusqu'à la gare, oui. J'ai suffisamment d'argent pour que nous prenions le train pour retourner à l'auberge. Nous nous arrêterons là quelque temps pendant que je prendrai des dispositions pour régler notre vie nouvelle.

Rose ne répondit plus rien. Elle en était absolument incapable. Les choses lui apparaissaient à ce moment sous un tel jour qu'elle avait l'impression d'avoir épousé, non pas un homme qui pouvait dominer le monde, mais un incurable vagabond un peu simple d'esprit.

CHAPITRE II

La puissance mystérieuse que possédait Ésaü Jones ne semblait pas l'impressionner particulièrement lui-même. Mais il n'en était pas de même pour les savants de l'Institut. À tel point que ceux-ci s'étaient réunis après la conférence pour discuter de cet événement. Et il n'y avait pas lieu de s'en étonner. Ils avaient vu de leurs yeux un homme qui, en l'espace d'une demi-heure, avait ébranlé jusqu'en leurs fondements toutes les théories scientifiques connues.

— La question que je pose est celle-ci, dit Carfax, qui avait repris son sang-froid et arborait de nouveau son attitude cynique et académique. Est-il prudent de laisser cet Ésaü Jones en liberté ?

Le docteur Haslam éclata de rire.

— Prudent ? Personne n'est plus inoffensif que cet homme, croyez-moi, Carfax. Son seul désir est de vagabonder dans la campagne et boire de la bière. Il me l'a dit lui-même.

— Et parce qu'il vous l'a dit, vous l'avez cru !

— Pourquoi pas ? Je suis aussi bon juge que n'importe qui en ce qui concerne le caractère des gens...

— Sans aucun doute. Mais je me refuse à croire qu'un homme qui possède le pouvoir fabuleux de soumettre la matière à ses pensées, se contentera de vivre comme un pauvre ! Ce ne serait pas logique, d'ailleurs. Vous rendez-vous compte, continua Carfax en tapotant la table polie, que cet Ésaü Jones pourrait dématérialiser la terre elle-même, s'il lui en venait l'idée ? Que deviendrions-nous dans ce cas ?

Un autre des savants éclata de rire.

— Cessez de vous créer des chimères, Carfax ! Pourquoi diable ce garçon désirerait-il détruire la terre ?

— Il n'y a rien d'impossible. Imaginez qu'une secrète rancune contre l'humanité se développe en lui – comme il arrive parfois aux solitaires... Personne ne pourrait l'empêcher de balayer tout ce qui est matière. Croyez-moi, cet homme est une menace. Et c'est pour cette raison que je considère que notre devoir est de le faire interner...

Mark Haslam commença à s'alarmer.

— Calmez-vous, Carfax. Si cet homme est venu ce soir, c'est parce que je le lui avais demandé. Mais je vous assure qu'il ne cherche pas la publicité. C'est un modeste, et il ne se prévaut pas du don qu'il possède pour se croire supérieur. Vous avez vu quelle difficulté nous avons eue, pour l'amener à faire une démonstration. Je suis sûr que si on l'abandonne à lui-même, il ne fera rien d'inquiétant.

— C'est son mariage qui m'inquiète, dit Carfax.

Les autres savants parurent surpris.

— Je veux dire, continua Carfax, qu'il est maintenant *enchaîné* – et

le mot est juste, quoiqu'il soit peut-être un peu vulgaire – à une femme tout à fait quelconque. À moins que cette femme ne soit une sainte, ce que je ne crois pas, à en juger par la remarque qu'elle a lancée de la galerie, elle ne tolérera jamais qu'un homme doué de la puissance d'Ésaü Jones gaspille son temps à ne rien faire. Elle fera de lui une force avec laquelle il faudra compter, même s'il s'y refuse. L'histoire nous offre de nombreux exemples de femmes qui ont hissé à des postes de domination internationale des gens de rien. Cet homme peut changer le monde et tout ce qui s'y trouve. Il faut qu'on l'en empêche.

— L'en empêcher ? Et comment ? demanda brusquement Haslam. Il s'en ira de n'importe quelle prison et pourra dématérialiser n'importe quelles chaînes.

— Et je ne pense pas qu'on puisse employer un procédé mental pour le paralyser, ajouta un autre. Il faudrait utiliser l'hypnotisme et je doute qu'il existe aucun hypnotiseur assez fort pour briser la puissance du cerveau de Jones, en dépit de la petitesse apparente de ce cerveau. Nous ne pourrions pas non plus amplifier la force de l'hypnotiseur, car Ésaü Jones ferait disparaître l'amplificateur. En vérité, cet homme jouit d'une liberté souveraine.

— Pas s'il meurt, dit Carfax avec calme, ce qui provoqua un silence terrifié.

Bien que sa réputation de froid calculateur ne fût plus à faire, Carfax avait évidemment dépassé la mesure.

— Cela s'appellerait un assassinat, dit enfin Haslam, écartant cette absurde suggestion.

Mais Carfax l'y ramena :

— En effet, ce serait un assassinat, admit-il. Que préférez-vous, Messieurs ? Laisser vivre l'homme qui pourrait nous supprimer tous en détruisant tout ce qui existe, ou supprimer cet homme capable de provoquer de telles catastrophes ?

Personne, en dehors de Carfax, n'aurait osé poser la question si crûment.

— En ma qualité d'être humain, continua-t-il, je dois penser à mes concitoyens, hommes et femmes, qui ne peuvent réellement se représenter la terrible puissance de ce Jones. Je crois que nous sommes en état de légitime défense et que nous avons le droit de nous débarrasser de lui.

— Eh bien, je ne le crois pas, moi ! déclara carrément Haslam. Quel que soit le nom que vous donneriez à cet acte, ce n'en serait pas moins un meurtre. Je ne veux pas en être le complice.

— Vous préférez accepter héroïquement ce risque ?

— Pas du tout ! Je pense simplement que vous faites une montagne d'une souris.

Carfax ne dit plus rien. Un des savants aborda un autre aspect du

problème.

— Comment expliquez-vous, demanda-t-il, que le cerveau d'Ésaü Jones soit tellement petit ? Voilà qui contredit complètement nos théories.

— Personnellement, je ne crois pas que ce soit un mystère, répondit Haslam. Ce n'est pas le volume d'un cerveau qui compte, c'est sa qualité. De nos jours, les physiciens admettent plus ou moins que la source de l'intelligence ne se trouve pas dans le cerveau lui-même. Le cerveau serait le *médium* à travers lequel tout serait perçu, comme un poste de radio reçoit les émissions d'une station. La pensée elle-même, pour tout dire, existerait en quantité infinie autour de nous, autrement il n'y en aurait jamais assez pour nos besoins. Quelques cerveaux, indépendamment de leur volume, seraient d'une qualité supérieure et plus sensibles que les autres à la pensée. Ésaü Jones possède, je crois, un cerveau de ce genre.

— Ce qui le rend d'autant plus dangereux, conclut Carfax, obstiné. Haslam se leva.

— En qualité de Président de ce groupe, Messieurs, je tiens à déclarer que je déplore profondément la suggestion du docteur Carfax et que je m'en dissocie absolument. Je me suis entretenu avec Jones à plusieurs reprises et je sais qu'il est un homme simple, aux idées morales très élevées. Il n'y a absolument rien à craindre de lui.

Le docteur Carfax haussa les épaules.

— Très bien. Oublions-le donc pour l'instant, dit-il en lançant à quelques-uns de ses collègues un regard d'avertissement. Venons-en plutôt à des sujets plus immédiats. Votre formule, par exemple, Docteur Haslam. Vous allez, bien entendu, prendre des dispositions pour procéder à un essai ?

Mark Haslam s'assit, assuré qu'il avait fait prévaloir son opinion au sujet d'Ésaü Jones.

— Je pense que nous pourrions faire une expérience demain, répondit-il. J'ai chez moi un modèle d'appareil de désintégration, construit exactement à l'échelle. Naturellement, il était inutilisable sans la formule qui établit les quantités. Celle-ci nous a été restituée par Ésaü Jones exactement comme je l'avais rédigée.

— Encore autre chose, fit remarquer Carfax. Jones, sans aucune permission, et la vôtre moins que toute autre, a photographié mentalement votre formule tout entière, puis il a détruit votre travail. Qu'il vous l'ait restituée en vous la récitant ne change pas le fait. Il est donc bien capable de commettre des actes criminels lorsque l'idée lui en vient. Mais je vous en prie, continuez.

— Je n'ai pas l'intention de vous faire la description détaillée de mon désintégrateur, poursuivit Haslam. Je me propose, demain, après vous en avoir expliqué le fonctionnement, d'annihiler une substance

spéciale à laquelle j'ai donné le nom d'*infiniforme*. Elle se compose des éléments enregistrés de 1 à 92 dans la Table Périodique, c'est-à-dire de la totalité des éléments connus. Si nous arrivons à désintégrer cette substance, nous aurons prouvé que tous les éléments peuvent être désintégrés, puisqu'elle contient tous les autres. Pour créer et façonner l'infiniforme, il m'a fallu dix ans... Mais je crois que je n'ai pas perdu mon temps.

— Je suppose, demanda Carfax, que vous inviterez tous les savants à assister à cette expérience ?

— Ceux qui se trouvent dans cette salle sont tous invités. Les savants des autres pays n'ont pas été conviés, mais nous pourrons leur faire une démonstration plus tard. Si mes calculs se révèlent exacts, Messieurs, nous aurons entre les mains l'arme de défense la plus puissante qu'on puisse imaginer. Je ne m'en glorifie d'ailleurs pas personnellement, car ce principe de désintégration découle d'une série de découvertes réalisées à des époques diverses par des savants du monde entier.

Un physicien qui se trouvait au bout de la table demanda :

— Pour quelle raison, à votre idée, Ésaü Jones a-t-il mis tant d'insistance à nous mettre en garde contre l'expérimentation de votre invention, Docteur Haslam ?

— Je l'ignore, avoua Haslam. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons guère permettre à un profane de s'opposer au développement de nos travaux scientifiques. Bref, nous procéderons à cette expérience demain vers midi. Vous êtes tous d'accord, Messieurs ?

Les autres approuvèrent et, sur ce, Haslam se leva.

— Merci. Il faut maintenant que je prenne congé de vous. J'habite assez loin et il se fait tard. À demain.

*

* *

Haslam s'étant retiré, ses disciples immédiats s'en allèrent l'un après l'autre. Finalement, il n'y eut plus dans la vaste salle que quatre hommes qui, confortablement installés, fumaient des cigares. C'était le docteur Carfax et trois autres savants ; ces derniers travaillaient sous les ordres de Carfax et approuvaient tout ce qu'il disait, pour la bonne raison qu'ils devaient à sa générosité leur situation influente.

— Pour en revenir à Jones, mes amis, dit Carfax dont le visage cynique s'assombrit, ce que j'ai dit tout à l'heure était très sérieux. Cet homme constitue une menace réelle. Il a entre les mains, outre son pouvoir fantastique, la formule de désintégration de Haslam. Avec un cerveau comme le sien, il pourra reproduire cette formule quand il le voudra. Pour des ennemis de notre pays, ce serait un cadeau de valeur.

Les trois autres savants crurent-ils à une si grande bassesse chez Ésaü Jones que le suggérait Carfax ? Ils se gardèrent bien d'exprimer leur opinion, car ce n'aurait pas été de bonne politique pour eux de contrarier leur maître.

— Oui, il faut qu'on s'en occupe, reprit Carfax. Je vais mettre sur la piste de Jones deux hommes solides qui se chargeront de lui. S'il s'est retiré à la campagne, tout sera pour le mieux... Il se passe quelquefois des événements étranges dans les petits bourgs campagnards. Cet Ésaü Jones est trop intelligent pour qu'on lui permette de vivre, croyez-moi.

À ce moment, l'homme « trop intelligent pour vivre » descendait du train à *Little Mereham* avec Rose et Hilda, à un demi-mille de l'Auberge de la Forêt. Il paraissait déprimé. Rose avait la bouche close et la fillette était énervée par la fatigue. Il avait fait chaud dans le train et Rose ne s'était pas gênée pour dire ce qu'elle pensait. Ésaü Jones fut content de pouvoir marcher sur la route, dans la fraîcheur du crépuscule d'été. Il portait dans ses bras l'enfant presque endormie.

— Peut-être, fit-il remarquer, avons-nous fait une erreur, Rosie, en décidant d'unir nos vies. Il me semble que nous n'avons pas cessé de nous quereller depuis que nous sommes sortis du bureau de l'État Civil. Si vous voulez que nous en restions là, dites-le avant que nous soyons trop habitués à ce mariage.

— Vous aviez dit, il me semble, que vous aviez besoin d'une compagne ?

— Certes, j'ai besoin d'une compagne, mais pas d'une femme qui va constamment m'importuner pour me pousser à faire des choses que je n'ai jamais eu l'intention de réaliser. Il n'en résulterait que du désordre et de la mauvaise humeur pour nous deux. Qu'il soit bien entendu, une fois pour toutes, que je ne contreviendrai pas aux lois, quelque soit la puissance que me confère le don que je possède.

— Ce qui signifie que j'aurais tout aussi bien fait d'épouser un homme ordinaire. Je n'ai pas le moindre avantage de votre génie.

— L'autre côté de l'alternative, c'était l'innommable Harry, du moins d'après ce que vous m'avez dit. Ne l'oubliez pas, je vous prie. De plus, je vous donnerai peu à peu tout ce que j'ai promis, mais je le ferai honnêtement. Vous être trop pressée, Rose.

Rose ne reprit la parole que lorsqu'ils arrivèrent à l'auberge sombre au milieu des arbres.

— Je regrette mes paroles, Ésaü, dit-elle d'une voix calme. Excusez-moi d'avoir trop attendu de vous. Je me rends compte que vous avez raison et que je dois vous laisser le temps d'agir selon votre idée...

— Voilà qui me soulage, répondit-il en poussant la lourde porte d'entrée.

Hilda mise au lit, Rose prépara un maigre repas avec le peu de provisions qui leur restait. Autant qu'en put juger Ésaü Jones, elle

avait entièrement retrouvé sa docilité accoutumée. Ce qu'il ne voulait pas comprendre, ou plutôt, ne pouvait pas comprendre, c'est que Rose se trouvait dans une situation extrêmement difficile. Elle n'était qu'un être humain, – comme l'avait judicieusement fait remarquer Carfax à ses collègues. Aux faiblesses humaines habituelles, elle ajoutait une forte dose d'avarice et d'ambition, une sorte d'avidité née des privations qu'elle avait endurées dans cette auberge qui n'avait rien apporté. Aussi lorsqu'après avoir épousé un homme ayant des dons extraordinaires elle découvrait qu'il ne voulait s'en servir que dans les limites de sa vie simple et modeste, elle éprouvait une très grande déception. Son calme du moment ne venait pas tant de sa docilité que de sa désillusion ! Et elle voulait avant tout réfléchir à ce qu'elle devait faire.

— Je pense, demanda-t-elle quand le souper fut presque terminé, que nous entreprendrons demain les démarches nécessaires pour vendre cette maison ?

— En effet, répliqua Ésaü Jones. Et je m'en occuperai. Avec le produit de cette vente, si vous êtes d'accord, nous pourrions acheter des matériaux pour la construction de la petite usine que je désire. Entre temps, nous vivrons dans un pavillon meublé de la région. Ce ne sera pas, je crois, difficile à trouver.

— Vivre dans un pavillon meublé ! soupira-t-elle. Alors que vous avez le monde entier à votre disposition ! C'est bien triste... Mais à quoi bon discuter ?

Elle ne s'étendit pas plus longtemps sur le sujet et, sans mot dire, débarrassa la table. Puis, lorsque tout fut rangé, elle reprit :

— Je dormirai dans la chambre de Hilda. La petite sera peut-être énervée par ce voyage à la ville et je crains qu'elle ne s'agite cette nuit... Vous pourrez occuper la chambre d'hôte numéro 1. D'accord ?

— Tout à fait, répondit Ésaü Jones.

Quinze minutes plus tard, il se mettait au lit en se demandant s'il n'allait pas faire tourner le vent à l'est. Il faisait, en effet, une chaleur étouffante...

Il s'endormit en débattant la question. Il ne se doutait nullement que, dans l'obscurité de la nuit d'été, deux hommes se disposaient à mettre fin à son existence terrestre. Ils y étaient d'autant plus décidés que, pour retrouver la piste de Jones, ils s'étaient donné beaucoup de mal et se sentaient de très mauvaise humeur.

Le docteur Carfax leur ayant donné tous les détails utiles, ils avaient relevé les traces d'une voiture et d'une roulotte. Ensuite, ils avaient perdu la piste dans une des principales artères de Londres. Mais la disparition de la roulotte avait eu pour témoin ébahi un marchand de journaux qui avait sa boutique dans le coin. Ce marchand leur avait, de son plein gré, donné toutes les informations qu'il possédait. Il avait

raconté ce qui s'était passé et leur avait indiqué la direction de la gare. Là, l'employé qui avait remis des tickets à un homme accompagné d'une femme et d'une petite fille, put renseigner les deux hommes qu'il croyait de Scotland Yard. Ceux-ci apprirent ainsi où se dirigeait Ésaü et ils étaient arrivés jusqu'à *Little Mereham*. Le chef de gare, qui connaissait bien Rose Canbury, et qui n'était pas au courant du second mariage de celle-ci, ne pensa même pas qu'elle pourrait aller ailleurs qu'à l'Auberge de la Forêt. C'est pourquoi les deux hommes, fatigués mais résolus, se trouvaient cachés dans l'obscurité, près des arbres, et examinaient l'immeuble sombre.

— Que voulait dire, pensez-vous, ce marchand de journaux, en prétendant que la voiture et sa remorque s'étaient dissipées dans l'air ? demanda l'un des deux hommes à son compagnon.

— Au diable cette histoire ! Le marchand de journaux était sans doute piqué ! Je souhaite seulement, maintenant que nous sommes ici, que nous ayons trouvé le bon endroit. Cela me paraît complètement mort, par ici. Nous ferions bien de jeter un coup d'œil aux alentours.

Ils s'y employèrent avec une habileté consommée, sans aucun bruit. Il leur fallut quand même une bonne heure et il était bien plus de minuit quand leurs recherches tâtonnantes le long des fenêtres de l'étage supérieur les conduisirent à celle qu'ils désiraient trouver. Ils purent, en s'accrochant au lierre solide, apercevoir dans son lit la forme vague d'Ésaü Jones plongé dans un sommeil bienheureux.

— Vous pensez que c'est lui ? chuchota l'un des deux individus.

— Ce ne peut être personne d'autre. Dans le reste de l'immeuble, il n'y a que la femme et l'enfant. C'est donc lui. Allons-y et terminons cette histoire...

Carfax, bien entendu, ne pouvait jouer franc jeu, même avec ses propres hommes. Il n'avait fait aucune allusion, quand il leur avait donné ses instructions, aux pouvoirs surnaturels d'Ésaü Jones. Autrement, jamais ils ne se seraient introduits dans la chambre avec tant de confiance. Lorsqu'ils furent à l'intérieur, ils eurent soin de laisser la fenêtre ouverte et ils s'approchèrent du lit à pas de loup.

Le plus grand des deux hommes tira de dessous sa veste un revolver muni d'un silencieux. Mais, brusquement, quelque chose tomba de la table de toilette. Le vent d'est animait le calme étouffant de la nuit et un petit vase avait été renversé par le rideau mouvant.

Ésaü Jones ouvrit immédiatement les yeux et se trouva en face d'une arme derrière laquelle se profilaient deux hommes.

— Je regrette, mais il le faut, dit l'homme qui tenait le revolver. Vous êtes Ésaü Jones ?

— Oui.

Ésaü Jones, en une fraction de seconde, se contraignit à reprendre pleinement conscience et l'homme vit soudain le canon de son arme se

recourber et former un U gracieux.

— Que diable... chuchota-t-il, pris de panique.

Sans s'attarder à examiner ce défi aux lois naturelles, il fit demi-tour et bondit à la fenêtre, suivi de près par son compagnon surpris. Mais, avant qu'ils aient pu se hisser, des barreaux épais d'un pouce, solidement encastrés, apparurent et fermèrent l'ouverture. Absolument déconcertés, les deux bandits firent un bond en arrière.

La lumière jaillit dans la chambre. Bien qu'il n'y eût aucun courant, un lustre brillant descendait du plafond. Ésaü Jones, placide, se leva de son lit, enfila son pantalon et boucla sa ceinture. Les deux hommes, fascinés et silencieux, le regardaient.

— Alors, Messieurs, dit-il enfin, où voulez-vous en venir ? Que signifie cette petite visite nocturne ?...

— Il n'est plus question de ça, dit, haletant, l'homme dont le revolver avait été déformé. Qui diable êtes-vous ? Comment ce revolver s'est-il ainsi recourbé ? Comment ces barreaux sont-ils venus là ?

— C'est mon affaire. Et je veux une réponse à ma question. Qui vous a envoyés ici ? Votre intention était évidemment de me tuer et vous l'auriez fait si je ne m'étais pas réveillé à temps. Qui vous a ordonné cet assassinat ?

Bien qu'épouvantés, aucun des deux ne fit mine de répondre. Ésaü Jones attendit un instant puis, dans un souffle, murmura :

— Formule C.

Instantanément, un cercle complet de barreaux minces mais extrêmement solides, formant cage, entoura les deux hommes et, au sommet de cette cage, vint s'adapter un grillage. Terrifiés, les deux hommes firent des efforts frénétiques pour se libérer, mais c'était tout à fait impossible. Ils abandonnèrent la lutte lorsque, le visage ruisselant de sueur, ils se rendirent compte que la cage se rétrécissait lentement et les serrait de plus en plus l'un contre l'autre. Ésaü Jones, assis au bord du lit, les regardait.

— Votre sort est entièrement entre vos mains, Messieurs, expliqua-t-il. Parlez franchement, sinon vous serez broyés jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les assassins ne m'inspirent aucune pitié, même quand ils ont raté leur coup. Rien ne peut empêcher cette cage de vous écraser, car elle n'est pas actionnée par un courant électrique. Elle obéit à la puissance de l'esprit...

— C'est le diable lui-même ! cria l'homme le plus grand. Buck, nous sommes fichus !...

Buck ne perdit pas de temps en paroles inutiles. Il prononça les mots qu'il fallait, et vite.

— C'est le docteur Carfax qui nous a envoyés, Monsieur Jones ! C'est la pure vérité, je le jure. Nous avons suivi vos traces depuis

Londres.

La cage disparut instantanément. Étourdis, meurtris par les efforts qu'ils avaient faits pour se libérer, et tout esprit combatif définitivement annihilé en eux, les deux hommes titubèrent. Ils s'agrippèrent au pied du lit pour ne pas tomber.

— Le docteur Carfax, vraiment ? dit Ésaü Jones dont un œil se rétrécit. Je vois. Et pour quel motif ? Ce n'est pas parce que je lui ai joué un tour ce soir à l'Institut des Hautes Études Scientifiques ?

— Il a dit seulement que vous étiez dangereux et qu'il fallait vous supprimer. Nous n'en savons pas plus long, Monsieur Jones.

— Et le docteur Carfax n'a fait aucune allusion à ce qu'était l'homme à qui vous auriez affaire ?

— Aucune, Monsieur... Croyez-moi, s'il nous avait expliqué qui vous êtes, nous ne serions pas venus ! Toute autre question mise à part, comment avez-vous fait ?

— Cela ne vous regarde pas. Je...

On frappait d'une manière pressante. Ésaü Jones se leva, mais, comme la porte n'était pas fermée à clef, Rose, vêtue d'une robe de chambre jetée à la hâte sur sa chemise de nuit, entra précipitamment.

— Que diable ?... commença-t-elle, puis, à la vue des deux tueurs, elle s'interrompt et les regarda sans comprendre.

— Nous avons des visiteurs, Rosie, dit Ésaü Jones, nullement ému. Et si ce vase n'était pas tombé, je serais maintenant mort.

Il lui raconta alors brièvement ce qui s'était passé.

— Je vais m'habiller et aller chercher la police pendant que vous surveillez ces assassins, décida-t-elle en faisant mine de se retirer.

— Non, dit Ésaü Jones.

Surprise, elle se retourna pour le regarder.

— Mais ils ont essayé de vous tuer, Ésaü ! s'écria-t-elle. Vous ne pouvez pas leur permettre de s'en tirer à si bon compte.

— Je le peux, et je le ferai, ne serait-ce que pour montrer au docteur Carfax et à sa bande qui ne vaut pas plus cher que lui, que je suis complètement à l'abri de tout ce qu'il pourrait comploter contre moi.

Il se tourna vers les deux tueurs et ajouta sèchement :

— Vous deux, partez ! Dehors ! Filez par où vous êtes venus et racontez exactement au docteur Carfax ce qui vous est arrivé !...

Les barreaux de la fenêtre disparurent. Tremblants et effrayés, les deux hommes n'hésitèrent pas longtemps. Convaincus qu'ils avaient rencontré Satan en personne, ils grimpèrent sur la fenêtre, sortirent dans la nuit et disparurent.

Rose traversa la chambre pour ramasser le revolver tordu et le silencieux. Elle jeta un regard interrogateur à Ésaü Jones.

— L'arme du crime, expliqua-t-il. Grâce à la force de ma pensée, je m'en suis tiré juste à temps... Tout cela me déçoit profondément.

Il hochait la tête.

— J'ai fait de mon mieux, hier soir, pour faire plaisir à ces savants et, sitôt mon départ, ils ont comploté de me détruire. Je me demande si le docteur Haslam se trouvait parmi eux. Je n'aurais pas cru cela de lui.

— Un de ces jours, vous finirez peut-être par avoir du bon sens, dit Rose, amère, en déposant l'arme sur la table de toilette. Si vous vouliez vous débarrasser de toutes vos idées stupides sur la simplicité et la loyauté et rendre coup pour coup avec toute la puissance que vous détenez, personne au monde n'essaierait de vous tuer. Il n'y a pas d'autre façon d'agir, Ésaü, pour un homme doué d'un pouvoir comme le vôtre. Il faut frapper le premier pour ne pas être tué.

— Cela demande réflexion, répliqua-t-il, songeur... Mais vous vous privez de votre sommeil, Rosie. Allez vous coucher et ne vous inquiétez pas à mon sujet.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, Ésaü, dit-elle amèrement en s'apprêtant à quitter la chambre. Vous êtes mon mari, après tout, et il me semble que vous devriez prendre plus de mesures de protection que vous ne le faites. Je vais être à l'affût du moindre bruit. C'est le cri de l'un de ces hommes qui m'a fait venir...

Ésaü Jones se contenta de sourire pensivement et, sur ces mots, Rosie se retira et ferma la porte. Ésaü se remit au lit. Il resta longtemps étendu à réfléchir, à méditer sur les remarques de Rose. Il se demandait si par hasard ce n'était pas elle qui avait raison...

Le reste de la nuit se passa sans incident et, lorsque le jour se leva, Ésaü Jones en était arrivé à la conclusion qu'il ne devait pas se laisser influencer par sa femme, mais réaliser ses propres projets.

— Vous êtes tout à fait décidée à vendre cette auberge ? demanda-t-il pendant le déjeuner.

— Tout à fait, répondit Rose. Pour cela, les meilleurs agents sont Stebbins et Sykes, de Goldaming. C'est par eux, je crois, que Harry avait eu cette affaire.

— Ce qui signifie qu'il nous faudra habiter la région jusqu'à ce qu'on trouve un acheteur. Cette idée ne m'enchanté pas, mais on ne peut faire autrement... Pendant ce temps, je vais essayer de savoir si le gouvernement veut m'accorder une licence pour la construction d'une petite usine tout près d'ici. Vous êtes encore d'avis d'employer l'argent de la vente de cette auberge pour bâtir l'usine et acheter un peu de matériel ?

— Il faut bien que je le sois, puisque vous ne voulez pas employer l'autre méthode, qui est pourtant plus simple. Mais de quoi vivrons-nous dans l'intervalle ? Vous ne prévoyez, me semble-t-il, aucune somme ? Maintenant que ma pension de veuve est supprimée, il ne me reste plus beaucoup d'argent, en dehors de quelques petites

économies...

Rose s'arrêta en entendant soudain sonner à la porte principale. Ésaü Jones, étonné, fronça les sourcils, puis il se leva et traversa rapidement le hall. À la porte, une serviette à la main, se trouvait un individu qui, avec son imperméable et son chapeau melon, avait l'air d'un fonctionnaire.

— Monsieur Ésaü Jones ? demanda-t-il.

— C'est moi-même.

— J'appartiens au bureau des permis. Je voudrais, s'il vous plaît, vous dire deux mots...

— Certainement.

Ésaü Jones, du geste, invita son visiteur à entrer dans le hall et à s'asseoir sur une des chaises de chêne. Celui-ci prit place, ouvrit sa serviette et en retira une liasse de documents d'aspect officiel.

— Nous voudrions, Monsieur Jones, que vous nous fournissiez des renseignements au sujet d'une nouvelle voiture et d'une roulotte, pour lesquelles vous avez dernièrement demandé un permis sous le numéro XJ/679.

— Heu... certainement, dit Ésaü Jones en réfléchissant.

— Vous avez indiqué comme adresse celle de cette auberge, ce qui est, ainsi que je m'en rends compte, exact. Mais la marque de votre voiture : « Le Conquérant », ne figure nulle part sur les listes de fabricants d'automobiles. D'où vient-elle, au fond, votre voiture ?

Ésaü Jones mit carrément les pieds dans le plat.

— Cette voiture a été fabriquée par moi.

— Et la roulotte aussi ? demanda le fonctionnaire dont les yeux se durcissaient.

— Oui. Je suis assez habile à ces sortes de travaux. Il n'y a là aucune mal, n'est-ce pas ?

— Vous vous trompez, Monsieur Jones. C'est extrêmement grave. À moins, bien entendu, que vous n'ayez une licence spéciale pour la fabrication des véhicules circulant sur la voie publique... Et à condition que vos plans aient été approuvés par le Ministère des Ponts et Chaussées...

— Je n'ai, hélas, aucune autorisation, confessa Jones.

— Nous nous en doutions, à vrai dire.

Le fonctionnaire remit les papiers dans sa serviette. Sur son visage, ses lèvres pincées traçaient une ligne blanche.

— Monsieur Jones, je suis au regret de vous faire savoir que vous avez violé les lois actuellement en vigueur... Cette affaire suivra son cours. En attendant, il vous est interdit d'utiliser la voiture et la remorque.

— C'est entendu, dit sèchement Ésaü Jones qui accompagna le fonctionnaire jusqu'à la porte.

Rose qui, de la cuisine, avait entendu presque toute la conversation, regarda son mari lorsque celui-ci rentra dans le hall. Ce fut Hilda qui posa la question qu'elle avait sur les lèvres.

— Qu'allez-vous faire, maintenant, oncle Ésaü ?

— Oui, qu'allez-vous faire ? demanda Rose. Si cela ne vous conduit pas en prison, vous aurez certainement une lourde amende à payer. Avez-vous l'intention de rester les bras croisés ?

— J'agirai suivant la tournure des événements, répliqua-t-il. L'incident prouve du moins que ma politique est la bonne. On ne peut pas faire tout ce qu'on veut, même lorsqu'on a un pouvoir illimité sur les objets matériels. Il y a des lois que tout le monde doit respecter, sans quoi la civilisation n'est plus possible...

— Ridicule ! dit-elle avec aigreur. Absolument ridicule !

Elle s'en alla comme une furie laver la vaisselle du déjeuner.

— Certes ! Cela donne à réfléchir, marmonna Ésaü Jones en suivant lentement Rose pour l'aider.

Elle ne parla guère pendant qu'ils achevaient la besogne du ménage. Ensuite, elle envoya Hilda jouer dans les champs jusqu'à l'heure du dîner, puis revint à son mari.

— Vous devez vous rendre chez Stebbins et Sykes, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Goldaming est pas mal loin d'ici. Avez-vous l'intention d'y aller à pied ?

— Oui. Cela me fera du bien.

Rose soupira et s'assit.

— Je n'irai donc pas avec vous. Si vous aviez créé un moyen de transport quelconque, j'aurais pu envisager de vous accompagner en emmenant la petite. Mais à pied, non, merci ! La route la plus proche qui soit desservie par des autobus se trouve à quatre milles.

— Vous ne voudriez tout de même pas que je crée une autre voiture ? Après ce qui vient de se passer ?

— Oui, je le voudrais ! Je pense que c'est l'indication nette, la preuve absolue que c'est une folie d'essayer de vivre comme un homme ordinaire alors que vous avez des dons innés de magicien. Pour l'amour du ciel, Ésaü, ayez les pieds sur terre et voyez les choses comme elles sont !

— C'est exactement ce que je fais et rien ne pourra m'induire à trahir mes principes, Rosie ! Mais ne recommençons pas à nous disputer. Il est temps que je parte pour Goldaming.

CHAPITRE III

C'est à peu près à la même heure que se réunissaient, dans le laboratoire principal de l'Institut des Hautes Études Scientifiques, les savants invités par le docteur Mark Haslam.

Haslam, occupé à la mise au point finale de son prototype de désintégrateur, débordait d'enthousiasme. Mais le docteur Carfax était d'humeur sombre. Pourtant Carfax était un fanatique de tout ce qui se rapportait à la science.

— Des ennuis ? lui demanda Haslam qui ajustait un projecteur.

— Non, non... Du moins, rien qui puisse vous intéresser. J'ai reçu une mauvaise nouvelle, c'est tout.

Il n'ajouta point que cette nouvelle concernait Ésaü Jones ! Inutile de donner à Mark Haslam l'occasion de se réjouir à ses dépens.

— Maintenant, Messieurs, déclara enfin Haslam, nous en arrivons à l'expérience proprement dite. Peut-être fera-t-elle époque, peut-être sera-ce au contraire un échec. Je n'ai pas encore, pratiquement, essayé sur *l'infiniforme* l'action du principe de désintégration. C'est donc, pour moi comme pour vous, la première expérience. L'appareil, comme vous le savez, est basé sur le principe de l'onde perturbante. Celle-ci, violemment projetée sur la matière, détruit l'équilibre des forces à l'intérieur des atomes. L'effondrement de l'édifice atomique entraîne naturellement la destruction complète de la matière attaquée. Est-ce clair jusqu'ici ?

Les savants acquiescèrent. La théorie les satisfaisait pleinement, bien qu'elle n'eût jamais été démontrée expérimentalement.

— Et voici l'infiniforme, continua Haslam.

À l'aide d'une paire de pinces isolantes, il retira d'un creuset doublé de plomb un morceau de métal d'aspect grisâtre. Ce métal ressemblait à de l'anthracite mais paraissait très lourd.

— J'imagine qu'il doit être imprudent d'y toucher ? demanda l'un des savants.

— Je n'en suis pas sûr. Mais j'estime qu'il est superflu de s'exposer à un risque toujours possible... Rappelez-vous, Messieurs, qu'on ne trouve en ce monde aucun métal de ce genre. Tous les éléments connus, à l'exception des éléments 85 et 87, qui sont hypothétiques, sont compris dans ce métal, soit en grande quantité, soit seulement en petites parcelles, en grains, ou plutôt en petits volumes cubiques, comme dans le cas de l'hydrogène et des éléments analogues. Je m'y suis pris de telle sorte que les qualités gazeuses se trouvent emprisonnées dans le contenu métallique. J'ai consacré dix ans à ce travail et, pas une fois, je n'ai touché ce métal avec la main.

Les savants, placés en face d'une nouvelle découverte, se

regardèrent. S'ils avaient eu le moindre regret d'avoir fait de Mark Haslam leur président, ce regret se serait alors effacé.

Haslam plaça l'étrange substance sur le banc d'essai, à portée du projecteur.

— Sommes-nous prêts ? demanda-t-il à la ronde.

— Il ne manque que ma secrétaire, dit Carfax en appuyant sur un bouton. Je désire qu'elle prenne des notes.

On attendit donc l'arrivée de M^{lle} Amelia Barton. Elle avait trente-trois ans, un nez pointu, des cheveux gris-souris, et elle se consacrait entièrement à la science. Cependant, elle portait un diamant à l'annulaire de sa main gauche.

— Êtes-vous prête, Mademoiselle Barton ? demanda brièvement Carfax.

Elle acquiesça de la tête en s'installant avec son cahier de notes à une table proche.

Haslam vérifia une deuxième fois la direction du projecteur, puis il appuya sur un bouton.

Ce qui suivit fut d'une violence inimaginable, vu l'échelle minuscule à laquelle était faite la démonstration. L'infiniforme disparut dans un éclair de lumière aveuglant et sa désintégration déclencha un souffle si puissant qu'il projeta les instruments dans toutes les directions. Les plus fragiles furent brisés. Les savants, qui ne s'attendaient pas à cette secousse, furent renversés comme des quilles.

Lorsque l'émotion se calma, Haslam se retrouva étendu à plat ventre. Il se releva lentement et regarda autour de lui. Il aperçut ses collègues qui, eux aussi, se relevaient. Ils étaient pour la plupart échevelés, mais aucun n'était sérieusement blessé.

— Que diable s'est-il passé ? demanda l'un d'eux. Vous ne vous attendiez pas à un pareil bouleversement, n'est-ce pas, Haslam ?

Celui-ci ne répondit pas. Il désigna du geste l'endroit où avait été placé l'infiniforme. On voyait maintenant sur l'établi un étrange cercle noir. À première vue, on aurait pu penser que la chaleur inconcevable avait brûlé l'établi, et les savants s'en approchèrent lentement. Mais, soudain étonnés, ils s'arrêtèrent net et s'immobilisèrent comme des statues.

Le cercle n'était pas seulement la marque d'une brûlure. C'était un creux, un vide. Un cercle de néant total, aussi sombre que l'espace interstellaire. Aucun bruit n'en sortait mais, dans l'épaisseur même de l'établi métallique, ce vide s'agrandissait peu à peu, en largeur comme en profondeur.

— Que diable... Qu'est-ce que c'est ? demanda Carfax qui, se retournant, vit le regard fasciné de Haslam.

— Je... je ne sais pas, dit celui-ci, bégayant. Que je sois pendu, si je le sais ! C'est le métal qui brûle, on dirait, ou quelque chose de ce

genre.

Haslam ramassa un tournevis et le jeta sur la tache noire, pour voir ce qui allait se passer... Il n'y eut aucun bruit, rien ne se produisit, sauf qu'il n'y eut plus trace du tournevis. À croire qu'il n'avait jamais existé.

— Je ne suis pas tranquille, chuchota Carfax après un moment. Mademoiselle Barton, voulez-vous faire une note de...

Il s'arrêta, surpris. Il remarquait à l'instant que l'infaillible Mademoiselle Barton n'était pas à son poste. L'explosion avait renversé sa table, et son cahier de notes se trouvait un peu plus loin par terre. Mais elle avait disparu.

— Elle est sans doute sortie sans que nous le remarquions, dit l'un des savants dont l'attention se reporta tout de suite au trou qui, lentement, s'élargissait.

— Elle ne l'aurait pas fait. Ce n'est pas son genre, murmura Carfax, qui paraissait inquiet. Maintenant que j'y pense, je ne l'ai pas vue après l'explosion. Kemp, voyez si elle se trouve dans l'immeuble, voulez-vous ?

Cette mission ne plut guère à Kemp (c'était un jeune savant, disciple du grand Carfax), mais il obéit. Il se précipita hors du laboratoire et les autres continuèrent à regarder s'élargir mystérieusement sous leurs yeux le trou de l'établi.

— C'est nettement une désintégration, dit enfin Haslam, mais sous une forme que je n'ai jamais envisagée. L'alliage de métaux que j'ai détruit semble avoir transmis sa désintégration au métal de l'établi.

— Grand Dieu ! Vous ne voulez pas dire que vous avez déclenché une réaction en chaîne ! dit Carfax, horrifié.

Les savants se regardèrent. La réaction en chaîne, c'était le bombardement successif des atomes par leurs voisins, et ce phénomène destructeur pouvait être illimité.

— Sûrement pas, chuchota Haslam d'une voix mal assurée.

— Il faut faire quelque chose pour arrêter cela, dit rapidement un autre savant. Qu'en pensez-vous, Haslam ? Vous avez une méthode pour neutraliser les désintégrations, je suppose ?

— Comment le pourrais-je ? dit sèchement Haslam. Cela reviendrait à faire revenir à son état normal un objet qui aurait explosé. Ce que nous pouvons faire, c'est porter rapidement cet établi dehors. Aidez-moi. Nous allons essayer de jeter de l'eau dessus, ce qui provoquera peut-être un court-circuit dans ce déclenchement d'électricité.

— Faisons-le ici ! s'écria Carfax qui courut chercher le seau à incendie le plus proche.

Il revint un instant plus tard en trébuchant sous le poids du seau et en répandant de l'eau sur le sol de béton.

Avec l'aide de Haslam, il parvint, en imprimant au seau un

mouvement de va-et-vient, à faire tomber toute l'eau dans le trou.

Il n'en résulta rien. Pas de pétilllement, pas de vapeur, pas de réaction. L'eau disparut et le trou continua à s'élargir.

— C'est effroyable, dit Carfax, tout pâle, en laissant tomber le seau près de lui. Il semble...

Il s'arrêta. Kemp entra précipitamment.

— Aucune trace de Mademoiselle Barton, annonça-t-il. Personne ne l'a vue dans l'immeuble.

— Elle ne s'est tout de même pas évaporée dans l'air ! protesta Carfax.

Puis, visiblement obsédé par ce mystère du vide noir, il ajouta :

— Du moins, je l'espère... Haslam, portons cet établi au dehors.

Ils débarrassèrent rapidement l'établi des flacons et du matériel brisé, puis, s'y mettant à plusieurs, ils le soulevèrent par les deux extrémités et le transportèrent bien loin du lieu de l'explosion, hors du laboratoire. Ils passèrent par la porte du fond qui donnait accès à la grande cour dallée.

Là, ayant déposé la lourde table de métal, ils la considérèrent avec inquiétude.

— Je n'arrive pas à comprendre la nature de ce vide, dit Carfax, les sourcils froncés. Cette tache obscure ne réfléchit absolument aucune lumière et jamais je n'ai vu de surface d'un noir aussi absolu. Je me demande si le trou a déjà traversé l'établi.

Sans tenir compte du manque de dignité de la posture, il se coucha sur le sol, à distance respectueuse de l'établi, et regarda par en dessous. À travers le trou, il vit le ciel.

— Oui, il l'a traversé complètement, dit-il en se relevant. Dans quelques instants, à cette vitesse, l'établi aura disparu ! C'est certainement une réaction en chaîne et il faut que vous trouviez le moyen de l'arrêter, Haslam.

Haslam lui jeta un regard de détresse.

— Comment voulez-vous que j'y arrive, juste ciel ! Jamais on n'a vu pareille chose ! Nous disions, vous vous en souvenez, que la formule atomique déclencherait une réaction en chaîne et que la terre tout entière se dissoudrait ; pourtant, il n'en a jamais rien été. L'effet était localisé. Ici, nous l'avons, la réaction, et elle est dangereuse. Exactement comme l'avait prévu Ésaü Jones, ajouta-t-il, sombre.

— Voilà le moyen ! dit Kemp. Mettez Ésaü Jones au travail, il arrêtera tout de suite cette réaction.

— Je m'y oppose, déclara Carfax avec emphase. Quels pauvres savants sommes-nous donc, s'il faut que nous appelions à notre aide un magicien rustaud ? Non ! Il existe une méthode scientifique et il faut que nous la trouvions. Du moins vous, Haslam, devez la découvrir. Pendant ce temps, je vais chercher Mademoiselle Barton.

Il s'éloigna rapidement. Mais était-ce parce qu'il était réellement inquiet au sujet de Mademoiselle Barton ? N'était-ce pas plutôt parce qu'il voulait échapper à l'obligation de surveiller ce trou qui s'agrandissait mystérieusement ? Il eut été difficile de le savoir. Quoi qu'il en fût, Haslam, toujours fasciné, resta sur place, entouré des autres savants.

*
* *

Carfax revint une demi-heure plus tard. Ses recherches n'avaient pas abouti. Il n'était pas plus tôt arrivé que l'établi, rongé en son centre, s'effondrait. Immédiatement, aux endroits où les bords noircis frappèrent le pavé de la cour, d'autres points noirs apparurent, se rejoignirent en s'élargissant et en se creusant.

— Ça ne peut pas continuer comme ça, dit soudain Haslam. Nous allons essayer toutes les méthodes habituelles de laboratoire pour arrêter cette catastrophe et, si nous échouons, nous ferons appel à Ésaü Jones. C'est une réaction en chaîne galopante. Elle a sans doute été déclenchée par le morceau de substance formé de tous les éléments connus qui composent la matière, cette substance qui, comme vous le savez, a été détruite par l'explosion.

Le visage inquiet, il revint au laboratoire et examina le matériel électrique en s'efforçant de prendre une décision.

L'après-midi tout entier se passa en essais divers, mais, entre temps, l'excavation grandissait dans la cour et le trou avait englouti silencieusement les restes de l'établi d'acier. La surface dévorée par le vide mesurait environ deux mètres de diamètre ; elle était d'un noir d'encre et détruisait complètement tout ce qu'on y laissait tomber ou tout ce qu'on y projetait.

À la fin de la journée, Haslam était plongé dans une anxiété incommensurable.

Il y avait cependant un autre homme qui était, lui aussi, très ennuyé. C'était Ésaü Jones, sur le chemin qui le ramenait à *Little Mereham*. Avec le peu d'argent qui lui restait, il était allé de Goldaming à Londres. Là, il s'était rendu au Ministère. Les résultats étaient décourageants, et il se demandait comment il le dirait à Rose.

Il arriva à l'auberge alors que la soirée tirait à sa fin. Rose avait tant bien que mal préparé un souper, Hilda était au lit.

Rose paraissait de mauvaise humeur. La journée avait dû lui sembler longue, c'était visible ; où diable son mari avait-il bien pu passer son temps, pour rentrer si tard ?

— Avez-vous fait une bonne promenade ? questionna-t-elle lorsqu'il se fut enfin installé devant son repas. La prochaine fois, je préfère que vous m'avertissiez... Ça n'est pas très amusant d'attendre ici toute la

journée votre retour.

— Vous m'avez dit que, pour rien au monde, vous ne consentiriez à vous promener, rappela-t-il. D'ailleurs, je n'ai pas passé mon temps à flâner. Après ma visite aux agents immobiliers de Goldaming, je suis allé à Londres, au Ministère. Mais je n'ai, hélas, guère réussi.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'on ne veut pas m'accorder de licence pour la construction d'une usine. Pour obtenir cette autorisation, il faut que je fasse état, avec preuves à l'appui, de mes capacités de constructeur et de l'envergure de mes affaires. Or, je n'ai, bien entendu, rien à montrer. Et je ne puis pas leur expliquer que j'oblige les objets à suivre ma volonté ?

— Pourquoi pas ? dit-elle avec un regard méprisant. Vos principes de morale vous interdisent sans doute de dire la vérité ? Et qu'en pensent les agents immobiliers ? Où en êtes-vous avec eux.

— Je me suis très bien débrouillé. Un de leurs clients cherche un bon vieil hôtel qu'il voudrait convertir en maison de repos pour des vieillards. Le représentant de ce client sera ici demain matin. Nous pouvons, je crois, tenir cette vente pour assurée. S'il en est ainsi, nous déménagerons. Il y a un petit pavillon à vendre entre cette auberge et Goldaming. À *Upper Newton*, pour être exact. Nous y serions très bien.

— Avec quel argent ? demanda-t-elle d'un air pincé. Si vous ne pouvez plus compter sur l'usine, comment pensez-vous gagner notre subsistance ? Je me refuse à vivre sur ce que nous aurons retiré de la vente de cette auberge.

Il haussa les épaules et répondit tranquillement :

— Il me faudra revenir au mode d'existence que je menais auparavant. Je serai bricoleur. Je flânerai dans les environs et j'exécuterai de petites réparations lorsque l'occasion s'en présentera. Ce sera suffisant pour nous tirer d'affaire.

— Pour ce que vous rapporte le don que vous possédez, Ésaü, vous auriez tout aussi bien pu ne pas l'avoir. Je crois qu'il n'y a qu'une chose à faire. Dès que la vente de cette auberge aura été réglée, j'irai de mon côté avec Hilda. Nous prendrons nos dispositions pour divorcer. Notre mariage a été beaucoup trop précipité, c'est évident...

Ésaü Jones soupira.

— Ce qui signifie, à ce que je vois, que vous m'avez épousé uniquement pour les avantages matériels que vous pensiez pouvoir obtenir...

— Et pourquoi me serais-je mariée ? demanda-t-elle avec colère. C'est vous, d'ailleurs, qui avez eu l'idée de toute cette histoire. Nous ne nous sommes certainement pas mariés par amour ! C'était un arrangement d'intérêts. Vous désiriez ma compagnie et j'avais besoin de votre appui. Qu'est-ce que j'ai obtenu ? Un pavillon à la campagne,

payé de mes propres deniers, et un mari qui va errer toute la journée comme un vagabond pour faire du bricolage ! Un mari qui a reçu du ciel le don le plus extraordinaire, mais qui n'a d'autre ambition que de réparer des voitures en panne ou d'autres choses du même genre. Non, Ésaü, cela ne peut pas aller ! Si je ne puis avoir pour mari l'homme merveilleux que j'avais cru voir en vous, alors notre vie ensemble ne m'intéresse plus. Je ne pense pas que ce soit égoïste de ma part. Notre mariage pourrait être une réussite, mais si vous refusez de jouer votre rôle de partenaire, je suis libérée de tout engagement.

Ésaü Jones mâchonna un moment sa nourriture en réfléchissant. Il étudiait l'expression malheureuse du visage de sa femme.

— Comme vous voudrez, Rose, dit-il enfin. Il n'y a rien d'autre à faire me semble-t-il. Il est tout à fait évident que je ne suis pas fait pour le mariage. D'autre part, si vous prenez cette attitude pour me pousser à utiliser mes dons à l'encontre de mes principes, c'est inutile.

Ces mots parurent achever Rose complètement. Elle se leva et sortit précipitamment de la salle en faisant claquer la porte. Ésaü l'entendit ensuite dans sa chambre au-dessus de lui, puis le silence s'établit. Il resta à méditer dans le crépuscule. Là il se trouva en proie à l'une de ces luttes qu'il avait si souvent à soutenir quand la tentation d'utiliser entièrement à son profit le pouvoir qu'il détenait devenait presque écrasante. Il n'était pas un saint, et il aurait sans doute cédé, n'eût été sa certitude qu'en agissant ainsi il ne tarderait pas à tomber sous le coup des lois et des règlements.

*

* *

À Londres, une catastrophe d'une nature différente continuait à empirer et devenait plus inquiétante à chaque heure qui s'écoulait. Haslam, Carfax et les autres savants avaient tous téléphoné chez eux pour annoncer qu'ils étaient retenus pour une durée indéterminée par un problème scientifique important. En réalité, ils ne savaient plus que faire. Ils n'étaient pas parvenus à stopper la poussée du trou qui mesurait déjà sept mètres de large et qui s'ouvrait, noir et mystérieux dans la lumière des lampes à arc allumées dans la cour du laboratoire. En fait, il ne restait pas grand-chose de la cour et le mur extérieur principal était lui-même menacé.

C'était Haslam, en sa qualité de président de l'Institut, qui représentait la plus haute autorité. Tous se tournaient vers lui, mais il était tout à fait perdu et il le reconnaissait. Il se retira dans le laboratoire pour examiner de nouveau la situation. Il paraissait pâle et fatigué, miné par l'angoisse.

— Messieurs, dit-il soudain à ses collègues, il n'y a plus à en douter : nous sommes bien devant une réaction en chaîne. Je ne m'attendais

nullement à cette épouvantable catastrophe, croyez-moi, car jamais on n'a eu à enregistrer pareil accident. D'après les réactions que nous avons constatées, ce cratère de néant semble formé de ce qu'Eddington appellerait l'élément primaire de l'Univers. En d'autres termes, d'électrons négatifs. Quand l'explosion s'est produite, il y avait sur place, sous les espèces de mon métal infiniforme, un univers en miniature. Ce métal contenait en effet tous les éléments connus dans l'univers réel, et l'explosion a renversé le processus par lequel notre univers réel a été créé. À l'époque de la création, la matière est sortie d'une explosion primaire qui a produit des protons. Ceux-ci ont fait équilibre aux électrons négatifs, et c'est ainsi que la matière s'est formée...

Haslam tira son mouchoir et s'épongea le front.

— Ce que nous avons ici, c'est une *implosion*, c'est-à-dire le contraire d'une explosion. La chaleur terrifiante du point d'inflammabilité a dépouillé les atomes dans les quatre-vingt-douze éléments, ne laissant que les électrons négatifs de base, et ceci, d'après Eddington, est la substance dont se compose la matière primaire de l'univers.

— Oui, je cois que vous avez raison, reconnu Carfax après réflexion. Dans ce cas, il faut, pour rétablir l'équilibre, des protons purs.

— Malheureusement, il est impossible de produire des protons purs, dépouillés de toutes sortes de neutrons, dit Haslam. Là se trouve précisément le drame, puisque seuls des protons purs ne pourraient agir...

Ces mots furent suivis d'un long silence. Tous pensaient avec horreur à cette crevasse du Vide qui, au dehors, rampait, se creusait, s'étendait, dévorait sans bruit tout ce qu'elle rencontrait.

— Alors ? dit finalement Carfax... Qu'y a-t-il à faire, Haslam ? Si nous n'arrêtons pas la progression de ce trou, tout ce qui existe, et le monde lui-même, disparaîtra finalement dans le Néant.

— Il n'y a qu'une solution : appeler Ésaü Jones ! déclara Haslam avec une conviction désespérée.

À ces mots, quelques-uns des savants firent tout de suite un geste d'approbation tandis que d'autres hochaient la tête d'un air de doute.

— Je m'élève encore une fois contre cette proposition ! protesta Carfax, sombre, en avançant la mâchoire. Si nous admettons que Jones peut accomplir ce qui nous est impossible, où allons-nous ? La science deviendra la risée du monde.

— Peut-être, concéda Haslam. Mais si nous sommes incapables d'enrayer la catastrophe, nous aurons à affronter cette éventualité terrible qui serait de *ne plus avoir de monde du tout* ! C'est notre seul recours, Messieurs. Il est évident que Jones avait prévu ce qui est arrivé ; autrement il ne nous aurait pas adressé un avertissement aussi

solennel. Cela étant, il saura sans doute comment arrêter ce cataclysme. En fait, si sa maîtrise de la matière est aussi complète qu'elle le semble, il lui suffira de vouloir que le trou cesse d'exister, et le trou disparaîtra.

Aucun des savants ne songea à se moquer des paroles de Haslam, car ils avaient de leurs yeux vu des exemples de ce que pouvait réaliser Ésaü Jones. Cependant, en ce qui concernait Carfax, les circonstances avaient quelque peu changé... Haslam, bien entendu, l'ignorait totalement.

— Demain matin, à la première heure, commença-t-il, je vais...

Il s'arrêta net, les yeux fixés sur le mur du fond du laboratoire.

Son expression était si étrange que ses collègues se retournèrent pour suivre la direction de son regard et, stupéfaits comme lui, ils s'immobilisèrent, hébétés.

Quelqu'un, en effet, était entré, quoique le laboratoire fût hermétiquement fermé afin que les savants se trouvaient à l'abri de toute indiscretion. C'était une femme, étrangement irréelle, comme une photographie pour laquelle le temps de pose aurait été doublé, de sorte qu'à travers elle, tandis qu'elle s'approchait, on pouvait voir l'ameublement du laboratoire.

— Grand Dieu, c'est Mademoiselle Barton ! s'écria Carfax. Mais... mais que diable s'est-il passé ? Mademoiselle Barton, est-ce bien vous ?

— Oui, Docteur Carfax.

À cause de l'étonnante transparence de son corps, elle était spectrale, même examinée de près, et elle paraissait profondément troublée. Toutefois, sa voix avait résonné avec une grande netteté.

Haslam, sidéré, bégaya :

— Comment... comment êtes-vous entrée ? Où étiez-vous depuis l'explosion ?

— Je ne sais pas exactement, mais, autant que je puisse me le figurer et en me basant sur la solide culture scientifique dont je puis me prévaloir, je pense que je me trouvais dans... dans l'hyperespace.

— L'hyperespace ?

— Exactement. Quelque part entre notre plan d'existence et un autre plan qui n'avait pour moi aucune signification. Il était insaisissable, gris, et ne contenait aucun objet reconnaissable. Je ne sais combien de temps j'y suis restée, mais il s'est graduellement dissipé et je me suis trouvée à l'extérieur de ce laboratoire. Je me suis aperçue alors que, d'une façon étrange, j'avais perdu toute solidité. Rien ne pouvait m'opposer une barrière. Même le sol sur lequel je marche a une consistance de caoutchouc spongieux, à croire que je pourrais m'y enfoncer à tout instant. À part cela, je puis, je crois, me considérer comme saine et sauve...

— Pouvez-vous tenir des objets dans vos mains et avez-vous la sensation de leur contact ? demanda Carfax, les sourcils froncés.

— Oui, Docteur, mais difficilement. Avec de brusques efforts, je puis faire passer ma main à travers les objets, comme ceci.

Avec une grande prudence, elle prit de la main droite, sur un établi, une pince qu'elle traversa de la main en effectuant de rapides mouvements de va-et-vient.

— Voilà quelle est la situation, dit-elle en replaçant la pince sur l'établi. J'ai remarqué dans la cour, au dehors, un trou extraordinaire. Qu'est-ce que c'est exactement ?

— La fin du monde, marmonna Haslam. À moins que nous ne trouvions rapidement le moyen d'agir. Cependant, pour en revenir à votre cas, Mademoiselle Barton, voulez-vous venir un instant par ici ?

Elle obéit immédiatement. Elle était aussi intéressée que les savants par la métamorphose qu'elle avait subie. Sous les directives de Haslam, elle se plaça devant le détecteur électronique et elle attendit passivement que l'appareil eût inscrit ses réactions physiques. Lorsque Haslam, après les calculs requis, étudia les résultats obtenus, il fronça les sourcils, étonné.

— Messieurs, c'est incroyable, dit-il, mais le corps de mademoiselle Barton a été transformé de la même manière exactement que mon infiniforme. Elle est entièrement composée d'électrons purs !

Mademoiselle Barton sursauta, mais elle ne parut pas épouvantée. Son long entraînement aux mystères scientifiques lui avait appris à garder son sang-froid en toute occasion.

— Est-ce... mortel ? demanda-t-elle, calme.

— Je ne vois aucune raison pour qu'il en soit ainsi, répondit Haslam. En termes simples, cela signifie que votre structure physique, composée auparavant d'électrons, de protons, de neutrons, etc..., a été changée en électrons purs. Cette transformation explique votre semi-transparence et le fait que les solides vous opposent si peu de résistance. Toutefois, vous ne vous enfoncez pas dans le parquet ou le sol, Mademoiselle Barton. Les électrons purs fournissent quand même une légère résistance qui vous met à l'abri d'une telle éventualité. Je ne sais si ce sera pour vous une consolation de savoir que vous êtes un cas scientifique unique, mais vous l'êtes certainement !

— Être un cas unique offre peu d'intérêt si je ne puis en tirer profit, répondit mademoiselle Barton. Et, excusez-moi, mais je meurs de faim et de soif. Pensez-vous que je puisse prendre de la nourriture ?

— Il faut que vous essayiez, dit Carfax. On ne peut évidemment pas vous laisser mourir d'inanition.

Il sonna le gardien de nuit et, peu après, des sandwiches et du thé furent apportés à mademoiselle Barton. Elle s'aperçut, à son grand

soulagement, qu'elle pouvait manger et boire presque aussi facilement qu'auparavant.

Pendant qu'elle se restaurait, les savants se groupèrent dans un coin pour discuter de ce nouvel événement qu'ils n'avaient pas prévu dans leur expérience sur la « substance de l'univers ». Lorsqu'ils purent enfin confronter leurs diverses conclusions, Haslam prit la parole.

— Mademoiselle Barton, dit-il, vous nous avez parlé de ce trou qui ne cesse de s'élargir dans la cour. Il faut que vous sachiez qu'il n'y a qu'un remède pour arrêter la poussée de ce trou : des protons purs. Or, dans l'état actuel de la science, nous ne pouvons les créer. Il n'en demeure pas moins que, si nous pouvions obtenir une description du trou plus exacte, faite par un observateur dont l'esprit serait entraîné aux choses scientifiques, nous pourrions peut-être trouver une méthode de neutralisation plus accessible que celle des protons purs. Bref, voudriez-vous examiner l'intérieur de ce trou et nous en faire la description ?

— Croyez-vous que je le pourrais ?

— Certainement. Vous êtes devenue, par un hasard de la physique, identique au trou en formation. Si l'un de nous essayait cette exploration, il serait instantanément détruit. Mais comme vous êtes à présent composée d'électrons purs... Du reste, je ne vous aurais pas adressé cette demande si je n'avais eu la certitude que vous ne serez exposée à aucun danger.

— Très bien, dit Mademoiselle Barton en achevant son dernier sandwich. Puisque mon principal objectif est de servir la science, je considère que cette occasion est unique. Mais comment vais-je entrer dans ce trou ? Et comment en sortirai-je ? Il est sans doute très profond maintenant ?

— Autant que nous puissions nous en rendre compte, il n'a pas plus de quatre pieds. Mais il faudra vous débrouiller sans aide d'aucune sorte pour ce qui est des échelles et autres instruments analogues car ceux-ci seraient, eux aussi, consumés.

— Je ferai de mon mieux, dit la secrétaire en se levant. Il y a une autre question qui m'inquiète. Je veux parler des vêtements que je porte. S'ils ont subi la même transformation que moi, qu'arrivera-t-il quand je voudrai me changer ?

Les savants, dans l'attente d'une inspiration, se tournèrent du côté de Haslam qui était bien ennuyé.

— Des vêtements ordinaires pourraient brûler et tomber en morceaux, dit-il finalement. Vous ferez quelques essais vous-même, chez vous, et vous verrez ce qui se passera. Si vous ne pouvez porter des vêtements normaux, il vous faudra garder ceux que vous avez maintenant jusqu'à ce que nous trouvions le moyen de vous remettre dans votre état normal.

— Comment se fait-il que je sois la seule à avoir été transformée ainsi, alors qu'aucun de vous n'a été atteint ?

— Je n'en sais rien pour l'instant, répondit Haslam. Peut-être le saurons-nous plus tard. Puis-je me permettre maintenant d'insister ? Le temps passe et le trou continue à s'agrandir.

Il y eut un mouvement général en direction de l'arrière-cour. Là, sous la lumière aveuglante des lampes à arc, les savants se jetèrent des regards significatifs. Le trou s'était tellement élargi qu'il menaçait le mur extérieur du laboratoire.

— Qu'est-ce que c'est exactement ? demanda Mademoiselle Barton en regardant l'excavation. On dirait le vide parfait.

— C'est de la « substance d'univers », comme dirait Eddington, répondit Haslam qui fit à la secrétaire un bref résumé de sa théorie à ce sujet... Je me rends compte pleinement, ajouta-t-il, de la difficulté de ce que nous vous demandons, et les ténèbres opaques de ce cratère me paraissent tout à fait terrifiantes. Vous préférez peut-être changer d'avis ?...

— Pas du tout. J'ai dit que je tenterais l'exploration et je le ferai. Mais laissez-moi d'abord faire une expérience.

Elle s'agenouilla tout au bord de l'abîme. Les savants, inquiets, la regardaient. Elle hésita un long moment puis, prise sans doute d'une heureuse inspiration, elle détacha la ceinture de sa robe et l'agita dans le vide noir. La ceinture demeura telle qu'elle était et il ne parut pas qu'elle dût disparaître.

— Voilà qui prouve que vous avez raison, Docteur Haslam, dit-elle en levant les yeux. De purs électrons plongés dans un volume d'électrons purs ne sont pas endommagés. Puisque mon corps a été atteint exactement comme l'ont été les vêtements que je porte, il n'y a certainement pour moi aucun danger.

Ce point acquis, elle passa la main par-dessus le bord du trou et l'y plongeait. Il ne se passa encore rien. Elle était saine et sauve.

— Nous ne pouvons, malheureusement, songer à vous aider, dit Haslam. Il faut que vous preniez seule le risque d'entrer et de sortir.

S'il manquait peut-être beaucoup de qualités à la grise Mademoiselle Barton, elle n'était pas dénuée de courage. Elle s'appuya au bord du trou pour entrer dans les ténèbres, mais elle n'eut pas besoin de se suspendre par les doigts pour se laisser tomber : le trou n'avait pas plus de quatre pieds de profondeur. La tête et les épaules de Mademoiselle Barton dépassaient le bord lorsque ses pieds touchèrent le fond.

Elle se mit à tourner autour du trou et ce fut un spectacle étrange car elle paraissait flotter sur une tache d'obscurité absolue. Elle se rendit compte qu'elle n'était pas en danger, bien qu'elle s'enfonçât imperceptiblement à mesure que le trou se creusait. Aussi prit-elle son

temps pour procéder à son exploration. Celle-ci fut minutieuse et complète et, quinze minutes plus tard, Mademoiselle Barton se hissa hors du trou. Elle n'avait pas perdu sa transparence, mais son expression ne laissait aucun doute. C'était une expression de regret.

— Je suis désolée, Messieurs, mais je n'ai pas grand-chose à vous apprendre, dit-elle. C'est incroyable, mais la lumière de ces arcs, bien que dirigée droit sur les parois de ce trou, ne les éclaire pas le moins du monde. J'ai tâtonné là-dedans comme dans une nuit solidifiée. Et comme les instruments ne peuvent subsister dans cette ambiance, je ne puis vous donner aucun renseignement.

— Mais le trou se creuse, tout comme il s'élargit ? demanda Haslam.

— Sans aucun doute... et avec une certaine rapidité. Haslam soupira.

— Messieurs, nous avons fait tout ce que nous pouvions à ce sujet. Demain matin, nous irons chercher Ésaü Jones pour voir s'il peut nous aider. Pour l'instant, le mieux est que chacun rentre chez soi. Nous ne pouvons nous tourmenter éternellement sans prendre de repos. Je donnerai des ordres pour qu'on débarrasse le laboratoire de tous les appareils de valeur car il paraît évident que demain matin il sera détruit partiellement ou complètement. Quant à vous, Mademoiselle Barton, je vous suggère de prendre une voiture du personnel pour rentrer chez vous. Ainsi, vous n'attirez pas l'attention sur votre aspect particulier. Soyez ici demain matin à la première heure, je vous prie...

CHAPITRE IV

Le lendemain matin, au déjeuner, Ésaü Jones apprit que sa femme n'avait pas changé sa décision de le quitter. Il accepta donc la situation avec calme. La petite Hilda, ne sachant pour quelle raison sa nouvelle famille allait se diviser, se trouva dans un état de pénible indécision qui l'amena à refuser de manger.

— Mais il faut, insista Ésaü Jones. Comment pourrez-vous devenir grande et forte si vous ne mangez pas ?

L'enfant hocha la tête avec obstination.

— Je mangerai lorsque maman et vous me promettrez de rester ensemble.

Rose la regarda.

— Hilda, ne soyez pas ridicule ! Prenez tout de suite votre déjeuner !

Mais Hilda secoua la tête et se recula sur sa chaise en croisant les bras.

— À vous de décider, Rosie, dit Ésaü Jones en haussant les épaules. L'idée de nous séparer ne vient pas de moi. Vous pourriez peut-être revenir sur votre décision ? Vous ne désirez pas avoir sur les bras une enfant malheureuse, n'est-ce pas ?

On ne sait ce qu'aurait répondu Rose car, à ce moment, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Ésaü Jones, comme à son habitude, alla ouvrir. Il vit Lionel Stebbins, de l'agence immobilière, accompagné d'un individu large d'épaules, d'aspect prospère, que la bureaucratie avait marqué de son empreinte.

— Mon client, expliqua Stebbins en entrant.

De ce moment, et pendant une demi-heure, il fut impossible à Rose, à Hilda ou à Ésaü Jones de placer un mot. Mais comme l'affaire se termina par un chèque, montant du prix d'achat de la propriété, l'humeur de Rose changea considérablement.

Ésaü Jones et sa femme se retrouvèrent enfin seuls dans le hall tandis que Hilda, toujours obstinée, s'attardait pensivement au seuil du salon.

— Voilà qui va arranger agréablement la situation pour vous, Rosie, dit Ésaü Jones, souriant. Quatre mille livres ! Ce n'est pas énorme, mais la propriété ne valait pas grand-chose et cette somme assure votre confort à toutes deux pour un bon bout de temps. Je suis heureux d'avoir pu mener à bien cette affaire pour vous. Oh ! Hilda ! ajouta-t-il en apercevant l'enfant, allez donc me chercher mon havresac, voulez-vous ? Et mon chapeau. Je n'ai besoin de rien d'autre.

— Non, je ne veux pas ! répliqua Hilda d'un ton catégorique.

— Très bien, dit Ésaü Jones avec un soupir. Je peux tout aussi bien me servir de la formule D.

Presque instantanément, le havresac et le chapeau apparurent entre ses mains. Il les examina puis regarda le visage sérieux de Rose.

— Ce petit pavillon de *Upper Newton* vous conviendra parfaitement, ajouta-t-il, pensif. Vous savez où se trouve *Upper Newton* ?

Rose fit lentement un geste affirmatif. Ésaü reprit :

— Eh bien, je crois que je ne peux rien de plus pour vous. Je reprends la route et vous pourrez me faire parvenir les communications relatives au divorce à la poste de Little Mereham. Je me ferai un devoir d'aller y chercher mon courrier. Adieu, Rosie. Dommage que notre union n'ait pas tourné mieux. Adieu, petite fille.

Il prit dans ses bras Hilda qui se précipitait vers lui. Elle pleurait à chaudes larmes.

— Oncle Ésaü, je pars avec vous. Je veux aller où vous allez.

— J'en serais heureux, ma petite fille, mais ce n'est pas possible. Il faut rester avec votre maman pour veiller sur elle.

Il déposa la fillette sur le sol.

— C'est votre devoir, Hilda, et il faut que vous le remplissiez avec fermeté.

— Mais je...

L'enfant fut interrompue par un coup frappé à la porte, que suivit le carillon de la sonnette. Ésaü Jones fronça les sourcils, puis alla ouvrir. Il avait à peine entr'ouvert le battant qu'on lui tendait une longue enveloppe bleue.

— Avec les compliments de Denbury et Bayne, dit l'individu qui portait un pantalon rayé et une veste noire.

Sur ces mots, il se retira.

Inquiet, Ésaü Jones laissa la porte ouverte et revint dans le hall en regardant l'enveloppe. Rose, par curiosité pure, le rejoignit. La petite Hilda, elle, essayait de comprendre ce qui se passait. Toutes deux regardèrent la longue feuille de papier bleu qu'Ésaü Jones tirait de l'enveloppe.

Il commença à lire à haute voix :

— Le Ministre des Finances contre Ésaü Jones, au Tribunal de Première Instance...

Rose s'écria, alarmée :

— Ciel, Ésaü, c'est une sommation !

— Heu... oui, en effet, reconnu-il.

Son visage devint sombre tandis qu'il lisait le document officiel. Il était convoqué au Tribunal pour avoir fabriqué un véhicule sans les autorisations prévues par la loi.

— Quand ? demanda Rose, anxieuse.

— Heu... Demain, à Goldaming.

Il enfonça la sommation dans sa poche et se retourna vers la porte.

— J'irai comme ils le demandent. Une fois encore, Rosie, je vous dis adieu...

— Non, Ésaü, attendez un instant ! Je ne veux pas que nous nous séparions ainsi. J'ai eu tort. Je le vois maintenant.

— Vraiment ? dit-il, surpris. Vous y avez mis le temps, Rosie, vous ne trouvez pas ? Ne croyez-vous pas qu'il faudrait que vous preniez une décision ferme ? Vous ne pouvez pas continuer à donner et à retirer votre affection comme la lumière d'une lampe électrique !

— J'ai été très égoïste, dit Rose, chagrinée. Peut-être avais-je peur que nous ne puissions nous débrouiller. Mais maintenant... non, je ne peux pas vous laisser affronter tout seul ces tribunaux. Je vous ai épousé, après tout, et le mariage comporte le partage de tous les ennuis. Restez, du moins jusqu'à ce que cette stupide affaire soit terminée. En outre, si vous partiez, je ne pourrais pas venir à bout de Hilda.

— Je vois. Vous devez me garder, ne serait-ce que pour le bien de Hilda ? Oui, c'est cela. Un exemple de plus, je suppose, de l'amour maternel et, par conséquent...

— Ah ! Monsieur Jones !

Rose et Ésaü Jones se retournèrent, surpris. Un individu, habillé de vêtements de bonne coupe, apparut à la porte principale et enleva son chapeau.

— Docteur Haslam ? s'écria Rose, étonnée par cette visite inattendue.

— Oui, Madame Jones, répondit Haslam qui s'avança pour serrer la main de Rose. J'espère que je ne suis pas trop indiscret en m'introduisant ainsi chez vous ?

— Vous êtes le bienvenu, répliqua Ésaü Jones. En fait, nous ne sommes plus propriétaires de cette auberge. Du moins, ma femme ne l'est plus. Nous resterons peut-être quand même dans la région quelque temps et... Mais peu importe. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Une affaire terrible. J'ai désespérément besoin de votre aide. En fait, nous avons tous besoin de vous.

— Ah ? dit Ésaü Jones en haussant un sourcil. Continuez, Docteur.

Haslam hésita, vaguement étonné de ne pas avoir été invité à entrer au salon. Il n'arrivait pas non plus à comprendre le pli amer de la bouche d'Ésaü Jones ni le regard dur de Rose.

Haslam toussota.

— Heu... C'est à propos de l'expérience que nous avons faite. Nous avons des ennuis et nous ne trouvons pas le moyen d'en sortir. Vous pourrez sans doute, grâce à votre extraordinaire connaissance des problèmes de la matière, nous tirer d'embarras.

— À quelles conditions ? demanda Rose. Mon mari ne travaille pas

sans une rétribution appropriée.

Ésaï Jones, interloqué, la regarda. Cette décision soudaine de jouer le rôle d'homme d'affaires le prenait de court.

— Vous pourrez fixer votre chiffre, Monsieur Jones, mais je vous prie de revenir tout de suite à Londres avec moi.

Ésaï secoua la tête.

— Je regrette, dit-il. Une fois suffit ! Et pourquoi ne pas parler franchement, Docteur Haslam, et me dire que vous avez expérimenté votre principe de désintégration ? Vous vous apercevez maintenant que vous avez fait une erreur tragique ?

— Qui vous l'a dit ? demanda Haslam, irrité.

— Personne. Mais c'est pour moi l'évidence même. Il n'y a pas de problèmes normaux que la science ne puisse résoudre. C'est donc un problème particulièrement important qui vous tourmente, un problème nouveau, ce qui signifie qu'il s'agit de votre formule. Vous l'avez essayée malgré mes avertissements, n'est-ce pas ?

— Je ne pouvais faire autrement, répliqua Haslam. Aucun des savants n'a accordé la moindre valeur à votre avertissement. Vous n'êtes pas, voyez-vous, un homme de science issu des écoles. Mais, trêve de bavardages ! Venez avec moi à Londres. Nous avons déclenché une réaction en chaîne que nous ne sommes plus capables de maîtriser. Pendant la nuit, un laboratoire tout entier a été détruit. Du train où vont les choses, tout l'Institut des Hautes Études Scientifiques disparaîtra.

— C'est trop fort ! dit Ésaï Jones, haussant les épaules. Je refuse.

— Mais, Monsieur Jones, je ne suis plus le seul intéressé dans cette affaire. Tout le monde est menacé ! Il faut arrêter cela ! C'est une catastrophe terrible. Je ne comprends pas votre attitude intransigeante. Je croyais que nous avions à peu près les mêmes opinions, quoique je n'aie pas tenu compte de votre avertissement !

— Nous étions en bons termes, vous et moi, Docteur Haslam, du moins jusqu'au moment où vous et vos amis aux beaux plumages avez tenté de m'assassiner ! C'est curieux, mais je ne tiens pas du tout à être tué et je n'ai pas oublié la tentative qui a été faite.

Haslam parut déconcerté.

— Je... je ne comprends pas.

— Plus exactement, vous ne voulez pas comprendre ! rétorqua Ésaï. Car je ne m'attends pas, bien sûr, à ce que vous avouiez avoir été complice d'une tentative de meurtre.

Haslam réfléchit un instant, puis son expression changea lentement.

— Je crois savoir connaître l'homme qui est à la source de ce complot, Monsieur Jones. C'est le docteur Carfax. L'autre soir, après votre démonstration, il s'était mis dans la tête que vous étiez un homme dangereux et il a parlé de se débarrasser de vous. Je croyais

l'avoir dissuadé de mettre à exécution cette horrible idée... mais vous dites que l'on a attenté à votre vie ?

— Ma femme peut en témoigner.

— C'est la vérité même, confirma Rose, amère. Je ne comprends pas que vous, Docteur Haslam, qui êtes Président de l'Institut, vous ne soyez pas au courant.

— Et maintenant, dit Ésaü Jones, adieu, Docteur Haslam !...

— Monsieur Jones, pour la dernière fois...

— Adieu, Docteur Haslam.

Haslam serra les lèvres puis, avec un regard de détresse, il tourna les talons et partit. L'instant d'après, on entendait s'éloigner sa voiture.

— Il ne manque pas de toupet ! marmonna Ésaü Jones. Ces gens de la ville feraient, je crois, n'importe quelle démarche pour arriver à leurs fins.

— Vous n'avez pas l'intention de l'aider ? demanda Rose.

— Bien sûr que non !

— C'est stupide ! Vous lui avez dit ce que vous pensiez de lui et vous avez eu raison. Mais, cela étant, je ferais ce qu'il désire, disons... un peu plus tard. Vous avez entendu ce qu'il a déclaré ? Vous pourriez, pour cette affaire, fixer votre chiffre !

— Travailler pour ceux qui ont essayé de me tuer ? Non, jamais.

— Écoutez-moi, Ésaü, et, surtout, ne pensez pas que je veuille vous ennuyer. Vous pouvez, cette fois, gagner un tas d'argent, sans déroger à vos principes. Imposez votre prix à Haslam pour la solution de son problème. Ainsi, vous ferez aussi payer à ces savants l'attentat qu'ils ont perpétré contre vous.

Ésaü Jones se mit à sourire.

— Oui, je crois que vous avez raison, Rosie. Je ne voyais pas l'affaire sous ce jour. Dans les circonstances présentes, évidemment, je ne fais rien de malhonnête...

— Quand je prétendais que je vous ferais monter, je savais ce que je disais, Ésaü. Je m'y suis mal pris tout d'abord en tablant beaucoup trop sur le pouvoir que vous possédez. Cette fois, la méthode n'est pas la même, et c'est une méthode en laquelle vous croyez vous aussi.

— Elle n'est pas mauvaise, dit-il en lui caressant le bras. Vous voulez être dorénavant mon « manager ». Entendu ! Je vais filer immédiatement à Londres voir ce qui se passe. Pendant mon absence, vous pourriez peut-être aller jeter un coup d'œil à ce pavillon ? Vous emmèneriez Hilda avec vous.

— Je vais y aller promet-elle.

— Puis-je, pour finir, vous emprunter le prix du voyage ? Je n'ai plus un centime... et ce chèque qui est sur la table ne me servirait pas à grand-chose !

Rose eut un léger sourire. Elle lui remit l'argent qu'il demandait puis

elle le regarda descendre l'allée, le havresac sur l'épaule, le chapeau en arrière de la tête, tandis que Hilda, près d'elle, agitait frénétiquement les mains en signe d'adieu. Au dernier moment, alors qu'il arrivait à la grille, il se souvint du havresac. Il s'en débarrassa en le déposant sur une des tables proches.

*
* *

Lorsqu'il se présenta plus tard à l'Institut des Hautes Études Scientifiques, l'huissier se promenait de long en large dans le hall opulent.

— Docteur Haslam ? répéta-t-il en réponse à la demande d'Ésaü Jones. Une minute, Monsieur.

Il n'y avait pas longtemps que Mark Haslam était de retour et il se dépêcha de rejoindre Ésaü Jones dans le hall. L'expression de soulagement de son visage était extraordinaire.

— Le ciel en soit loué, Monsieur Jones, le ciel en soit loué ! s'écria-t-il en serrant longuement la main d'Ésaü. C'est tout ce que je trouve à dire. Vous avez décidé de nous aider, n'est-ce pas ?

— Moyennant rétribution, oui. Je vous dirai mon prix quand j'aurai vu de quoi il s'agit.

— Alors, venez vite par ici ! C'est un problème terrifiant, du moins pour nous.

— Y compris le Docteur Carfax ? demanda sèchement Ésaü Jones.

— Lui compris, oui. Je ne l'ai pas encore interrogé sur le sujet dont vous avez parlé, mais je le ferai. Pour l'instant, l'autre affaire, par son importance, m'absorbe entièrement.

— En ce qui me concerne, Docteur, l'attentat dont j'ai failli être victime revêt une bien plus grande importance et j'interrogerai moi-même plus tard le docteur Carfax. J'ai laissé partir ses hommes de main parce qu'ils n'étaient que des instruments, mais j'agirai autrement avec celui qui les a envoyés.

Mark Haslam laissa tomber le sujet, et jusqu'à nouvel ordre, Ésaü Jones en fit autant. Mais ce dernier comprit fort bien pourquoi un nuage de consternation s'étendit sur le visage austère de Carfax lorsque celui-ci le vit entrer aux côtés de Haslam.

— Monsieur Jones a changé d'idée, Messieurs, s'écria Haslam, ravi. Je suis sûr que bientôt tous nos ennuis prendront fin. Oh ! Pardonnez-moi, Mademoiselle Barton, de ne pas vous avoir présentée... Monsieur Jones... Mademoiselle Barton.

Ésaü Jones, son chapeau de paille à la main, s'inclina.

— Je vois, fit-il remarquer, qu'à l'exception des électrons, vous avez été dépouillée de tous vos éléments constitutifs.

À cette lumineuse explication de la semi-transparence de la

secrétaire, les savants se regardèrent.

— Que vous disais-je ! s'écria Haslam. Il a déjà saisi le nœud du problème !

— Pas entièrement, corrigea Ésaü Jones. Rappelez-vous que je connais votre formule jusqu'en ses moindres détails. Je suis, par conséquent bien placé pour imaginer ce qui est arrivé, du moins à Mademoiselle Barton. Vous m'expliquerez peut-être plus tard comment elle s'est trouvée mêlée à cette affaire ?

— Sûrement, consentit Haslam. Pour l'instant, jetez un coup d'œil au laboratoire contigu, ou plutôt à ce qui en reste, et vous verrez vous-même contre quoi nous luttons.

Il conduisit Jones à l'extérieur de la vaste salle et celui-ci eut le loisir d'examiner le spectacle d'une destruction remarquablement ordonnée. Ordonnée en ce sens que le trou d'ombre, en s'élargissant, avait nettement taillé tout ce qu'il rencontrait, laissant un bord tranchant entre les parties restantes et celles qui avaient disparu. On voyait donc un large orifice bordé, à l'arrière-plan, par les murs démolis de la cour et, en avant, par le laboratoire en partie effondré.

— Et voilà, dit Haslam, la voix grave. Une réaction en chaîne du « deuxième » degré. Nous avons, sans succès, essayé tous les moyens imaginables pour l'arrêter.

— C'est dommage que vous n'ayez pas tenu compte de mon avertissement, dit froidement Jones.

— Là n'est pas la question, je crois, intervint brutalement Carfax. Le mal est fait et il est urgent de le réparer.

— Fixez votre chiffre, ajouta Haslam.

Ésaü Jones garda le silence un long moment. Il contemplait le trou qui lentement s'élargissait. Une expression de perplexité s'étendit sur son visage.

— Tout à fait étrange, dit-il enfin en levant les yeux vers les savants. J'ai essayé toutes les formules que je connais, de D jusqu'à A, sans résultat. Pour remettre les choses en état, il faudra un travail spécial.

Carfax eut un sourire sceptique.

— Je m'y attendais. Ce que l'on vous demande est tout à fait différent des brillants tours de prestidigitation que vous avez réalisés en guise de démonstration, n'est-ce pas, Monsieur Jones ?....

Ésaü lui jeta un regard sévère.

— C'est un mensonge, Docteur Carfax, et vous le savez. Il n'y avait aucune prestidigitation dans ma démonstration.

— Tenons-nous-en aux faits ! interrompit Haslam, pressant. Il s'agit de ce trou. Pouvez-vous en arrêter l'extension, Monsieur Jones ?

— Je puis essayer, oui. Il ne m'est toutefois pas possible de garantir le succès de mes efforts.

— Pas possible ? répéta Haslam, étonné. Vous disiez, il me semble,

que vous saviez tout ? Que toutes les formes de la matière vous obéissaient ?

— En effet, mais rendez-vous compte que ceci n'est pas une forme de matière. C'est une *absence de matière*, d'où la nécessité d'établir une formule spéciale que j'appellerai : plus A. Mes émoluments seront de cinquante mille livres. Vingt-cinq mille maintenant et vingt-cinq mille quand le travail sera fait. Si j'échoue, je vous retournerai les vingt-cinq mille livres que vous m'aurez remis tout d'abord.

Haslam jeta un regard embarrassé à Carfax.

— Le Docteur Carfax est le trésorier de l'Institut, expliqua-t-il. C'est à lui de dire ce qu'il va faire.

— Ce que je vais faire ? rétorqua Carfax. Rien ! Je crois que c'est clair ?... Est-ce que vous nous prenez pour des imbéciles, Jones ? Qu'est-ce qui vous empêcherait de disparaître avec les vingt-cinq mille livres et de ne jamais revenir ?

— Il se trouve, voyez-vous, que je suis un honnête homme, ce qui vous dépasse certainement ! Aimeriez-vous que j'explique à vos confrères à quel incident je fais ici allusion ?

Carfax hésita, le visage assombri. Ésaü Jones, qui le regardait en face, reprit :

— En vérité, la solution de ce problème ne me concerne pas ! Franchement, je sais ce que je peux réaliser grâce à mon pouvoir de contrôle sur la matière et, en dernier ressort, je pourrai créer une machine de l'espace qui nous transportera, ma femme, sa fille et moi, sur un autre monde où nous rebâtirions notre foyer. Par conséquent...

— Une minute ! jeta Haslam, anxieux. Vous ne pensez pas que cette réaction en chaîne soit si grave qu'elle puisse dévorer le monde tout entier ?

— Si on ne l'arrête pas, c'est exactement ce qu'elle fera. Je suis, je crois, la seule personne qui soit susceptible d'empêcher pareille catastrophe. Mais, puisque le Docteur Carfax préfère me tuer que me payer, je ferais mieux de me retirer.

— Vous tuer ? répéta Carfax. Que diable voulez-vous dire ?

— Si je m'expliquais plus clairement, ça ne serait pas très agréable pour vous, Docteur, ne croyez-vous pas ? dit Ésaü en haussant les épaules. Et mon sentiment de la justice est tel, continua-t-il, que si je ne reçois pas le salaire que j'ai demandé, je me croirai obligé, je le crains, de faire une communication à la presse sur ce qui se passe... en ce qui concerne ce trou, mon salaire, et vous, Docteur Carfax.

Tous les savants, à l'exception de Haslam, parurent intrigués. Carfax, comprenant la menace, et voyant que sa tentative de meurtre risquait d'être dévoilée, fit un effort pour paraître plus coulant.

— Bien entendu, dit-il, il faut que nous arrêtions la poussée de ce trou. Vous aurez votre rétribution, Monsieur Jones, moitié avant votre

départ. Voulez-vous maintenant vous mettre à l'œuvre.

— Je ne puis travailler ici, il faut que j'examine le problème à fond, loin de toute agitation. Je peux toutefois vous affirmer que rien de ce qui apparemment a été consumé par le trou n'a été détruit.

— Vous voulez parler de la conservation de l'énergie ? demanda Haslam.

— Pas du tout. C'est simplement que cette réaction en chaîne a détruit l'équilibre des atomes et changé ainsi leur aspect naturel, même dans les radiations des ondes lumineuses. Dès que l'équilibre sera rétabli, tout reprendra sa place. L'état actuel est une illusion de matière, si l'on peut dire.

— Quoi que ce soit, essayez d'arranger cela ! dit sèchement Carfax. Pendant que nous y sommes, pouvez-vous expliquer pourquoi Mademoiselle Barton est si étrangement « transformée » alors qu'aucun de nous, les hommes, n'a été atteint ?

Ésaü se retourna pour regarder la secrétaire, puis il sourit.

— Pour des savants, dit-il, vous n'êtes pas très brillants. N'avez-vous pas encore appris que, pour des raisons scientifiques, la femme représente l'électron, c'est-à-dire l'élément négatif, et l'homme le proton, c'est-à-dire l'élément positif, tandis que l'enfant en gestation représente le neutron qui est neutre ? Ce formidable retournement que vous avez provoqué, Docteur Haslam, dans les éléments de base des forces matérielles, devait naturellement atteindre tous les objets dans lesquels prédominait l'élément électronique. C'est pourquoi Mademoiselle Barton a été transposée dans l'état purement électronique qui lui est naturel alors que vous, les hommes, qui êtes protoniques, n'avez pas été atteints. Le changement que nous constatons ici est certainement en liaison avec l'existence des électrons qui eux, bien que dépouillés, sont présents, alors que tout le reste a disparu.

— Oui, c'est assez plausible, reconnut Haslam. Et votre raisonnement confirme mes propres déductions. C'est pourquoi je pense que seuls des protons purs pourront rétablir l'état normal des choses... Or, à moins bien entendu que vous puissiez arriver au contrôle absolu de cette matière-là également, il est impossible, comme vous le savez, de créer des protons purs.

— Difficile, admit Ésaü Jones, mais non impossible. Toutefois, il faut que j'étudie la question à fond. Si vous voulez bien me donner mon chèque, Messieurs, je vais me retirer. Je vous donne ma parole que je reviendrai dès que j'aurai trouvé une solution...

Dix minutes plus tard, Ésaü Jones, plongé dans ses réflexions, retournait à la gare. Il arriva à *Little Mereham* juste à temps pour se faire ouvrir un compte à la banque avant la fermeture. Puis il continua sa route vers l'Auberge de la Forêt. Là, il trouva Rose en plein travail.

Elle dirigeait la vente des meubles dont elle n'avait pas besoin.

— Il y a un repas à la cuisine, dit-elle à Ésaü lorsque celui-ci s'approcha. Mettez-vous où vous trouverez de la place. J'ai vu le pavillon et je l'ai acheté, ce qui me laisse trois mille livres. Vous aviez raison, c'est tout ce qu'il nous faut. Comment vous êtes-vous débrouillé, à Londres ? Vous avez tenu bon au sujet de vos appointements, j'espère ?

— Oui, certes. Vingt-cinq mille livres à la banque, plus vingt-cinq mille à suivre. Il y a cependant un risque. Si j'échoue, je ne recevrai pas un centime et il me faudra rembourser ce que j'ai reçu.

— Si vous échouez ? dit Rose, le regardant, étonnée. Mais c'est impossible ! Vous ne pourriez pas échouer !

— Pour cet bonnes paroles, merci de tout cœur, murmura-t-il.

*

* *

Il venait d'achever son repas, et il réfléchissait toujours, lorsque Rose revint. Elle avait achevé la vente des meubles. Hilda la suivait en dansant. Elle se dirigea immédiatement vers son oncle Ésaü.

Rose annonça :

— J'ai vendu les meubles dont nous n'avions plus besoin. Demain, nous partirons avec ce qui reste pour nous installer dans le pavillon.

— Vous vous êtes donc finalement résignée à vivre à la campagne ?

— Non, ce n'est pas de la résignation. J'en suis arrivée à la conclusion que c'est le mode de vie le moins cher. Lorsque j'aurai besoin d'aller en ville, je pourrai toujours m'y rendre. En tout cas, c'est ce que vous désiriez, n'est-ce pas ?

Ésaü Jones se leva pour entourer de son bras les épaules de sa femme.

— Je crois, Rosie, que nous commençons à nous comprendre, murmura-t-il.

— Sans doute, dit-elle avec un sourire un peu ambigu. Qu'est-ce que c'est que ce problème qu'on vous a demandé de résoudre, Ésaü ? Il n'a rien qui puisse vous arrêter, je suppose ?

— Une seule chose. Je suis là aux prises avec l'absence de matière, non avec sa présence. Cependant, je vais chercher. Je ne laisserai pas échapper cinquante mille livres sans lutter de toutes mes forces, croyez-le. Mais laissez-moi seul pour que je me mette au travail.

Il prit du papier dans le bureau, puis, armé d'un crayon, sortit devant la maison, dans le jardin plein de feuilles. Là, il s'attela à la besogne, son vieux chapeau cabossé rejeté en arrière.

Rose, qui avait suffisamment à faire de son côté, le laissa seul après avoir donné à Hilda l'ordre formel de ne pas déranger son oncle.

À Londres, pendant ce temps, les événements se précipitaient. Un

phénomène aussi insolite que ce trou qui grandissait sans arrêt, ne pouvait être longtemps dissimulé. D'autant plus que le second mur de la cour s'effondra et qu'un lac d'épaisses ténèbres apparut dans la grand'rue, tandis que le cratère du Vide continuait implacablement à s'étendre.

Vers le milieu de l'après-midi, les premières éditions des journaux du soir débordaient de questions à ce sujet. Ces questions restaient sans réponses, car les savants, persuadés qu'Ésaü Jones tirerait quelque chose de son cerveau, s'étaient refusés à faire savoir quel danger, représentait en réalité cette excavation.

Mais la discrétion des savants ne pouvait tenir devant la légitime curiosité du téléphone, du gaz et de l'électricité. Leurs câbles et leurs conduites étaient coupés, et il n'y avait pas de fuite de gaz, ce qui était bien surprenant. Ils envoyèrent sur place quelques ingénieurs et des équipes d'ouvriers avec l'ordre d'effectuer rapidement les réparations. Les savants, ignorants de cette décision, ne furent informés qu'après la disparition complète de trois ouvriers qui avaient essayé de descendre dans le gouffre avec leurs outils. Les autres avaient reculé et, saisis d'une épouvante superstitieuse, s'étaient éloignés.

Dans le bureau de l'Institut, les appels stridents des téléphones retentirent. Mark Haslam travaillait avec acharnement à trouver le moyen scientifique de produire des protons purs, pour le cas où les efforts d'Ésaü Jones n'aboutiraient pas. Carfax, quelles que fussent ses inclinations personnelles, était d'abord, et avant tout, un homme de science. Aussi aidait-il Haslam. Les autres physiciens, qui n'avaient pas les connaissances suffisantes pour se mesurer avec ce problème, étaient partis depuis longtemps.

— Au diable, ce téléphone ! s'écria à la fin Carfax en rejetant le crayon avec lequel il travaillait.

Il s'approcha de l'appareil et arracha l'écouteur de son support.

— Oui ? Ici, le Docteur Carfax. Institut des Hautes Études Scientifiques.

— Ici, Scotland Yard, Docteur. Commissaire-adjoint Dale à l'appareil. Qu'est-ce que toute cette histoire qui se passe à Kensington devant votre Institut ? Il y a un embouteillage formidable, un énorme rassemblement de gens et une espèce de trou qui sort de la cour arrière de l'Institut. Si c'est une expérience, arrêtez-la, je vous prie. Vous empêchez la circulation.

— Oh ! Cessez de m'ennuyer, répondit Carfax, impatient. C'est un accident de la Nature. Détournez la circulation et éloignez tout le monde. Ce trou est extrêmement dangereux.

— Je le sais et c'est pour cette raison que je vous téléphone. Trois hommes de la compagnie du téléphone ont déjà été tués et il va falloir que vous vous expliquiez à ce sujet.

— Nous ne le pouvons pas. Il n'y a pas d'explication, d'ailleurs !... Vous êtes libre d'agir à votre guise...

Troublé, Carfax raccrocha. Haslam, qui était plongé dans des calculs ardu, ne le questionna point, mais il perçut d'une manière subconsciente ce qui occasionnait toute cette agitation.

Cependant, il est impossible d'avoir en plein Kensington un trou de Vide Absolu en cours d'extension, sans provoquer dans les hautes sphères administratives un violent bouleversement.

Scotland Yard, considérant qu'il avait été congédié avec beaucoup trop de désinvolture par l'irascible Carfax, agit promptement, et des escouades d'agents furent envoyées dans la région sinistrée. Ceux-ci éloignèrent les gens et détournèrent la circulation, – comme l'avait conseillé Carfax, – après quoi on essaya d'entourer d'une corde la surface dangereuse. Mais, à mesure que le trou s'élargissait, il fallait étendre le cercle de corde et les magasins luxueux placés vis-à-vis de l'Institut se trouvèrent bientôt menacés. Le trou, rongéant la matière, s'élargissait dans toutes les directions...

Le Commissaire-adjoint Dale était tenu au courant par la radio téléphonique. Craignant de se faire blâmer par ses chefs à la suite de cette histoire, il estima plus prudent de faire son rapport à son supérieur. Il appela le Commissaire-en-Chef qui, à son tour, demanda au Secrétaire d'État quelles mesures on devait envisager. Comme le Secrétaire d'État n'en avait pas la moindre idée, c'est le Premier Ministre en personne qui fut consulté.

Finalement, au début de la soirée, alors que le second laboratoire de l'Institut s'effondrait autour d'eux, Carfax et Haslam entendirent sonner le dernier téléphone utilisable de l'établissement. Ils étaient convoqués chez le Premier Ministre pour une audience urgente. Une voiture les attendait derrière l'Institut. Elle les conduisit rapidement à Downing Street.

— Comme vous le savez, Messieurs, leur dit le Premier Ministre, c'est à moi qu'incombe, en dernier ressort, la responsabilité de la sécurité publique. Comme il paraît impossible de demander à d'autres que vous un rapport raisonnable, veuillez m'expliquer ce qui se passe à Kensington.

Le Premier Ministre avait posé une question précise. Carfax paraissait résolu à ne pas se compromettre, Haslam fut donc bien obligé de répondre.

— Quelque chose de dangereux, Monsieur le Premier Ministre, quelque chose de très dangereux. Ce trou est un espace de Vide intégral. En quelque sorte, l'opposé d'une explosion. En d'autres termes, de même que l'Univers, autrefois, s'est formé, maintenant il se défait. C'est le contraire exactement de la création. C'est... c'est une *décréation*, si je puis ainsi m'exprimer.

— Servez-vous du mot qui vous plaira, Docteur Haslam, le jargon scientifique n'est pas mon fort. Seulement, il faut arrêter cette histoire. Vous rendez-vous compte des embarras qu'elle nous cause ?

— Oui, bien sûr !... Mais... voyez-vous, Monsieur le Premier Ministre, ce qu'il y a de tragique, c'est qu'on ne peut arrêter cette catastrophe. J'aurais envoyé plus tôt des avertissements si je n'avais été si occupé à essayer de prendre en main la situation. Il s'agit ici d'une réaction qui jamais encore ne s'était produite. Je suis néanmoins convaincu que nous aurons une solution du problème d'ici peu.

— Vous êtes en contradiction avec vous-même, fit remarquer le Premier Ministre. Vous venez de dire qu'on ne peut pas arrêter l'extension de ce trou et maintenant, vous prétendez qu'on va trouver d'ici peu la solution de ce problème.

— Je veux dire que j'ai un expert qui s'en occupe. Dans deux jours, il sera prêt à agir ; peut-être même plus tôt...

— Un expert de l'Institut des Hautes Études Scientifiques ?

— Non. C'est un... un chercheur solitaire. Il a une compréhension très profonde des lois physiques.

— Son nom ?

— Ésaï Jones.

— Je n'en ai jamais entendu parler, dit le Premier Ministre, brusque. Quels sont ses titres ? C'est un savant qualifié, bien entendu ?

— Non, c'est un amateur, intervint Carfax, aigre. Mais il a l'air de connaître son affaire.

— Écoutez, Messieurs, dit le Premier Ministre, sérieux. Nous nous trouvons dans une situation extrêmement dangereuse, vous le reconnaissez. Des vies et des biens sont en danger. Or vous admettez que vous ne pouvez venir à bout vous-mêmes de la difficulté, et vous venez me parler d'un amateur que personne ne connaît et qui ne possède aucun titre académique ! Je vous interdis d'employer cet individu, car je suis persuadé que son intervention ne fera qu'aggraver les choses.

— Pas du tout ! s'écria Haslam, inquiet. En vérité, il est notre seul espoir, croyez-moi !

— De votre point de vue, peut-être. Mais il faut que je tienne compte du public. Le pays n'acceptera certainement pas qu'un inconnu essaie d'arranger cette affaire purement scientifique. Je maintiens ma décision. Faites immédiatement un rapport à l'Association Scientifique Internationale en exposant ce qui s'est passé ; les meilleurs cerveaux de tous les pays pourront se mettre tout de suite au travail.

— Cela ne changera rien à la situation ! protesta Haslam. Je sais exactement ce qui a entraîné cette catastrophe, puisque c'est moi qui l'ai déclenchée. Si je n'arrive pas à trouver un moyen de l'arrêter, comment d'autres savants le pourraient-ils ?

— Et vous croyez sincèrement qu'un amateur y arriverait ?

— Vous avez sans doute lu le compte rendu de la démonstration qu'il a faite à l'Institut, il y a deux jours ? Ou peut-être en avez-vous entendu parler ? insista Haslam.

— Maintenant que vous le mentionnez, je me rappelle en effet quelque chose de ce genre, reconnut le Premier Ministre. Mais un tour de magie, même habile, a peu de rapport avec la désintégration qui s'effectue dans cette crevasse.

Haslam hésita. Puis :

— Ce n'était pas un tour de magie comme l'ont expliqué avec peu d'intelligence des reporters dénués de toute culture scientifique. Ésaï Jones est le maître absolu de la matière et c'est le seul homme au monde qui puisse trouver la solution de ce problème.

Le Premier Ministre hocha la tête.

— Cela ne me suffit pas, Docteur Haslam. Suivez les instructions que je vous ai données et priez ce Jones d'arrêter ses efforts. C'est mon dernier mot, Messieurs.

Il était impossible de s'élever contre le Premier Ministre puisque c'était celui-ci qui, en dernier ressort, devait statuer. Aussi Haslam et Carfax prirent-ils congé.

Mais lorsqu'ils se retrouvèrent dans Downing Street, ils se regardèrent.

— Nous n'avons plus qu'une chose à faire, dit Haslam avec résolution, c'est d'aller demander à Jones de se dépêcher. Au diable le Premier Ministre ! Il parle d'un sujet qui est en dehors de sa compétence.

— Vous ne le pouvez pas, Haslam, et vous le savez. Si vous osez utiliser la compétence de Jones, les autorités se saisiront de lui et l'enfermeront. On ne lui permettra pas de s'approcher du trou... Je ne crois d'ailleurs pas que, même si on lui laissait la liberté de le faire, il pourrait aboutir à quoi que ce soit.

— Si c'est votre opinion, pourquoi lui avez-vous versé vingt-cinq mille livres ? Était-ce que vous vouliez le calmer pour qu'il ne divulgue pas votre tentative de le faire supprimer par deux tueurs engagés par vous ?

— Franchement, oui. Je continue à ne pas croire aux pouvoirs qu'il prétend posséder.

— Alors, pourquoi vous êtes-vous donné la peine de le faire tuer ? Et pourquoi vous êtes-vous exposé à un tel risque ? Au moment où vous vouliez me mêler à votre complot, vous m'avez dit que Jones avait une telle puissance qu'il pourrait, s'il le voulait, dissoudre le monde.

— Je le pensais alors. Depuis, j'ai vu à quel point il est impuissant. Devant ce trou, par exemple. S'il était le maître de la matière qu'il

prétend être, il aurait tout de suite remis celle-ci dans son état normal et empoché la totalité des cinquante mille livres. Mais il a touché la moitié de la somme et il a disparu pour réfléchir. Je crois que nous ne le reverrons plus.

— Il faut que nous le retrouvions ! Nous ne pouvons pas permettre que l'Institut perde pour rien vingt-cinq mille livres !

— Je rembourserai l'Institut, dit Carfax. Je considère que l'argent a été versé pour acheter le silence de Jones. Il ne faut pas que ma réputation soit entachée.

Tout en discutant de la sorte, ils étaient arrivés au coin de Downing Street. Carfax voulut appeler un taxi pour retourner à l'Institut, mais Haslam secoua la tête.

— C'est inutile, Carfax. Nous n'avons plus la situation en main et l'Institut, d'ailleurs, est à peu près effondré ou, tout au moins, le sera dans quelques heures. Dorénavant, c'est la police, sous le commandement du Premier Ministre, qui s'occupera de tout. Non, je vais chercher Jones et l'inciter à se dépêcher. D'ailleurs, il habite sur le chemin qui mène chez moi. Ma voiture se trouve au garage de Whitehall où je l'avais laissée ce matin pour une réparation de peu d'importance. Heureusement pour moi, car elle aurait disparu dans le trou pendant que nous étions dans le laboratoire, absorbés par nos vains calculs.

— Comme vous voudrez, dit Carfax, bref. Mais laissez-lui le chèque que je lui ai remis. Je rembourserai la caisse.

— Si Jones est honnête, comme je le pense, il me rendra le chèque. Croyez-moi, Carfax, je ne ferai rien pour vous couvrir. Vous méritez d'être démasqué.

Carfax lui jeta un regard sombre et s'éloigna. Haslam prit la direction opposée pour se rendre au garage de Whitehall.

CHAPITRE V

Il était presque dix heures et demie lorsque, dans le calme du soir d'été, la puissante Jaguar de Mark Haslam se rangea devant l'Auberge de la Forêt. Ésaü Jones, allongé devant l'une des tables du jardin, paraissait presque endormi. Il y avait sur la table un verre de bière à moitié vide et une pile de papiers.

Au bruit des pas de Haslam, Jones se redressa rapidement.

— Docteur Haslam ! dit-il en se levant. Qu'y a-t-il ? Les choses ont empiré ?

— Infiniment.

Haslam s'assit devant la table et se mit à lisser pensivement les poils de son chapeau avec le poignet de sa jaquette.

— Ce maudit trou traverse tout Kensington. C'est terrifiant ! Mais, dites-moi, où en êtes-vous ?

Ésaü Jones fit des mains un geste découragé.

— Nulle part. Voulez-vous un verre de bière ? Ma femme vous le servira. Elle est dans la maison en train de préparer le déménagement...

— Non, merci, pas de bière, déclina le docteur. Puis :

— Que voulez-vous dire, Jones ? Vos travaux restent-ils sans résultat ?

— Exactement. Vous voyez ces papiers ? Je travaille à ce problème depuis mon retour ici, mais je n'arrive pas à établir une formule. Je suis arrêté parce qu'il faut passer de rien à quelque chose. Et c'est un exercice que je n'ai jamais fait. J'ai toujours raisonné à partir du point opposé. C'est comme si on essayait d'écrire de la main gauche quand on est droitier, vous saisissez ?

— Alors, que faisons-nous ? demanda Haslam, absolument épouvanté.

— Je vous rends votre argent, je subis le profond mécontentement de ma femme et je reconnais qu'il y a là un problème scientifique qui dépasse ma compétence... C'est dommage, mais c'est ainsi.

— La réponse se trouve dans les protons, insista Haslam. Si nous pouvions en obtenir suffisamment et les mettre dans ce Vide, je sais que tout redeviendrait normal instantanément. La réaction en chaîne serait arrêtée par le rétablissement immédiat de l'équilibre électrique. Ne pouvez-vous trouver un moyen de créer ces protons ? Ésaü Jones réfléchit.

— Je... peut-être. Mais je n'en suis pas sûr. Dans le cas des protons comme dans celui des électrons, il faut une connaissance exacte de ce qui les compose. Personne ne le sait réellement. On les tient simplement pour des charges électriques tellement minuscules que

l'esprit ne peut les concevoir. C'est, pour travailler, du matériel vraiment inconsistent. Il en est tout à fait autrement lorsque la matière est complète. Je forme d'abord une image mentale et la force de la pensée que je crée en amène la matérialisation. Les atomes et leurs composés, produits par les ondes mentales objectives, se mettent à leur place.

Haslam opina. Ésaü reprit :

— Mais qui a jamais vu un proton ou un électron ? Qui peut savoir à quoi ils ressemblent et les créer dans leur individualité ? Nous en arrivons à ceci, Docteur Haslam : je ne peux créer de la matière que si je peux me la représenter. Lorsque la matière ne peut être évoquée sous une forme visible, je ne puis former d'image mentale. C'est clair, n'est-ce pas ? D'où la difficulté de créer un proton, ou une masse de protons. D'où aussi la difficulté de ramener à la normale cet état *négatif* qui existe dans le trou, alors qu'au contraire je puis produire tous les objets que je peux me représenter d'une façon positive. Voyez, un exemple... Vous connaissez Paris, je suppose ?

Ésaü Jones s'arrêta un instant pour montrer du doigt, à travers une trouée de la haie, la prairie lointaine. Haslam fixa son regard de ce côté et eut un sursaut. Sur le fond gris-bleu du crépuscule qui s'assombrissait, une réplique de la Tour Eiffel apparut dans un éclair et disparut presque aussi rapidement.

— Quand je m'enfonce dans le détail des composantes de la matière, je suis perdu, acheva Ésaü Jones, découragé.

— Je vais vous faire une suggestion, murmura Haslam, pensif. Laissons de côté, pour l'instant, votre don de créateur et concentrons-nous sur le moyen de produire, par les méthodes scientifique normales, un écoulement de protons. Vous savez, dites-vous, tout ce qu'il y a à savoir en fait de science. Mettons-nous donc à la besogne. Je vous aiderai volontiers. Je travaillerai toute la nuit s'il le faut, mais il est indispensable que nous obtenions un résultat.

— Nous ne perdrons rien à essayer, consentit Ésaü Jones qui se leva. Rentrons prévenir ma femme que nous allons veiller tard. Je vais faire entrer votre voiture dans l'étable convertie en garage qui se trouve à côté de la maison. Ainsi, elle ne gênera pas la circulation.

Haslam se leva lui aussi. Puis, fasciné malgré lui, il regarda sa Jaguar, dont le moteur se mettait carrément en marche. La voiture, guidée par une invisible main, contourna l'angle de la maison et disparut tout près, dans l'étable aménagée en garage.

— J'aime me livrer de temps en temps à ces sortes d'exercices mentaux, expliqua Ésaü Jones en rassemblant ses notes. Je m'assure ainsi que mon emprise ne se perd pas.

— Elle ne se perd certainement pas ! dit Haslam. Avez-vous le téléphone ici ? Je dois prévenir ma femme.

— Dans le hall. Faites comme chez vous.

Pendant que le docteur téléphonait, Ésaü Jones mit Rose au courant de ce qu'ils se proposaient de faire. Résolue à ne pas modifier son changement d'attitude, elle n'éleva aucune objection. Elle laissa les deux hommes en tête-à-tête au salon et se retira dans sa chambre.

*

* *

Ésaü et le docteur s'étaient installés dans le modeste living du rez-de-chaussée.

— Le mobilier est restreint, mais il suffit, dit Ésaü Jones en souriant. À l'occasion, je pourrai le compléter. Mais il nous faut de la lumière électrique.

Elle apparut, brillante et claire, au milieu du plafond. Les deux hommes s'assirent et se mirent à discuter. De temps en temps, un verre de bière apparaissait comme par magie près du coude d'Ésaü Jones, et une tasse de café et des sandwiches, que consommait Haslam.

Ainsi, ils parlèrent, tracèrent des chiffres, discutèrent encore, essayant une théorie, la rejetant, en essayant une autre.

— À propos, dit Haslam dans un intervalle de repos, le gouvernement m'a donné l'ordre de vous empêcher de travailler à ce problème. Mais j'ai une telle confiance en vous que j'ai passé outre. Cependant, vous pourriez avoir des ennuis et je tiens à vous prévenir. Il est possible que l'on tente de vous empêcher par la force de participer au travail.

Ésaü Jones sourit.

— Si j'arrive à tenir l'idée juste, il faudra autre chose que le gouvernement pour m'empêcher d'agir !

— Si vous y arrivez. Nous en sommes encore bien loin, il me semble.

— Je me le demande...

Ésaü Jones laissa tomber son menton sur sa poitrine et écarta les jambes.

— La solution est peut-être plus simple que nous le pensons. Dites-moi, Docteur... Cette secrétaire dont je ne sais plus le nom, a-t-elle un ami ?

— Quoi ? s'écria Haslam en fixant sur son interlocuteur des yeux ronds, vous voulez parler de Mademoiselle Barton ?

— C'est cela. Celle qui est devenue transparente. A-t-elle un fiancé ?

— Je ne le lui ai jamais demandé, dit Haslam en tressaillant légèrement. J'en doute, vu l'intérêt extraordinaire qu'elle porte à la science. Elle n'est pas de la catégorie des femmes qui ont besoin d'une amitié.

— Néanmoins, c'est une femme ! dit Ésaü Jones en levant un doigt. Pour cette raison parfaitement logique, il est possible qu'un homme ait vu en elle son idéal, d'un point de vue scientifique ou autrement. Pouvez-vous atteindre Mademoiselle Barton par le téléphone ?

— Je le pense, oui... chez elle. Mais... à quoi diable voulez-vous en venir ? Nous cherchons des protons.

— Je sais. C'est ça le point. Essayez donc d'avoir Mademoiselle Barton, je vous prie...

Haslam, déconcerté, obéit et passa dans le hall. Il resta absent cinq minutes. Lorsqu'il revint, il fit un geste d'affirmation.

— Oui, elle est fiancée, figurez-vous ! Elle porte même, dit-elle, une bague de fiançailles, mais je ne l'avais jamais remarquée. Elle a pensé, je crois, que j'étais fou de poser une telle question. Elle m'a dit que j'aurais dû, étant marié, avoir plus d'expérience.

Ésaü Jones partit d'un grand éclat de rire.

— Ce n'est pas drôle, fit remarquer Haslam avec aigreur. En fait, c'est une question qui est absolument étrangère à celle qui nous occupe.

— Au contraire ! Rappelez Mademoiselle Barton. Dites-lui d'aller chercher son fiancé et de venir ici tout de suite avec lui.

— Mais, voyons, il fait nuit.

— Peu m'importe que ce soit le moment du jugement dernier ! Appelez-les ! C'est très important, je vous assure !

Complètement déconcerté, mais décidé à faire confiance au génie de Jones, Haslam fit ce qu'on lui demandait. Lorsqu'il revint, il sursauta violemment à la vue d'un équipement électronique complet placé à côté de la table.

— D'où vient tout cela ? demanda-t-il.

— Formule D, répliqua Ésaü Jones, le regard absent. Viennent-ils ?

— Oui... mais l'idée n'a guère enchanté Mademoiselle Barton.

— Cela n'a aucune importance... Ce que vous voyez-là, Docteur Haslam, est un équipement électronique d'une espèce supérieure, tellement supérieure même qu'il n'en existe nulle part de semblable. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est un morceau d'infiniforme. Voyons... Vous avez dit que tous les éléments de la Table Périodique s'y trouvaient mêlés, n'est-ce pas ? Oui, je me rappelle nettement la formule.

On entendit un soudain cliquetis et un morceau d'infiniforme apparut sur une petite étagère au-dessus de l'un des appareils. Haslam eut un regard inquiet.

— Une minute, Jones ! Où voulez-vous en venir ? Si j'en crois ce qui m'environne, je pense que votre but est de désintégrer un morceau d'infiniforme, comme je l'ai fait, avec cette différence que vos appareils n'ont pas la même forme que les miens.

— C'est exact, reconnu Ésaü Jones, placide.

— Mais il ne faut pas ! C'est exactement ce que j'ai fait, et voyez ce qui est arrivé !

— Vous n'avez pas pris les précautions voulues, Docteur Haslam. Moi, je les prendrai ! Il faut maintenant que nous attendions l'arrivée de Mademoiselle Barton et de son fiancé.

Haslam ouvrit la bouche et la referma. Il y avait un tas de questions qu'il désirait poser, mais il voyait, à l'expression d'Ésaü Jones, que celui-ci ne répondrait pas. Il venait de faire surgir un autre verre de bière qu'il vidait avec une intense satisfaction.

— Ne prenez pas cet air abattu, Docteur, dit-il avec une nuance de reproche.

Il déposa son verre de bière et dit :

— Le problème est résolu, maintenant. Complètement résolu ! Et je pourrai me faire payer par le docteur Carfax jusqu'au dernier centime.

— Résolu ? Je ne vois pas comment ! ricana Haslam, décontenancé.

— Vous verrez. Ce n'est pas, en fait, par l'application d'une de mes formules. Je vais me servir d'une loi scientifique. Enfin, qu'importe, pourvu que nous ayons la solution !

Haslam s'assit et, pendant la demi-heure qui suivit, il s'efforça, le regard perdu dans l'espace et le front creusé de rides, de comprendre ce que voulait dire l'homme merveilleux.

Le bruit que firent Mademoiselle Barton et son ami en frappant à la grande porte réveilla les échos dans l'auberge endormie. Ésaü Jones alla immédiatement accueillir les visiteurs et il les fit entrer au living. Mademoiselle Barton était toujours vêtue des mêmes vêtements qu'elle portait lors de son accident et elle était encore semi-transparente. Elle paraissait très irritée.

— Docteur Haslam, commença-t-elle de sa voix pointue, que signifie cet appel ? Et à cette heure de la nuit ?

— C'est moi le coupable, Mademoiselle, dit Ésaü Jones en s'excusant.

Puis il jeta un regard interrogateur au jeune homme qui accompagnait la femme. Il était grand, avec de larges épaules, et il ressemblait à un joueur de football professionnel.

— Harry Deakin, dit brièvement Mademoiselle Barton en guise de présentation. Monsieur Ésaü Jones et le Docteur Haslam.

Harry Deakin avait une poignée de main assez rude pour faire craquer les os. Il paraissait intrigué.

— Messieurs, je ne suis pas un savant, dit-il franchement. Je laisse toutes ces histoires, je veux dire toutes ces connaissances, à Amy que voici... Nous nous sommes mutuellement engagés à oublier, quand nous sommes ensemble, tout ce qui a rapport à la science. Mais, actuellement, nous y voilà jusqu'au cou, Je n'arrête pas de tourmenter

Amy afin qu'elle m'explique pourquoi elle ressemble à un fantôme, mais elle ne veut pas me le dire.

— Dans très peu d'instants, Mr Deakin, vous ressemblerez, vous aussi, à un fantôme, dit Ésaü Jones, calme.

— Hein ! s'exclama Harry, les yeux ronds.

— Mais ce ne sera pas pour longtemps, ajouta Ésaü, rassurant. Dites-moi, Monsieur Deakin, aimez-vous réellement... heu... cette jeune femme ?

— Plus que tout au monde, oui.

— Que c'est intéressant ! En ce cas, vous ne demandez pas mieux que de rendre à votre fiancée son apparence normale ? De la débarrasser de son aspect de fantôme ?

— Assurément ! Mais quel rapport cela a-t-il avec ma transformation en fantôme ?

— Vous le verrez bientôt... Je me propose, Mademoiselle Barton, continua Ésaü Jones en s'adressant à la jeune fille, de me servir de Monsieur Deakin et de vous pour corriger les effets de la malheureuse expérience tentée par le Docteur Haslam. Vous n'en souffrirez aucunement et vous y gagnerez sans doute une éternelle renommée, pour avoir sauvé le monde d'une lente et implacable dissolution.

Mademoiselle Barton haussa les épaules.

— Je ferai volontiers ce que je pourrai, mais je n'arrive pas à suivre votre raisonnement.

— Peu de gens le pourraient, dit Ésaü Jones en riant. Je me demande parfois moi-même de quoi je parle... Monsieur Deakin, voulez-vous avoir l'amabilité d'avancer par ici ?

Harry Deakin fit ce qu'on lui demandait. Néanmoins, il paraissait légèrement nerveux. Il s'arrêta à trois pas du morceau d'infiniforme.

Ésaü Jones reprit la parole :

— Je vais maintenant vous expliquer ce que je compte faire, dit-il, les mains dans les poches de son pantalon. Vous avez, Docteur Haslam, produit un état électronique pur par la désintégration de votre infiniforme primitif. C'est bien cela ?

— Malheureusement... tout à fait cela ! soupira Haslam, accablé.

— Nous cherchons donc des protons purs, continua Ésaü Jones. Suivant les lois scientifiques, cet élément d'architecture interne de la matière est celui des corps mâles. Ce qui me gênait, c'est que je ne savais vraiment pas où trouver suffisamment de protons pour faire équilibre aux électrons, car nous avons un énorme gouffre à ramener à l'état normal. Puis il m'est venu à l'idée que si nous pouvions seulement obtenir un foyer d'équilibre où les protons et les électrons à l'état pur, de part et d'autre, arriveraient simultanément dans le trou, ce foyer d'équilibre restaurerait instantanément l'état normal d'après le principe qui fait qu'un minuscule caillou lancé dans un grand lac

peut en troubler toute la surface.

— Où trouverons-nous les protons ? demanda Haslam avec un calme étrange.

— Monsieur Deakin répond à cette question, déclara Ésaü. Je vais le convertir en protons purs, comme Mademoiselle Barton a été convertie en purs électrons.

— Mais c'est impossible, objecta Haslam. Quand mon infiniforme a explosé, il a produit une réaction en chaîne, non pas protonique, mais électronique.

— Dans votre formule de l'infiniforme, vous avez négligé les éléments 85 et 87, dit Ésaü Jones. Ils sont purement théoriques, comme vous le savez et, d'habitude, on les laisse en blanc dans la Table Périodique. Cependant, comme ma connaissance des choses scientifiques est complète, j'ai pu les ajouter à l'infiniforme et les calculs qui en découlent montrent avec certitude que, cette fois, ce ne seront pas des électrons qui seront produits, mais des protons. Il n'y a là rien de mystérieux. La nature et les effets d'une substance changent naturellement selon que celle-ci contient ou non telles ou telles composantes... Voyons maintenant ce que nous pouvons faire. Ne bougez pas, Monsieur Deakin, et rappelez-vous que la science vous applaudira.

— Ou alors on m'entertera ? répondit Harry, inquiet.

Ésaü Jones prit bien soin de se placer lui-même et de placer Mademoiselle Barton et le docteur Haslam derrière un grand écran neutralisateur, avant de déclencher le courant. L'infiniforme, instantanément, lança un éclair aveuglant et disparut. Harry Deakin fit quelques pas en titubant puis s'arrêta. Sans attendre, Ésaü Jones poussa un autre bouton et une formidable décharge électrique traversa le salon. Puis le calme se rétablit.

— Voilà qui est fait, dit Ésaü Jones. Débarrassons-nous maintenant de ce matériel.

Il regarda l'appareil et il n'en resta plus trace. Harry Deakin cligna des yeux et regarda ses mains. Il pouvait voir à travers elles. Tout son corps était aussi transparent que celui de Mademoiselle Barton.

Ésaü Jones les avertit :

— Il ne faut pas que vous vous touchiez l'un l'autre. Autrement, vous gâcheriez tout notre travail. Vous et moi, Docteur, nous ne devons les toucher ni l'un ni l'autre. Ils sont maintenant « amorcés » pour le dernier acte.

— Je présume que Harry est fait de protons et Mademoiselle Barton d'électrons ? prononça Haslam qui était très fatigué mais dont les yeux s'écarquillaient d'étonnement.

— C'est exact.

— Alors expliquez-moi pourquoi ce morceau d'infiniforme que vous

venez de faire exploser a déclenché une réaction en chaîne en protons plutôt qu'en électrons ?

— Parce que la vague d'électricité, que j'ai déclenchée immédiatement après, a neutralisé cette dernière possibilité.

— Si je puis vous poser une question, intervint Mademoiselle Barton, voudriez-vous me dire pourquoi vous vous donnez tout ce mal afin de faire de Harry un homme purement protonique, alors que l'appareil que vous possédiez tout à l'heure aurait pu tout aussi facilement venir à bout du Vide ?

— Il ne l'aurait pas pu, répondit Ésaü Jones. Il n'a pas projeté des protons. Il a simplement annihilé une substance qui se trouvait à la fréquence voulue pour réduire un objet – en l'occurrence Monsieur Deakin – en protons. Nous jouerons ce matin, au lever du soleil, la scène finale.

Il regarda fixement devant lui et quatre lits, parfaitement faits, apparurent aux quatre coins de la pièce. Il sourit, fit un geste d'invite et ajouta :

— Mais n'oubliez pas ! Vous ne devez pas vous toucher l'un l'autre et il ne faut pas non plus que nous vous touchions.

*

* *

Quand Rose prépara le déjeuner, le lendemain matin, et qu'elle apprit que son mari avait résolu le mystère du trou sans sacrifier ses principes, elle se montra plus aimable que jamais. Néanmoins, il ne lui vint pas à l'idée d'accompagner ses hôtes et son mari dans la voiture de Mark Haslam. Elle avait à s'occuper des derniers détails du déménagement.

Le voyage jusqu'à Londres fut désagréable. Harry Deakin s'assit dans le coffre, Mademoiselle Barton à l'arrière, et Ésaü Jones prit place à côté de Haslam. Ainsi, les distances étaient observées. Ésaü Jones leur donna en route ses dernières instructions.

— Puisque, par ordre du gouvernement, je dois me tenir en dehors de ce qui se passe, il faut que vous preniez la direction des opérations, Docteur Haslam. Établissez exactement la position du trou dans Kensington et cherchez l'emplacement d'un puits donnant accès au système d'égouts.

— Quoi ? demanda Haslam, abasourdi.

— Faites ce que je vous dis, insista l'homme merveilleux. Autrement, nos deux jeunes amis feront disparaître le gouffre et seront écrasés par le brusque retour de la matière solide à son état normal. Il est indispensable qu'ils se trouvent dans un espace qui est libre en temps habituel, comme le sont les puits de regard des égouts. La position du puits devra être *exactement* déterminée, et un hélicoptère

fera le reste.

Haslam comprit ce que voulait Ésaü Jones et, arrivé à Londres, il se mit à l'œuvre. Il arrêta la voiture à un quart de mille du cordon d'agents de police qui délimitait le périmètre extérieur du gouffre. Celui-ci, silencieusement, continuait à s'étendre.

Ésaü Jones resta dans la voiture, de même que Mademoiselle Barton et Harry Deakin. En ce qui concernait Ésaü Jones, la police ne pouvait rien contre lui. Tant qu'il ne participerait pas activement aux opérations, on ne pouvait rien lui reprocher.

Haslam mit les choses en train sans perdre de temps. Il trouva toutes les informations qu'Ésaü Jones avait recommandé d'obtenir et on lui accorda l'hélicoptère qu'il demandait. Il convia tous les savants disponibles, y compris le docteur Carfax, à venir assister à la disparition du gouffre, ce qui paraissait être, vu les dimensions de celui-ci, une prétention exagérée.

Ainsi, un imposant cortège de fonctionnaires, les uns délégués par Scotland Yard, les autres par le Gouvernement et d'autres encore par les hautes sphères de la science, assista, en même temps que des milliers de curieux, au plus remarquable événement dont Londres eût jamais été le siège.

Dans l'hélicoptère se trouvait le pilote. Il transportait Harry Deakin et Mademoiselle Barton dans une nacelle placée à l'extrémité d'un câble. Il se dirigea vers le point exactement déterminé où existait auparavant un puits de regard. Là, l'homme protonique et la femme électronique suspendus dans la nacelle et toujours séparés, furent lentement descendus dans le trou, tandis que l'hélicoptère demeurait immobile. Ésaü Jones, à ce moment, entra en action. Il avait étendu une natte sur le toit de la Jaguar afin que ses lourdes bottes n'écorchassent point la cellulose noire de la carrosserie. Il s'y hissa et, debout, se mit à hurler :

— Embrassez-vous, tous les deux !

Les agents le regardèrent avec suspicion, les fonctionnaires hésitèrent sur l'attitude à prendre, mais un bruit formidable, analogue à un violent coup de tonnerre, assourdit une seconde tous les assistants. À l'instant où Mademoiselle Barton et Harry s'étaient embrassés, le gouffre avait disparu. Tout avait repris sa place, à croire que rien n'avait jamais été dérangé, ce qui, en réalité, était la vérité. Les ondes lumineuses redevinrent normales et les corps solides reprirent leur place habituelle.

Harry et Mademoiselle Barton se trouvèrent dans les profondeurs du puits. Le câble avait été coupé par la soudaine réapparition du couvercle, mais, rapidement et sans hésitation, ils soulevèrent ce couvercle.

Embarrassés et sales, mais entièrement faits de matière solide, le

jeune homme et la jeune femme émergèrent du trou au milieu de la foule houleuse.

— Ainsi, dit Ésaü Jones lorsque Haslam put enfin arriver jusqu'à lui, l'équilibre a été rétabli quand les protons et les électrons se sont réunis dans l'espace purement électronique. Ce qui me rappelle, Docteur Carfax, ajouta-t-il en se tournant vers le physicien taciturne, que vous me devez un chèque. Je le prendrai maintenant.

Carfax pinça les lèvres, mais il ne pouvait faire autrement que d'accéder à cette demande. Ésaü Jones sourit en mettant le chèque dans sa poche.

— Je vous remercie. Et ne craignez rien, Docteur Carfax, l'imprudence que vous avez commise en ce qui me concerne ne sera pat divulguée. Maintenant, il faut que je parte.

— C'est impossible ! s'écria Haslam. Le Gouvernement sait que c'est grâce à vous que ce gouffre a disparu. Je l'ai dit. Vous serez honoré...

— Non, merci. Je suis un campagnard. En outre, je suis convoqué à Goldamin devant le juge.

Sur ce, Ésaü Jones s'éloigna promptement et disparut dans la foule. Lorsqu'il arriva au pavillon, au milieu de l'après-midi, il trouva Rose et Hilda au milieu des meubles en désordre. Rose venait de préparer le thé.

— Alors, demanda-t-elle lorsque Ésaü Jones entra. Comment les choses se sont-elles passées ?

— Splendidement. À Londres, j'ai fait disparaître le gouffre et au palais de justice j'ai seulement été condamné à une amende de deux livres pour avoir transgressé les lois de la technique. Mais je garde la liberté de créer autant de voitures et de remorques que je le désire, d'après un modèle que je leur montrerai... C'est donc, je crois, ce que je vais faire. Et je resterai ainsi dans la légalité... À propos, j'ai obtenu ce matin de Carfax les vingt-cinq mille livres que j'avais encore à toucher. Voilà donc, ma chère, où nous en sommes. J'ai réfléchi et je crois que je vais monter une affaire de voitures et de remorques. Pour ce qui est du don que je possède, eh bien ! je l'utiliserai seulement lorsque des gens se trouveront dans un tel embarras qu'ils ne pourraient pas s'en sortir autrement.

Rose sourit, vaincue par la sagesse profonde de son mari.

— Comme vous voudrez, Ésaü, dit-elle. Vous avez maintenant pas mal d'argent et j'espère que tout ira bien... Mais les gens de Londres ne vont-ils pas vous remercier pour ce que vous avez fait ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Nous verrons cela plus tard...

Londres le remercia, effectivement. Des semaines durant, la radio, les journaux et la télévision parlèrent avec admiration de l'homme merveilleux et le portèrent aux nues.

Mais ces compliments n'intéressaient point Ésaü Jones. Rien ne

pouvait lui donner l'envie de retourner en ville. Tout ce qu'il désirait, c'était son verre de bière, l'air de la campagne, Rose et la petite Hilda. C'était cela son bonheur...

FIN

VIENT DE PARAÎTRE :

L'AUTRE UNIVERS

par Volsted GRIDBAN

N° 50

À PARAÎTRE :

COMMANDOS DE L'ESPACE

par Jimmy GUIEU

N° 51



Dépôt légal 1^{er} trimestre 1955.
Publication mensuelle